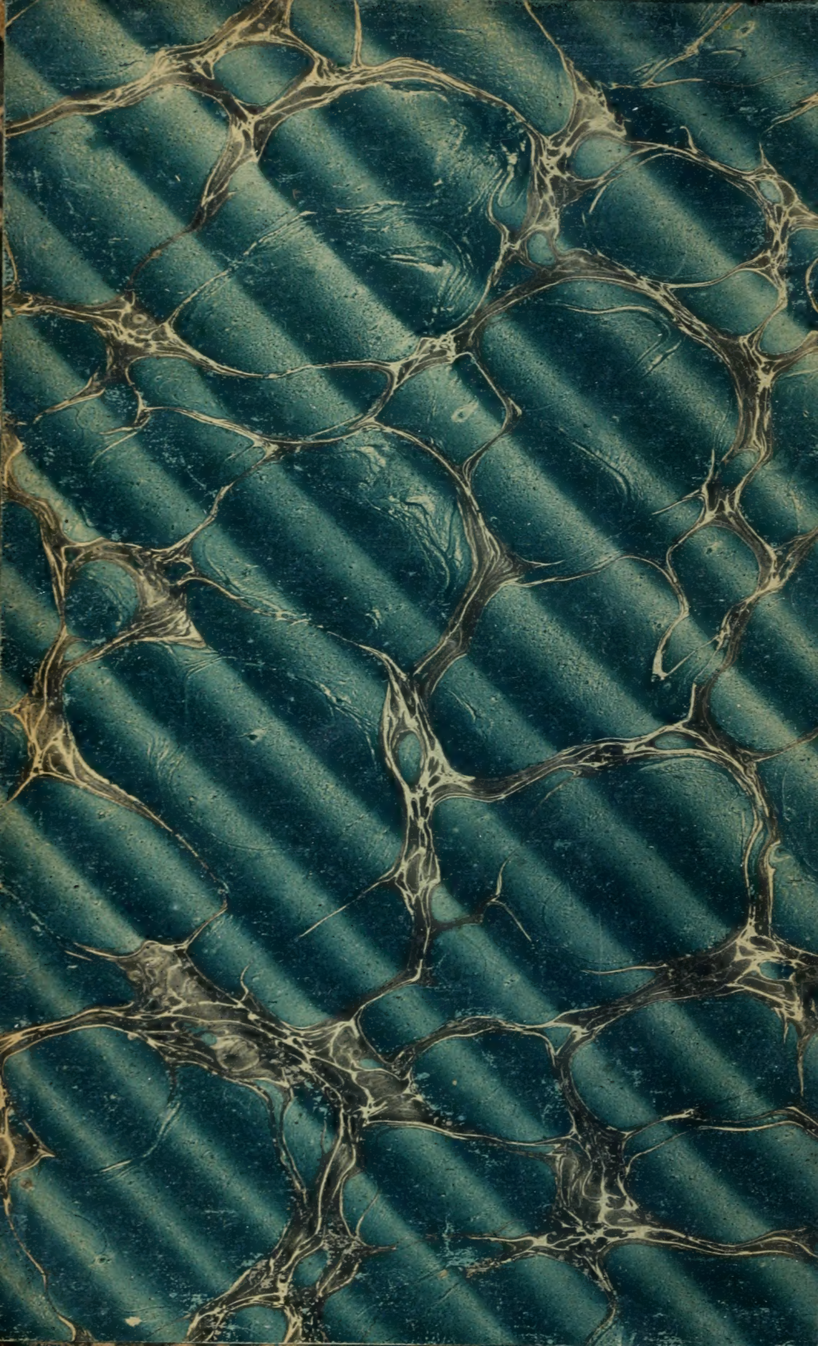

3 1761 08010267 6





Quatorze Histoires de Soldats

DU MÊME AUTEUR

Pour vaincre sur mer.

Fumée d'Opium.

Les Civilisés.

L'Homme qui assassina.

Mademoiselle Dax, jeune fille.

Les Petites Alliées.

La Maison des Hommes Vivants.

La Bataille.

Thomas L'Agnelet, gentilhomme de fortune

Dix-sept Histoires de Marins.

EN PRÉPARATION

La Dernière Déesse.

Le dernier Dieu.

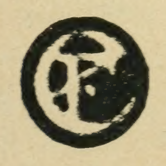
Les Condamnés à mort.

La Veille d'Armes.

Les Combattants.

CLAUDE FARRÈRE

Quatorze Histoires de Soldats



PARIS
E. FLAMMARION, ÉDITEUR
26 RUE RACINE, 26

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

44 exemplaires sur japon impérial
(dont 4 hors commerce), numérotés de 1 à 40 et 41 à 44.

130 sur hollande
(dont 10 hors commerce), numérotés de 1 à 120 et 121 à 130

25 exemplaires sur papier de luxe,
spécialement imprimés pour l'auteur et ses amis,
numérotés, marqués ou dédiés à la Presse.

POUR UNE LECTRICE

Madame,

J'ai eu l'honneur, voilà tantôt deux ans, de vous présenter quelques bipèdes d'une espèce à peu près disparue : celle des hommes qui vivent sur la mer; celle des femmes qui aiment ces hommes-là, ou sont aimées par eux. Ils étaient dix-sept en tout, mâles et femelles[1]. Vous avez daigné leur faire très bon visage. Oserai-je vous supplier d'accueillir aussi favorablement les quatorze individus que voici, d'une race également préhistorique : celle des hommes qui vivent, qui ont choisi de vivre, sans nulle métaphore, dans le feu? celle de leurs femmes ou de leurs amies; la race des soldats?

1. *Dix-sept histoires de marins*, chez Ollendorff (1914).

Surtout, madame, n'allez pas croire au paradoxe si je prétends qu'aujourd'hui, en plein milieu de la plus formidable guerre qui, de mémoire humaine, ait ensanglanté la planète, le véritable soldat n'est presque plus qu'un souvenir. A l'heure qu'il est, trente millions de baïonnettes hérissent trois mille kilomètres de tranchées, soit. Et tout le monde se bat, partout. Mais se battre n'est rien. Il y a la manière. Je sais d'innombrables gens qui se sont fait tuer très héroïquement pour leurs foyers, pour leurs enfants, pour leurs femmes, voire pour la simple beauté du geste : pour la gloire. Croyez-m'en néanmoins, ils n'étaient pas des soldats. On ne l'est point à si bon compte. Le propre du soldat est d'aller au combat non par devoir, mais par plaisir; non pour telle ou telle raison, noble, grave ou sainte, mais sans raison aucune : pour rien ; — parce qu'on est soldat.

Et l'une des conséquences de cette étrange psychologie, c'est que les premiers héros venus sont capables comme vous et moi de tuer ou de mourir; mais les soldats tout seuls sont capables de vaincre. Si la France va sortir

victorieuse de l'épouvantable tuerie présente, ce n'est pas parce qu'un peuple entier se rua en septembre 1914 au-devant de l'invasion barbare déjà triomphante ; c'est parce qu'une poignée de soldats dont les plus illustres s'appelaient Foch, Joffre, Pétain, Castelnau, Gallieni, Ronarch, Sarrail, Lyautey, Gouraud, Maunoury, — j'en oublie ! — sut aligner tout à coup ce peuple en armes, face à l'ennemi, et le hérisser comme il fallait de batteries et de baïonnettes, et raidir tous ses muscles, et centupler toute sa volonté, et le changer comme d'un coup de baguette magique en un mur de fer et de feu contre quoi vint se briser, s'écraser, s'aplatir la fureur des assaillants.

C'est parce que des soldats étaient là

Des soldats français ! les premiers du monde, des soldats qui surent en vaincre d'autres, — bien plus nombreux, certes ! — les soldats allemands, — soldats aussi, et bons soldats; mais moins bons, moins vrais; — moins soldats.

J'ai donc l'honneur, madame, de vous

présenter aujourd'hui quelques soldats; — quatorze soldats, français pour la plupart. L'espèce en est, je vous le disais, presque défunte; on ne trouve plus qu'exceptionnellement, de nos jours, des gens en humeur de se faire tuer sans intérêt d'aucune sorte, sans gloire et sans profit. Et je crois que, sous peu, les derniers de ces gens-là seront morts. Le dilettantisme n'est plus à la mode. Il le sera, j'en ai peur, de moins en moins, au fur et à mesure que le temps marchera...

Peut-être même ces quatorze histoires de soldats sont-elles, madame, les dernières qu'on aura l'honneur de vous conter. Soyez-leur donc indulgente, et soyez-le pour qui vous les offre et met avec elles son respect à vos pieds,

C. F.

CEUX QUI FONT FANTAISIE

LE SALUT A CESAR

pour mes amis :
André Puget,
Bertrand de Salignac Fénelon,
tués au feu.

I

J'ai eu deux amis. Je n'en ai plus, car tous les deux sont morts.

Ils n'étaient d'ailleurs soldats ni l'un ni l'autre quand je les ai connus, — et aimés, — très aimés! — mais ils sont morts sur un champ de bataille, l'un et l'autre, — au feu Ainsi les soldats meurent.

Au feu, sans conteste : fusillés tous les deux, par plus de fusils, même, qu'il n'est d'usage, pour crime militaire avéré; — refus d'obéis-

sance devant l'ennemi. Je n'ai donc rien à réclamer là-dessus : ce fut justice.

Ce fut mieux : ce fut clémence : les dieux leur firent la grâce suprême de tomber sous des balles ennemies, A moi-même je ne souhaite rien de mieux, l'heure venue.

Mais, cela, c'est la fin de l'histoire. Et on ne commence pas les histoires par la fin.

II

Le commencement, ce fut au meeting Wagram. Vous ne vous souvenez certainement pas du meeting Wagram. Moi non plus. Je sais seulement que le meeting Wagram fut un meeting d'anarchistes, qu'il fut convoqué vers la mi-juin 1914, et que le compagnon Alcala y rencontra tout à fait par hasard le compagnon Farnèse.

Les compagnons Farnèse et Alcala étaient mes deux amis, — mais ils s'ignoraient l'un l'autre.

Ah ! j'oubliais... Je sais encore une chose sur le meeting Wagram : je sais que le meeting Wagram fut un meeting contradictoire, où toutes les opinions avaient été conviées. A

tel point qu'un orateur impur eut le toupet d'essayer de s'y faire entendre. Et ce réactionnaire de mauvaise foi poussa l'audace jusqu'à prétendre même qu'à cette aube du siècle xxe la fraternité des peuples n'était pas encore établie sur des bases indestructibles.

— Il est fou? — interrompit le compagnon Alcala, scandalisé.

— Il est préhistorique! — renchérit le compagnon Farnèse, méprisant.

Le compagnon Alcala tendit la main au compagnon Farnèse, et le compagnon Farnèse secoua la main du compagnon Alcala.

— Les fossiles échappés, on leur casse la gueule! — insinua le compagnon Farnèse.

— Nous y allons? — offrit le compagnon Alcala.

Ils y allèrent incontinent. Et ce ne fut pas avec le dos de la cuillère.

Vous avez probablement constaté, comme moi, que, pour la chose de casser la gueule à tout le monde, les pacifistes n'ont jamais craint personne.

La preuve en fut faite une fois de plus.

Or, la gueule du fou préhistorique une fois cassée, et cassées par-dessus le marché deux ou trois autres gueules d'égale mauvaise foi,

les compagnons Farnèse et Alcala se retrouvèrent seuls sur le trottoir devant la porte, et jugèrent superflu de la repasser, ayant ainsi donné de leur personne pour la Cause . le vote de l'ordre du jour ne risquait plus maintenant de n'être pas unanime.

Ils s'en furent côte à côte par la ville silencieuse, peu pressés de regagner trop tôt leur logis. Si bien que minuit sonnant les trouva sur le quai du bord de l'eau, cheminant le long de la Seine sans but précis. Et ils marchèrent jusqu'à Notre-Dame, dont la flèche montait si haut parmi les étoiles qu'on n'en distinguait plus la croix.

Le compagnon Alcala s'accouda au garde-fou face à l'église :

— C'est beau, — dit-il.

L'autre le regarda, surpris :

— Pourquoi dites-vous cela?

— Parce que je le pense. Vous ne le pensez pas, vous? Vous ne trouvez pas que c'est beau?

— Si fait... je trouve! je trouve comme vous. Seulement... moi, je suis... je suis de la partie, — si j'ose dire...

Il s'interrompit :

« Au fait, nous n'avons pas encore eu le temps... Qui êtes-vous donc, camarade, et

comment vous appelez-vous? Moi, je suis sculpteur et je m'appelle André Farnèse. Sculpteur, et peintre aussi, quand je peux... ce n'est pas souvent : les couleurs, ça coûte... Poète aussi, poète tout le temps : la poésie, voilà qui n'exige pas de matériel! Bref, vous voyez la chose : j'ai pour métier de trouver beau ce qui est beau. Et on sait son métier, c'est assez naturel. — Mais vous?

Le compagnon Alcala haussa les épaules :

— Moi, c'est naturel aussi : je m'appelle Ximénès... don Charles Ximénès... je suis comte de Miramole et marquis d'Alcala... Les Ximénès sont des gens follement riches; et figurez-vous qu'ils ont collectionné les belles choses depuis je ne sais pas combien de siècles... ce qui a fait des tas et des tas de belles choses... j'ai un musée épatant, là-bas, à Madrid... C'est don José Maria, mon soixantième grand-père... soixantième, heu... à quelques générations près... qui l'a fondé. — Un musée, dame! ca oblige... alors, vous comprenez?...

Le compagnon Farnèse s'était accoudé à côté du compagnon Alcala.

— Vous êtes grand d'Espagne? — questionna-t-il.

— Oui, grand d'Espagne. Chevalier de

Saint-Jacques et chevalier de Calatrava. Tout le tremblement, quoi!

— Et anarchiste?

— Forcément, — dit Alcala.

Ils s'étaient repris à marcher. Don Charles Ximénès, comte de Miramole et marquis d'Alcala, s'expliqua :

— Un bourgeois peut, à la rigueur, n'être pas libertaire, même s'il est à peu près honnête homme : un bourgeois, c'est obtus, ça ne sait rien; et puis ça perche juste au milieu de l'échelle sociale; et, pour peu que ça soit myope, ça n'est fichu de découvrir ni le haut ni le bas. Mais les gens du haut et les gens du bas n'ont pas besoin, eux, d'avoir des yeux d'aigle pour constater que l'échelle est trop longue. Auquel cas, s'ils ne sont ni des brutes ni des crapules, ils travaillent à la raccourcir. Raccourcir l'échelle sociale, toute l'anarchie tient là-dedans.

— Pour un grand d'Espagne, vous n'êtes pas le premier idiot venu! — affirma le compagnon Farnèse, peintre, sculpteur, poète et connaisseur en belles choses. Est-ce que vous êtes tous du même tonneau dans votre bazar?

Alcala se mit à rire :

— Et dans votre bazar à vous? Est-ce que

vous avez tous du talent, les gens de la sculpture, de la peinture et de la poésie?

III

Il avait mieux que du talent, mon ami André Farnèse, poète, peintre, sculpteur et connaisseur en belles choses. Il avait du génie. Il avait même davantage : il avait le génie. — Celui qu'on ne détaille pas. Celui qui crée, et dont les créations, — qu'elles soient de marbre, de toile ou de papier noirci, — ne meurent pas.

Surtout, n'allez pas croire que je vous dis cela parce que c'était lui, et parce que c'est moi, et parce qu'il fut mon ami. — Non. — L'amitié ne m'a jamais aveuglé. L'amour même n'y est pas encore parvenu : la fée Carabosse, ma satanée marraine, m'a doué d'une paire d'yeux, à l'épreuve de toutes les flèches. Tant et si bien que j'ignore la douceur de prendre *a fortiori* pour de grands hommes les hommes qui me plaisent, non plus que pour d'honnêtes femmes les femmes dont j'ai envie. Inestimable don, comme vous voyez ! Je ne souhaite rien de pis aux brutes sauvages par

qui mes deux amis furent, en fin de compte, fusillés. — Mais passons.

Mon ami Farnèse était donc, tout bonnement, un homme de génie. Et voilà pour lui. Quant à mon ami Alcala, il était quelque chose d'à peine moins rare : un homme de goût. Ce pourquoi la nuit du meeting Wagram n'était pas encore achevée, et pas encore achevée la promenade au bord de l'eau, que déjà mon ami Alcala savait à quoi s'en tenir sur mon ami Farnèse et qu'il le prisait à sa vraie valeur. Quand ils se quittèrent, au petit jour, entre Bercy et Charenton, don Charles Ximénès, comte de Miramole et marquis d'Alcala, mit chapeau bas pour prendre congé d'André Farnèse, bohémien de Paris.

— Monsieur, — lui dit-il avec cérémonie, — c'est un bien grand honneur pour un simple gentilhomme d'Espagne d'avoir fait aujourd'hui la connaissance d'un maître tel que vous. Je vous admire singulièrement, et ne pourrais, quand je le voudrais, m'en cacher. Souffrez que je vous baise les mains et vous supplie de me faire la grâce d'user de moi en toute occurrence comme de votre plus humble serviteur.

— Vous vous moquez de moi, — dit Farnèse. — Je ne suis rien.

— Vous serez tout, — dit Alcala.

Farnèse cessa de rire et se tut. Puis, après un long temps, il reprit presque à voix basse :

— En vérité, ce que vous me dites là j'ai parfois l'outrecuidance de me le dire à moi-même... non que je serai tout ! tout, c'est un peu trop, je vous assure ! mais que je serai quelque chose... qui sait même ! peut-être quelqu'un.

— Quelqu'un ? — répéta Alcala : — vous l'avez toujours été, depuis que vous êtes !

IV

Le meeting Wagram avait pris place dans l'histoire vers la mi-juin 1914. — Or, de cette mi-juin à la mi-juillet qui suivit, mes amis Farnèse et Alcala se rencontrèrent fort exactement tous les jours que Dieu fit : — soit une trentaine de fois. — Ils sympathisaient que c'en était merveille. Ce, néanmoins une trentaine d'entrevues, toutes raisonnablement longues, toutes sans nuage ni discord, et dont la série tendait, si j'ose dire, vers la limite de l'amitié intégrale et absolue, ce n'était tout

de même pas assez pour qu'aucun des deux eût encore soufflé mot de ses affaires de cœur à l'autre.

Discrétion qui n'étonnera pas un homme au monde; mais dont toutes les femmes vont s'effarer; discrétion qui serait d'ailleurs, et sans conteste, peu vraisemblable, si mes amis, au lieu de porter culotte, avaient porté jupons. Parce que la pudeur, y compris celle du corps, mais surtout celle de l'esprit, et davantage encore celle du cœur, est un apanage masculin, que les femmes n'ont jamais acquis qu'à force d'études et ne possèdent qu'à titre d'objet d'art aussi fragile que superflu. Mais passons.

A la mi-juillet, mes amis Farnèse et Alcala n'avaient donc point encore échangé la moindre confidence sur le propos de leurs particulières maîtresses, à supposer qu'ils en eussent ou qu'ils en eussent eu. Vint alors la fête nationale de cette année-là, 1914. Et le populaire manifesta son enthousiasme en buvant et chantant à pleine gorge tant qu'il fit jour, puis en dansant à corps perdu dès qu'il fit nuit.

C'était le 14 juillet, naturellement. Or, le lendemain 15, André Farnèse, qui se levait à l'ordinaire entre cinq et sept heures du soir,

étant noctambule comme vous et moi, rencontra don Charles d'Alcala se promenant entre dix heures et onze heures du matin sur la terrasse des Tuileries.

— Ce n'est pas vous? — dit celui-ci en serrant la main de celui-là.

— Si fait, — dit Farnèse : — c'est moi qui ne me suis pas couché. Voilà tout.

— Quelle drôle d'idée! Pourquoi ça?

— A cause de la fête.

— De la fête nationale? Vous avez fêté la fête nationale? vous un compagnon?

— Ma foi oui. Avant d'être anarchiste, je suis homme. Et j'assigne à l'anarchie deux frontières : celle des belles œuvres à main droite, celle des jolies filles à main gauche.

— Eh bien?

— Eh bien! j'ai passé toute ma nuit dans le pays des jolies filles. Aux bals des carrefours, si vous préférez.

— Jusqu'à l'heure qu'il est?

— Non. Il y a temps pour tout. Jusqu'au dernier lampion seulement. C'est déjà gentil, vous savez! j'ai dansé avec quarante-quatre citoyennes, toutes exquises.

— Mais après le dernier lampion?

— Après le dernier lampion, j'ai reconduit

la dernière danseuse. On sait vivre ! Un amour, d'ailleurs, cette enfant, mon numéro quarante-quatre : des cheveux jusque-là, et d'une soie !... Par exemple, vous n'allez pas m'en croire, don Charles : en reconduisant, je me suis perdu ! oui : perdu, dans Paris, moi !... C'est fantastique, mais la preuve en est encore dans mon lit... Je voulais naturellement ramener cette gosse chez ses parents.

— Naturellement !

— Et je l'ai ramenée chez moi !

— Naturellement !

— N'est-ce pas? Faute de parents, j'étais tout indiqué... Elle aussi, d'ailleurs, a trouvé que c'était naturel... Au fait, je vous ai dit tout à l'heure que je ne m'étais pas couché : j'en ai menti par ma gorge. Je me suis couché, mais je n'ai pas dormi. Et vous me voyez un peu flottant. Excusez-moi, don Charles !

— Je vous envie plutôt, très cher !

Ils s'appelaient ainsi, depuis qu'ils étaient amis intimes. Entre gens de l'Internationale, on se tutoie souvent à première entrevue. Mais dès qu'on commence à se connaître, le cérémonial reprend ses droits.

— Vous m'enviez? — dit Farnèse, qui se prit à rire ; — il ne tenait qu'à vous de faire

comme j'ai fait. Pourquoi n'avez-vous pas couru la prétentaine avec moi hier soir?

Alcala fit un geste vague.

— Croyez bien, — continuait Farnèse, — que ma quarante-quatrième danseuse n'était pas une exception tout à fait unique; d'autres la valaient bien, qui n'auraient pas fait beaucoup plus longue résistance. Entre nous, je n'ai pas choisi : c'est le dernier lampion qui a choisi pour moi.

— Avait-il du goût? — demanda Alcala en riant.

— Il en avait. Du meilleur.

— Bref, très cher, « charmante soirée »?

— Charmante soirée. Une femme fraîche comme une fleur. J'ai peur d'être amoureux fou.

— Sitôt?

— Comment, sitôt? Voilà déjà cinq ou six heures que nous sommes de la dernière intimité, ma maîtresse et moi. Cinq ou six heures, c'est énorme. Je suis toujours amoureux, quand je dois l'être, en cinq ou six minutes tout au plus.

— Moi, — dit Alcala, — l'amour me vient moins vite. Peut-être me quitte-t-il moins vite aussi.

L'homme aux cinq ou six minutes s'étonna sincèrement :

— Moins vite? chiffrez-moi un peu ce « moins vite »-là, don Charles?

Ils avaient marché jusqu'à la Concorde. Avant de répondre, Alcala s'assit sur la balustrade de pierre :

— Chiffrons ! — dit-il : — j'ai rencontré ma dernière amie en 1902 ; je l'ai aimée en 1904 ; elle m'a cédé en 1906 ; et nous n'avons rompu qu'en 1912... oui, en 1912; il y aura deux ans le jour des Morts. — Que dites-vous de ma chronologie?

— Rien, — dit Farnèse.

Très grave tout d'un coup, il fit quelques pas de droite à gauche, puis quelques pas de gauche à droite. Enfin, revenu face à Alcala toujours assis sur sa balustrade, il se croisa brutalement les bras, et jura :

— Tonnerre de Dieu! don Charles... nous sommes amis depuis je ne sais combien de semaines, et c'est aujourd'hui seulement que vous me dites cela?

— A quoi bon le dire, très cher?

Farnèse, muet, se reprit à marcher de gauche à droite et de droite à gauche. Au bout d'un temps, il compta sur ses doigts.

— 1904, 1906 ; — 1906, 1912 ; — total : huit ans de fièvre chaude... et vous vivez encore ! Tonnerre de Dieu !

Il s'interrompit, avec un sursaut :

— Eh ! j'y songe... vous me dites : « Nous avons rompu », au pluriel ? don Charles, pour se marier, il faut être deux... mais pour divorcer, il suffit d'être un ?

— Un... ou une, — fit Alcala — c'est vrai. Nous n'avons pas rompu. Elle a rompu.

Farnèse recompta sur ses doigts :

— 1912, 1914 : deux ans... Et depuis deux ans ?

— Rien.

— « Rien ?... » c'est-à-dire que vous ne l'aimez plus ?

— Si. Davantage tous les jours.

Farnèse écarquilla les yeux. Alcala sourit :

— Cela vous étonne ?

— Heu... Que vous aimiez encore, après deux ans, une femme qui vous a...

— Chassé.

— Chass...

— Oui, chassé. Oh ! d'ailleurs, « chassé » compte à peine, en comparaison de tout ce qui suivit... de tout ce qu'elle a fait depuis... Bah ! c'est peut-être à cause de tout ce qu'elle a fait que... que je l'aime encore...

Le visage d'Alcala s'était allongé de quelques lignes et un poids semblait accroché aux deux coins de sa bouche.

Il répéta :

— Cela vous étonne?

— Non, — dit Farnèse. — Ce qui m'étonne, c'est que vous n'en ayez pas crevé vingt-quatre fois.

— L'homme a la vie très dure, — prononça Alcala, sentencieux.

Il n'avait pas bougé de sa balustrade. Il y demeura la tête entre les poings, les coudes sur les genoux. Et Farnèse, toujours debout devant lui, et le regardant au visage, jura pis que devant :

— Tonnerre de Dieu de tonnerre de Dieu !

Alcala releva la tête, et, fièrement, éclata de rire :

— Très cher !... tous les tonnerres de tous les dieux n'y changeront rien, je vous assure ! J'en ai moi-même essayé... sans bénéfice ! Donc... faites-moi l'amitié de me tenir pour incurable, et d'oublier mon mal. — En toute hâte, je vous en supplie ! D'autant que, — souvenez-vous ! — une épousée d'hier au soir risque fort de s'éveiller seulette, pendant que vous blasphémez ici, en mon honneur...

Farnèse, bras croisés, ne broncha pas. Ses yeux avaient passé, par degrés, du gris d'argent au noir de nuit. Il ne parla qu'après avoir songé; et sa voix résonna claire et froide comme givre :

— Don Charles, — dit-il, — je vous ai dit tantôt qu'à mon estime on est homme avant d'être compagnon. Je suis ainsi.

— Moi de même, — dit Alcala.

— Et j'appelle homme quiconque aime ses amis plus que tout au monde. Ce que vous m'avez dit n'est pas entré là, mais là.

Il avait touché du doigt son front d'abord, puis sa poitrine.

— Et ce qui entre là n'en sort plus. Je suis fâché que vous m'ayez cru capable d'oublier la souffrance d'un ami. Au demeurant, peu importe, puisque je ne l'oublierai pas. Même après vos paroles.

D'un saut, Alcala fut debout :

— Très cher, — dit-il, — je vous demande pardon et vous prie d'accepter mes excuses. La vérité, c'est que, mon histoire ne vous servant de rien, j'aurais dû ne pas vous la raconter; mais, surtout, j'aurais dû ne pas vous demander de l'oublier. J'ai manqué à votre affection. C'est que j'en suis très indigne.

Pardon encore ! Mais si vous ne m'en voulez plus, — Farnèse tendait la main, — prouvez-le moi en allant de ce pas retrouver votre nouvelle amie.

— Je prouve, — dit Farnèse.

Il s'éloignait déjà. Il revint :

— Don Charles... sous le soleil, rien n'est impossible : me voyez-vous amoureux, moi?

— Puisque vous l'êtes !...

— Je veux dire : amoureux... à votre manière?... autant que vous?...

Alcala le regarda de la tête aux pieds et des pieds à la tête :

— Oui, — dit-il.

V

Quelques jours plus tard, Alcala dut partir inopinément pour Madrid. L'affaire était pour lui d'importance.

Je n'ai pas songé à vous dire encore que les marquis d'Alcala font figure à la Cour d'Espagne, et d'autant davantage que don Sanche Ximénès, grand-père de don Charles, s'était ffert l'imprudente fantaisie, lors de la guerre

civile des Provinces, d'imiter feu Caton d'Utique, et de prendre les armes pour le parti que les dieux n'avaient pas choisi, — le carliste en l'occurrence; — ce qui, comme logique, ne réussit pas mieux au royaliste d'Espagne qu'au Romain de la République. Don Sanche eut heureusement le bon goût d'en trépasser, et ce, à temps pour éviter à son héritier le séquestre d'une fortune assez coquette. Don Fernan, père de don Charles, ne s'obstina pas parmi les vaincus : il n'avait aucun penchant pour l'absolutisme; et pour comble de bonheur, il n'en avait pas trop non plus pour la constitution. Le juste milieu. Don Fernan était un sage.

De ce coup, la maison d'Alcala, rentrant, si j'ose dire, au bercail, y fut reçue comme fille prodigue, et comblée de faveurs. Le marquis don Fernan fut fait en fin de compte je ne sais quoi d'extrêmement flatteur à la Cour de Sa Majesté don Alphonse, douzième du nom. Puis les ans passèrent. Sa Majesté don Alphonse, treizième du nom, succéda au roi son père, et le marquis don Charles au marquis don Fernan. Or, le nouveau roi, marchant avec son siècle, ne manqua pas d'être raisonnablement plus libéral que l'ancien; le nou-

veau marquis devait donc l'être aussi. Il le fut en effet; mais trop.

A Madrid, les opinions d'un Grand d'Espagne, noble à trente-deux quartiers, ne pouvaient passer inaperçues. Celles de don Charles, — tellement rouges qu'elles en tournaient au noir, — ne lui valurent d'abord qu'une flatteuse réputation d'originalité. Mais tout lasse. Il fut très élégant d'être anarchiste vers la fin du siècle dernier, au temps que les compagnons bornaient « l'action directe » au jet fantasque de quelques bombes, lesquelles étripaient tout au plus quelques bourgeois,— sotte engeance. — L'élégance était moindre en 1914, après les attentats imbéciles dont plusieurs souverains et beaucoup de pauvres gens avaient été victimes. D'autant que l'Europe entière, déjà fort agitée de pressentiments guerriers, redevenait chauvine. Le peuple d'Espagne, tout le premier, ne permettait absolument plus qu'on fît profession d'anarchie à la Cour de son Roi.

Ce pourquoi le compagnon Alcala venait d'être mandé à Madrid pour y rendre compte de ses faits et gestes libertaires et subversifs. Les échos du meeting Wagram avaient probablement franchi les Pyrénées.

Mon ami Alcala, par malheur, était un homme de très bonne foi, qui, en outre, avait très mauvaise tête. Aux premiers mots de la mercuriale que Madrid lui avait préparée, il se cabra, coupa court, et, repassant la porte, cracha sur le seuil. Le soir même, le dernier laquais de sa livrée, congédiée toute, rapportait au palais, en façon de P. P. C., les parchemins, archives, actes, brevets et titres constituant toute la fortune et toute la noblesse des Alcala. Pauvre comme Job désormais, mais compagnon toujours, envers et malgré tous, don Charles reprenait à la gare del Norte le Sud-Express pour Paris. S'informant au guichet, il regretta tout haut que, dans ce train, il n'y eût pas de troisièmes classes.

Le tout advint, pour préciser, le 28 juillet 1914.

Rien ne m'a jamais plu davantage que les convictions résolues, les sacrifices impétueux et les gens capables de nourrir les unes et d'offrir les autres.

Néanmoins, la vérité m'oblige à confesser ici que je fus toujours un peu sceptique sur le

cas. Non pas que je soupçonne mon ami Alcala d'aucune tiédeur dans sa foi libertaire! Mais j'imagine et j'ai mes raisons d'imaginer que l'anarchie reçut en l'occurrence sensiblement moins qu'il ne parut. Elle n'était, j'en ai peur, qu'un prétexte et qu'un simulacre, qu'une façon de fausse déesse. La vraie, celle à qui s'adressait tout de bon l'holocauste, force Madrilènes bien en cour, donc bien avertis, m'ont assuré que mon ami Alcala avait déjà fait en son honneur, depuis douze ou treize années, pas mal d'autres sensationnelles folies, — et qu'elle avait les yeux noirs.

VI

A la gare d'Orsay, Alcala, sautant du marchepied de son wagon, faillit choir dans les bras de Farnèse qui s'était précipité au-devant de lui.

— Très cher, — commença le voyageur, touché par tant d'empressement...

Mais l'autre, discourtois comme il ne l'avait point encore été de sa vie, même à l'encontre des bourgeois les plus bourgeoisants :

— Et en Espagne? — cria-t-il tout impétueux, sabrant les politesses, — que dit-on, que pense-t-on?... et que fera-t-on?

Alcala se méprit. Il était excusable : nous avons tous tellement trop d'εγω dans notre χοσμως!...

Et, modeste quoique flatté :

— Très cher, — répliqua-t-il, — en Espagne comme ailleurs on ne dit pas tout ce qu'on pense et on ne fait pas tout ce qu'on dit. En mon humble cas, je vous avouerai donc que mes compatriotes... je veux dire mes anciens compatriotes... car vous imaginez sans peine que je n'en suis plus, moi, de là-bas!... bref, les Madrilènes, n'ayant jamais pensé grand'-chose de moi, n'en disent présentement rien du tout. Concluez sur ce qu'ils pourraient bien être capables de faire!

Farnèse fit une halte brusque, dont force gens bousculés se plaignirent : le flot de voyageurs s'étranglait dans le détroit de la sortie.

— De quoi diable parlez-vous?

— Mais, — dit bonnement Alcala, — de...

Il retint tout juste un « moi » qui lui parut à temps n'être pas de saison, et se reprit soi-même :

— De quoi parlez-vous vous-même ? Je vous confesse que je n'y suis pas...

— Hein ? — cria Farnèse. — Vous n'y... Ah çà ! d'où arrivez-vous ?

— De Madrid, voyons !

— Et vous en êtes parti... quand ?

— Hier après-midi.

— Non ? Alors a Madrid, hier après-midi, on ne savait donc pas que...

— Que ?

— Qu'aujourd'hui ou demain la guerre sera déclarée !

— La guerre ? holà ! déclarée par qui ? à qui ?

— Par tout le monde à tout le monde !

— Très cher ? Vous êtes fou ?

— Pas moi ! les autres.

Ils étaient sur le terre-plein de la gare, face à la Seine.

Alcala, regardant l'eau courir entre les quais poussiéreux, se souvint du meeting Wagram :

— La guerre... — répéta-t-il, indécis. — La guerre... Alors ?... nous ?... les hommes du parti ?... les compagnons ?... que va-t-on faire ?

— Est-ce que je sais ! — grogna Farnèse.

Sa stupeur indignée du premier moment

tournait à l'aigre et devenait fureur féroce.

— Il me semble, — dit Alcala, — que si jamais l'anarchie fut en face d'un devoir impérieux...

Il hésita, cherchant une formule. Farnèse, qui sans doute avait d'autres chiens à fouetter, et n'écoutait plus, crut la réplique finie et approuva de confiance :

— C'est clair. Vous avez raison.

— Alors? — redit Alcala.

— Alors!... — redit Farnèse : — est-ce que je sais!

Et il ajouta, avec la logique admirable qui caractérisa toujours ceux qui sont au-dessus de la foule :

— Moi, d'ailleurs, je m'en fous! je n'ai pas besoin de savoir, puisque je pars le troisième jour.

Il tira de sa poche un ordre de mobilisation et l'exhiba, sans doute en manière de preuve sans réplique. Alcala ne comprit pas tout de suite :

— Comment, le troisième jour?... quel troisième jour? et vous partez... pour où?... pour faire quoi?

Farnèse souligna du doigt une ligne de l'ordre imprimé :

— Pour Besançon ! c'est écrit... Pour rejoindre, naturellement.

— Naturellement ? — répéta le compagnon Charles d'Alcala, anarchiste militant...

Farnèse ne répondant rien, il y eut un silence ; et ce fut Alcala qui le rompit, à mi-voix :

— Donc, vous rejoignez... et vous serez soldat... vous, Farnèse !... André Farnèse !...

Farnèse, d'un signe de tête, confirma.

Alcala poursuivait, toujours à mi-voix :

— Donc, vous tuerez... sûrement !... Et peut-être serez-vous tué...

— Peuh ! — dit Farnèse : — être tué...

Il haussa les épaules.

Marchant droit devant eux, ils avaient traversé la chaussée du quai, et cheminaient le long de la Seine, comme ils avaient fait la première nuit de leur amitié, et souventes fois depuis.

Farnèse, qui regardait sans y songer vers la rive droite, aperçut par hasard la terrasse des Tuileries. Alors, tressaillant, il saisit la main d'Alcala :

— Don Charles ? — A son tour il parlait presque bas : — don Charles ?... Vous rappelez-vous le matin du 15 juillet ?

— Du 15 juillet ?

Alcala n'hésita pas plus d'une seconde :

— Oui, — dit-il.

Sa voix résonna ferme et pleine. Farnèse crut entendre l'écho d'un autre « oui », naguère entendu sur la terrasse qui domine la Concorde.

Alors, il secoua la tête, puis élargit les bras :

— Puisque vous vous rappelez, — murmura-t-il...

Et il coupa court, de la voix brève dont il timbrait les heures décisives :

— Puisque vous vous rappelez, inutile que je vous rappelle... Ce matin-là, don Charles, vous m'avez toisé à ma taille et vu comme je suis : car aujourd'hui... c'est fait!...

Alcala baissa la tête, et, d'un long temps, ne la releva pas, Farnèse fit de même. Ils continuaient de marcher côte à côte, alternant leurs répliques, sans se regarder l'un l'autre, Alcala commença :

— Alors?... pris tout de bon?...

— Tout de bon.

— Le coup de foudre ? Cinq ou six minutes ? Comme naguères ?

— Pas même! quinze jours, — seulement!

— Pour le résultat obtenu, don Charles, je vous assure que c'est beaucoup plus prompt! le coup de foudre accéléré.

— Quinze jours?... Mais alors? l'objet...

— Oui. C'est le même : mon numéro quarante-quatre; — le choix du dernier lampion.

— Décidément, il avait beaucoup de goût, ce dernier lampion!...

— Trop!

— Ah?...

Après un silence, Alcala termina pour soi-même :

— Diable!... je vois que c'est tout de bon...

— Trop! — redit Farnèse.

Alcala baissa plus bas la tête et la pencha de biais, comme afin de regarder, par-dessous son aisselle et par-dessus sa hanche, derrière soi, vers la terre, — vers le passé, peut-être...

— Oh!... « Tout de bon », — articula-t-il avec une sorte d'effort, — « tout de bon », ici-bas, c'est toujours trop!... Tellement trop, hélas!...

Farnèse avait entendu. Il appuya :

— Oui... peut-être... car, en somme « tout de bon », n'importe pour quoi, n'importe pour qui, c'est au moins quelque chose. Tandis que la vie, ce n'est rien.

Sa voix laissait tomber les mots, pesamment. Sa fureur, maintenant, était morte. Les silences dont ils espaçaient leurs propos l'avaient tuée.

Cette fois, ils se turent jusqu'au quai de Conti.

Comme ils dépassaient l'écluse, Alcala s'informa :

— Dites-moi, très cher... Qui est-elle, au fait, votre amie?...

— Elle est... le Diable! — jeta Farnèse, brusque.

L'autre sourit :

— Le Diable?... C'est beaucoup dire, peut-être?...

— Pas assez!

Alcala, derechef, regarda derrière lui, dans le passé, et se dit à soi-même :

— L'autre... alors?.. la mienne... de quel nom la nommerais-je?...

Farnèse, qui n'entendait qu'une réplique sur deux, avait repris :

— Non, en vérité! le diable? ce n'est pas assez... Qu'est-ce, le Diable? Une synthèse : la synthèse du mal. Mais le mal, le mal absolu, dites-moi ce que c'est? La méchanceté, la perversité... bref, le Péché, au sens théolo-

gique... le Péché, sans nuances... et rien de pis! Pauvre, pauvre invention! Comme si n'importe quoi d'absolu, d'uniforme, de constant, pouvait être jamais terrible! Comme si l'ombre n'était pas plus noire à nos yeux, quand des rais de soleil la traversent et la rehaussent! Eh bien! c'est justement cela qu'elle est, ma gueuse : une mosaïque d'or pur et de plomb vil, de jour et de nuit. — Et encore... non! le jour, la nuit, l'or, le plomb, c'est des choses trop pareilles... Elle est moins monotone que ça, plus variée, plus tranchée, ma douce maîtresse... Tenez... quand je la regarde, il me semble découvrir une de ces prodigieuses émeraudes vertes comme demain et troubles comme aujourd'hui. Vous voyez ça d'ici?

— Je vois, — dit Alcala.

— Alors, vous avez tout vu. Elle est telle : une émeraude pourrie de crapauds. Et parlez-moi de ces crapauds-là pour vous déchiqueter un homme et le mettre en hachis : cœur, chair et cerveau!

Une souffrance tordit sa bouche. Il se raidit, puis enchaîna au petit bonheur :

— Évidemment c'était à prévoir... Elle s'appelle Simone, à propos...

Alcala, très gravement, sourit :

— Vous m'en direz tant!

Il allait plaisanter. Il s'interrompit net; à l'instant de répéter le prénom prétendu de mauvais augure, il s'apercevait que Farnèse, en le prononçant, avait tressailli, et que sa voix, de givre et de sel, était devenue de miel et de soleil.

Alors Alcala se tut. Alors Farnèse respira du fond de sa gorge, tel un coureur qui prend son élan; puis, se jetant à corps perdu, tel un soldat qui monte à l'assaut :

— Tonnerre de Dieu! — cria-t-il comme il avait crié aux Tuileries : — tonnerre de Dieu!... Vous avez eu raison du premier mot au dernier, don Charles, l'autre jour!... parce qu'elle m'a ballotté quinze jours du ciel à l'enfer et quinze nuits de l'enfer au ciel... la petite saleté!... voilà que je me suis pris à elle et que je la porte à présent incrustée dans ma peau comme Nessus ne portait pas sa tunique!

Alcala ne souriait plus :

— Oui, — dit-il simplement : — c'est toujours ainsi qu'elles entrent en nous : par la peau, qu'elles déchirent d'abord; puis à travers les muscles et les os, qu'elles rongent; puis au fin fond de la moelle. Vous n'en êtes encore qu'à la peau, vous?... Moi, c'est plus profond.

Farnèse suivait sa pensée :

— Dites-moi, don Charles?... Voulez-vous la voir?... Oh! pas telle qu'elle est ! telle qu'elle devrait être... mais telle que je la voudrais?

— Voyons ? — dit Alcala.

VII

André Farnèse, quoique sculpteur, peintre et poète, n'habitait ni Montmartre ni Montparnasse. Anarchiste de toutes façons, il avait à vingt ans refusé tous les maîtres et toutes les écoles. Et, à trente, sa passion d'indépendance dégénérant en manie, il fuyait comme peste tous ses confrères, protestant qu'il ne connaîtrait de sa vie sculpteur, peintre ou poète, voire musicien : crainte de subir une influence, surtout bonne. Ce pourquoi il logeait où les artistes ne logent point, — ce qui est tant pis pour eux, soit dit en passant : — par delà le rempart, au fin fond d'un faubourg déjà campagnard, dans une très petite maison perdue sous de très grands arbres.

Jamais Alcala n'était entré chez Farnèse. D'ailleurs, jamais non plus Farnèse chez

Alcala. Question de pudeur masculine, encore et toujours. Deux amis qui se sont tout confié l'un à l'autre songent rarement à se questionner réciproquement sur leurs mobiliers. Deux amies, qui s'ignoraient encore l'avant-veille, ne s'en demandent pas moins l'une à l'autre et tout de suite une mensuration comparative de leurs seins.

En foi de quoi, jamais don Charles Ximénès y Alcala n'était entré dans la très petite maison ni n'avait aperçu les très grands arbres d'André Farnèse.

Au seuil du jardin, clos d'une haie vive et d'une barrière de sapin équarri, il admira :

— Votre atelier doit être un paradis !

— Je n'ai pas d'atelier, — répondit Farnèse.

Il précéda son visiteur dans un bout d'allée pareille à une sente de forêt. Ce faisant :

— Je n'ai pas d'atelier, parce qu'il m'en faudrait trois : sculpteur, peintre, poète, ça exige trois matériels sensiblement différents. Et je ne voulais sacrifier ni la peinture à la sculpture, ni la poésie aux deux autres. J'ai donc adopté l'unique solution en accord avec la platitude de ma bourse : je peins dans mon grenier, je sculpte dans ma cave, et j'écris dans mon jardin. Vous en savez aussi

long que moi sur les aîtres. Voici la porte... La clef n'existe plus. Autant qu'il m'en souvient, j'ai dû la perdre le jour de ma naissance... ou à peu près... Mais il suffit de pousser...

Il poussait. Alcala voulut le retenir :

— Si votre amie était là?...

— A cette heure-ci?

Farnèse éclatait d'un rire irréprochable :

— Don Charles, vous ne voudriez pas! De deux à neuf la chaste Simone couche inéluctablement avec Pierre, Paul, Jacques ou Jean...

— Pierre, Paul?...

— Oh! je n'affirme rien. Il est tout aussi vraisemblable qu'il s'agisse de Pierrette, de Paulette, de Jacqueline ou de Jeanne... Voilà pas mal d'années que le préjugé des deux sexes nous a tiré sa révérence...

La grimace brève que Farnèse avait déjà vue, — le temps d'un éclair, — sur la terrasse des Tuileries, tordit encore la bouche d'Alcala qui, dans cet instant, oublia peut-être qu'il n'était plus madrilène. Mais cette fois Farnèse ne vit pas la grimace, parce qu'il montrait le chemin à son hôte :

— Prenez garde aux marches : l'escalier sert aussi de piège à loups... Voici ma cham-

bre... Par tous les dieux! n'entrez pas... Il y a de quoi tomber les quatre fers en l'air... Avant de partir pour ses deux à neuf, Simone se parfume toujours le plus qu'elle peut... et elle peut beaucoup...

— Peut-être! — dit Alcala; — mais elle pourrait plus mal... Même au point de vue senteurs, je constate que le dernier lampion aurait pu vous servir moins bien.

— C'est bien ce que je lui reproche : une mariée trop belle, rien de pire au monde!

Ils arrivaient au second palier :

— Il n'y a qu'une pièce par étage... l'architecte était un original fieffé... Voici le grenier... exactement aussi vaste que la chambre du premier, et que la salle basse du rez-de-chaussée... Mais vous pouvez entrer : ici, l'atmosphère est à peu près respirable! — Que diable faites-vous, un pied dehors, un pied dedans, et les mains au chambranle?... Entrez, voyons!

Alcala entra :

— Il faut le temps de s'habituer, — dit-il. — On n'ose pas tout de suite...

D'un geste circulaire, il indiqua les toiles accrochées qui illuminaient les quatre murs.

— Peuh! — dit Farnèse, — des cochonneries!

— Combien en avez-vous là-dedans, de ces cochonneries-là? demanda Alcala.

Farnèse, sans hâte, tourna sur ses talons...

— Quatre au nord et treize à l'est... seize ou dix-huit au sud, onze ou douze à l'ouest... total : quarante ou cinquante... Disons quarante-cinq et n'en parlons plus...

— Je ne saurais d'ailleurs pas, — fit Alcala; — qui oserait parler, après quatre coups d'œil, de quarante-huit chefs-d'œuvre?

Farnèse éclata de rire, tout de bon cette fois.

— Vous avez l'admiration facile, vous!

— Très cher, — dit Alcala, — vous tombez mal... Au temps que j'étais madrilène et grand d'Espagne, le roi m'avait défendu d'entrer au Prado lorsqu'il y était... Je l'aurais dégoûté, prétendait-il, de notre Musée, le premier du monde : parce que je n'aime guère Vélasquez... et quant à Murillo... pouah! — Il y a bien Goya, oui... Il y a Ribeira, aussi...

A sa coutume, Farnèse n'entendait plus : dès la deuxième syllabe du premier nom, il avait sauté en l'air; et il décréta :

— Vous êtes fou!

Alcala regardait le premier tableau des quatre murs. Il ne répondit point.

Farnèse le prit en pitié sincère. Et comme il aimait mieux, lui, regarder des arbres tout de vrai que des portraits d'arbres, il s'accouda à celle des trois fenêtres qui donnait sur la plus haute futaie...

Au bout de cinq minutes, il se retourna, puis jura :

— Tonnerre de Dieu !

Il constatait, sans nulle vanité, et même avec quelque impatience, que son hôte n'avait pas encore fini de regarder le premier tableau. Alcala ne bougeait pas plus que le tableau lui-même.

— Don Charles?... Vous n'avez pas fait le voyage pour ça, dites donc !...

Alcala ne broncha pas.

Farnèse piétinant fit le tour de son grenier dans le sens des aiguilles d'une montre, puis le refit en sens inverse. Finalement :

— Hé là ! — fit-il ayant usé son dernier echeveau de patience. — Vous avez sans doute oublié qu'on doit vous présenter quelqu'un, don Charles?...

Ainsi rappelé à ses devoirs de courtoisie, Alcala, lentement, repassa du rêve dans la vie.

— C'est juste ! — dit-il, — mais, si je suis

distrait, la faute en est à vous, très cher : vous n'auriez peut-être pas dû me présenter d'abord à « quelque chose ».

D'un geste, qui ressemblait à un salut très profond, il avait désigné les quarante-huit toiles qui illuminaient le grenier.

Farnèse, déjà dans la porte, se retourna :

— Don Charles, vous donnez du « quelque chose » à pas grand'chose !...

Prompt, il fit demi-tour et dégringola l'escalier-piège à loups. Ce faisant :

— Attention !... Le sapin vieilli est un bois périlleux... et l'escalier n'est pas neuf...

Au bas des deux étages, il avait traversé la salle basse, et soulevait une trappe. Alcala le vit pointer l'index vers le trou noir, puis sauter à pieds joints. Les deux montants d'une échelle très vermoulue émergeaient. La voix de Farnèse monta :

— Vous pouvez sauter comme moi. Il n'y a guère plus de deux mètres... C'est bas de plafond... Pour tripoter les grandes machines, j'ai été obligé de creuser une fosse.

Au centre du rectangle boueux, borné par quatre murs cimentés au salpêtre, la fosse en question, boueuse davantage, faisait office

de socle. Le « quelqu'un » à qui Farnèse voulait présenter Alcala n'en avait en effet pas d'autre.

C'était une terre glaise toute modelée, humide. Farnèse l'avait achevée le matin même, à l'aube. Par terre, à l'entour, gisait encore, telle la chemise d'une vierge dévêtue pour se changer en femme, l'étoffe mouillée qui l'avait enveloppée tout le temps qu'on la modelait, et dont elle venait de jaillir pour se changer en statue, — immortelle.

Un jour gris suintait par deux soupiraux, et Farnèse élevait une lampe jaune comme une chandelle. Le tout faisait une pénombre brune où la statue, brune elle-même d'humidité, se fondait comme un fantôme dans le clair de lune.

Alcala fit deux fois le tour de la fosse avant de rien apercevoir. Mais dès que ses yeux se furent habitués, il oublia dans l'instant même les quarante-huit toiles qu'il avait nommées cinq minutes plus tôt quarante-huit chefs-d'œuvre, — parce que tous ces tableaux n'étaient rien devant cette statue.

C'était une femme, plus vivante que les vivantes; assise à terre, dans l'attitude souple

d'une lutteuse qui se recueille, ne daignant se reposer : une jambe allongée, l'autre mi-ployée, et le buste s'érigeant — d'aplomb; la tête, de profil, lançait, comme deux traits dangereux et obscurs, le regard oblique des yeux bien à couvert sous la herse des sourcils froncés bas. — Alcala reçut d'abord, au plus creux de sa rétine, ce regard-là, tout ensemble défiant et hardi.

Il ne reçut que cela : le visage incliné vers la terre s'enveloppait d'obscurité. Alcala voulut refaire le tour de la fosse. Cette fois il n'en fit que le tiers : la longue jambe étendue l'arrêta; il n'avait pas encore imaginé ligne si pure.

Une seconde il se détourna vers Farnèse, immobile, sa lampe au poing. Et Farnèse lui parut tout d'un coup gigantesque, tel le génie des contes arabes, magique maître du souterrain et du trésor dans le souterrain; trésor, ici, plus précieux que les fleurs de rubis et que les fruits d'émeraude.

Alors, quelque admiration qui le paralysât, Alcala acheva son tour de fosse, pas à pas et sans demeurer davantage. Et il se retrouva face à face avec la femme au visage incliné. Respectueux, il ne pouvait souffrir que Far-

nèse l'éclairât plus longtemps qu'il n'était strictement nécessaire.

Il prit, des mains qui avaient modelé, le luminaire, et le posa sur le sol, sous le visage obscur, qui alors se révéla jaune et brun comme un ivoire fumé.

Et, comme il venait, à peine descendu dans la cave, d'oublier les peintures du grenier, à peine aperçu le visage jaune et brun, il oublia tout ce qui n'était pas ce visage, tout... sauf peut-être un autre visage...

Le visage que Farnèse avait créé, — créé, non copié! — était un visage nouveau; et l'on eût en vain cherché sa ressemblance exacte parmi toute la foule innombrable des visages de vivantes et des visages de mortes. Simone la Diabolique en avait été le prétexte, non le modèle; Alcala remonta tout le long de sa vie sans se rien rappeler, — marbre ou chair, — qui eût incrusté dans sa mémoire aucune des trois perfections qui étaient là : la perfection des yeux, qui n'étaient plus défiants ni hardis, quand on voyait d'eux mieux que leurs sourcils, mais hautains, gouailleurs et graves, ensemble; la perfection du nez, curieux et dédaigneux; et la perfection de la jeune bouche aux coins bas, bouche ambiguë, pure

comme le jour, cynique comme la nuit, sensuelle comme la vie, amère comme la mort.

Alors Farnèse présenta la statue, l'appelant du nom qu'il lui avait choisi :

— Le Diable !

Alcala s'inclina comme il aurait fait à l'Escorial, silencieusement.

Farnèse insista :

— J'exagère, en lui fichant ce nom-là ?... dites ?... C'est toujours votre avis ?

— Non, — dit Alcala, saluant de nouveau, mais, cette fois, saluant Farnèse : — ou plutôt si ! mais en moins... Le Diable, c'est bien peu de chose, devant ça... Vous avez eu tout à fait raison tantôt... comme souvent...

Il hésita assez longtemps. Puis, parlant à soi-même :

— Comme toujours...

Et, sans apparence de transition :

— Alors... vous m'avez dit : vous partez ?... le troisième jour ?

VIII

Or, tout cela s'était dit le 28 juillet 1914. Et Farnèse, prophétisant la guerre universelle

pour le surlendemain 30, ne s'était trompé que de quarante-huit heures. La guerre universelle commença le 1er août, par déclaration de l'Allemagne à la Russie. Et, à l'heure qu'il est, nous n'en avons pas encore vu la fin.

La mobilisation générale avait été décrétée en France dès le 2 août, un dimanche; en sorte que ce fut le mardi 4, — troisième jour selon l'arithmétique militaire, — que Farnèse partit.

En gare de Lyon, le mobilisé, près de sauter sur le marchepied de son wagon, ne faillit pas choir dans les bras d'Alcala, qui, depuis le matin, ne le lâchait pas plus que son ombre: il y chut bel et bien. Il n'est pas d'usage entre hommes, fût-on même très bons amis, de s'embrasser à bouche que veux-tu, comme on fait entre femmes, fût-on même très méchantes ennemies. Question de pudeur, encore et toujours. Mais la pudeur, elle aussi, a ses frontières, au delà desquelles la simple nature recouvre ses droits suzerains. Si bien que Farnèse et Alcala, sans plus de vergogne, s'accolèrent. Je confesse même ici qu'après s'être accolés ils poussèrent l'indécence jusqu'à pleurer l un et l'autre; — Farnèse d'abord; Alcala l'instant qui suivit. Toutefois, cela ne fut

qu'après s'être dit adieu, et après que le sifflet de la machine eut gémi, et les roues du convoi grincé. Et peut-être Alcala et Farnèse, pleurant, ne pleuraient-ils pas l'un sur l'autre.

Beaucoup de femmes étaient là, et beaucoup de mouchoirs s'agitaient derrière les trois fanaux rouges du train, lesquels, très vite, s'embrumèrent dans le crépuscule... Peut-être manquait-il, au gré de mes deux amis, l'un partant, l'autre demeurant, deux mouchoirs... et, pour les agiter, deux femmes...

IX

Et puis Paris fut vide...

On me l'a dit, je n'y étais pas... J'en étais même fort loin. Et pendant que les fifres et les tambours d'Allemagne, au lendemain de Charleroi, poussaient le pas de charge de l'ennemi sur la terre de France, je montais tristement la garde à bord d'un cuirassé qui s'appelait le *Bouvet*, sur une Méditerranée d'où le *Gœben* et le *Breslau* venaient de s'enfuir, m'ôtant tout espoir du moindre

combat... Cela, privé de nouvelles, de lettres, de dépêches, et ne recevant du monde extérieur que le chuchotement quotidien de la Tour Eiffel, dans quoi, chaque soir, les télégraphistes de quart m'épelaient de nouveaux noms de pays picards ou lorrains talonnés par la botte prussienne. Ce pourquoi, si, dans notre anxiété horrible, nous entendions beaucoup mieux que les gens du boulevard la musique des tambours et des fifres en question, nous entendions beaucoup moins bien la rumeur du boulevard lui-même...

De sept cents et quelques que nous étions, moins de soixante vivent encore...

Mais Paris n'en était pas moins vide. D'autant que mon ami Farnèse l'avait quitté pour Besançon, et mon ami Alcala, comme vous verrez plus loin, pour ailleurs.

Et, marchant sur Paris, Sa Majesté Impériale et Royale Guillaume II, kaiser de toutes les Allemagnes, écrivait à son féal et cousin le feu roi de Roumanie, qu'un tel cousinage, en l'occurrence, gêna fort, une lettre en fanfare, laquelle lettre s'achevait assez glorieusement... voyez plutôt :

« *J'en ai donc fini avec la France. Huit jours*

encore, et j'aurai passé la Seine entre Mantes et Châtillon. Rendez-vous à Paris pour le 10 ou le 12 septembre, sous l'Arc de Triomphe qu'a bâti leur Napoléon, — afin que j'y passe... »

En quoi Sa Majesté Impériale et Royale se trompait deux fois : historiquement, d'abord, puisque l'Arc de Triomphe, — le seul que je sache digne de ce nom, — n'a pas été bâti par notre Napoléon, qui le conçut, l'ordonna, mais ne le vit jamais, sauf en songe; ensuite, prophétiquement, puisque, le 10 ou le 12 septembre, bien loin de passer la Seine entre Mantes et Châtillon, le kaiser de toutes les Allemagnes repassait la Marne entre Vitry et Meaux.

Opération qui fut d'ailleurs parachevée fort exactement dans la nuit du 11. Or, cette même nuit, quelque part au nord des marais de Saint-Gond, deux brancardiers rapportaient dans nos secondes lignes un soldat plus qu'aux trois quarts mort, dont le même éclat d'obus avait baroquement troué la cuisse et cassé l'épaule. Comprenne qui pourra. Ce soldat toutefois ne mourut pas. Il s'appelait André Farnèse.

X

Le docteur Bresse, inspecteur général du service de santé, s'arrêta pour la soixante-dix-septième fois depuis qu'il inspectait l'hôpital temporaire 669, et, l'index pointé vers le lit 77, pour la soixante-dix-septième fois questionna :

— Et celui-ci?... grand blessé?

A quoi le docteur de Cambre, médecin-chef, répliqua, après coup d'œil rapide au médecin traitant et à l'infirmier-major :

— Tout ce qu'il y a de plus grand : deux fractures du fémur, une de l'humérus et deux de la clavicule. Et, croiriez-vous? un seul et même coup pour tout ça!... Il y a des éclats d'obus qui font de la fantaisie... Ajoutez une artère sérieusement intéressée, qu'un caillot providentiel a tirée d'affaire... Il y a des artères qui sont nées coiffées!... Mais voici le curieux de l'affaire... Cet homme, je l'ai cru mort, ou infirme à jamais. Pas du tout! ni amputation, ni intervention, — et, crac! il se tire d'affaire, autant dire tout seul, en quarante-huit heures! Qu'est-ce que vous pensez de cela?

L'inspecteur général du service n'hésita pas :

— Je pense que le 77 a de la santé. Il n'en a pourtant pas l'air... Eh ! le 77... qu'est-ce que vous faisiez dans le civil ?

Le 77, — Farnèse, — souleva une paupière, et répondit, sec :

— Rien.

Anarchiste, Farnèse appréciait peu les galonnards.

Le galonnard, d'ailleurs, questionnait pour la forme et n'écoutait généralement pas les réponses. Il approuva donc sans avoir entendu, de confiance :

— Parfait ! soyez tranquille, mon ami : vous pourrez continuer après la guerre... Et vous disiez, mon cher docteur ?

— Je disais que cet homme, arrivé dans nos murs un mercredi soir, à peu près mort, était, le samedi matin, à la visite, convalescent... voilà un tour de force comme Dieu le Père n'en essaie pas tous les jours, crainte de mal réussir... je ne crois pas exagérer beaucoup...

— Certes non.

— Mais attendez la fin ! Je répète : un samedi matin... j'ai noté la date, elle en

vaut la peine : le samedi matin 29 septembre... mon 77 entre en convalescence...

— Alors?... aujourd'hui, 3 novembre?...

— Alors, aujourd'hui, 3 novembre, mon 77, entré en convalescence depuis quarante-quatre jours, n'en est pas encore sorti.

— Bah? Un homme revenu de si loin?...

— Disons du cimetière...

— Et en si peu de jours...

— Disons en si peu d'heures...

— Qu'est-ce qu'il fait donc, pour traîner ainsi?...

— De la neurasthénie. Mais comme je n'en ai pas vu faire souvent!

Plus attentif cette fois, l'inspecteur général du service se retourna vers le neurasthénique :

— Eh! le 77... pourquoi diable faites-vous de la neurasthénie? Qu'est-ce qui ne va pas comme vous voulez?

— Rien, — redit Farnèse.

Il aperçut alors l'infirmier-major, et, sans plus de souci de l'auguste présence des grands chefs et du respectueux silence qu'impose la discipline :

— Dites donc, vous, l'infirmier! si c'était un effet de votre bonté, j'aimerais assez que

le vaguemestre, de temps en temps, fût moins à la traîne... Qu'il se saoule une fois le courrier distribué, je m'en fous. Mais qu'il se saoule avant, je ne m'en fous pas! Vous n'avez pas l'air de vous douter que j'attends une lettre, moi!

XI

Rien n'était plus lamentablement exact. Farnèse faisait une neurasthénie contre quoi toutes les médecines de tous les médecins ne pouvaient que blanchir : quatre pages sous une enveloppe, le tout griffonné par la patte griffue de Simone la Diabolique, eussent été pour lui panacée meilleure. Autant dire tout de suite que ces quatre pages ne lui vinrent pas.

Par contre, quelque huit jours après la mémorable inspection du galonnard Bresse d'autres pages lui vinrent, sous une enveloppe moins griffonnée. Farnèse, avant de rompre le cachet, considéra l'écriture, inconnue : c'était net, ferme et large; personnel avec intensité.

— L'écriture de quelqu'un, — jugea Farnèse.

Il se haussa sur les coudes, et s'adossa au fer du lit, en l'honneur de cette lettre, la première qu'il eût reçue depuis la mobilisation.

— Ah? — dit-il, sautant d'abord à la signature, — d'Alcala ?...

Il lut :

« Mon ami, j'aurais dû vous écrire quatre-vingt-dix fois depuis quatre-vingt-dix jours, d'autant qu'à ne pas le faire, je n'ai d'autre excuse que ma paresse et mon dégoût de moi. Au fait... il me semble qu'un Alcala n'a pas tout à fait le droit d'écrire à un Farnèse? les demi-dieux n'ont que faire du bavardage des mortels!...

« Toutefois, le demi-dieu que vous êtes ayant bien voulu m'appeler son ami et le mortel que je suis n'ayant aucune nouvelle de vous depuis notre adieu, je surmonte paresse, dégoût, scrupule... et me voici, plume en main...

« *Ab Jove principium!* mon ami, je suis soldat comme vous... depuis bientôt deux ou trois mois... et c'est la seule chose qui me soit excuse à vous importuner aujourd'hui...

« Soldat, oui! Anarchiste tout de même, s'entend! Que voulez-vous? Rien de ce qui

est humain n'est raisonnable. Or, je suis plus humain que vous, très cher! l'ayant été, nos amours en font foi, quelque douze ans, avant que « le Diable » vous donnât votre brevet de folie... *alias*, d'humanité.

« Et, certes, loin de moi la pensée de nier qu'elle ait bien fait les choses, et vous ait plutôt conféré la licence que le bachot! mais vous ne nierez pas non plus que je sois pour le moins agrégé ès folie, puisque ma livrée soldatesque, endossée par caprice pur et simple, vous le prouve à l'évidence : vous n'êtes, vous, soldat, si j'ose dire, que *manu militari* : il vous eut été difficile de ne pas l'être. Je le suis, moi, sans que personne m'en ait seulement prié. Je le suis par fantaisie, — par caprice... par tout ce qu'il vous plaira... je n'ose pas écrire par vocation... Quoique, mon Dieu... Savez-vous, compagnon? au régiment, j'ai découvert tout d'un coup ceci : que l'Anarchie et que l'Armée, tout ennemies qu'elles soient, ne manquent pas cependant de se ressembler comme sœurs jumelles. Ici, comme là-bas, des principes absolus, indiscutés, et des articles de foi, sans restriction mentale, mènent les hommes et les choses. L'Anarchiste et le Soldat ne sont que rouages

de machine. L'un et l'autre obéissent aveuglément à des ordres qui émanent d'autorités inconnues, invisibles. Et l'une et l'autre machine, l'Armée, la Cause, marchent, à pas obliques, vers un but insaisissable, et peut-être inexistant, mais identique ou peu s'en faut, puisqu'on peut le définir, là-bas comme ici, le « plus grand bonheur du plus grand nombre ». Ce pourquoi, ici comme là-bas, on ne répugne pas aux moyens... vifs... directs : obus, bombes. Mince différence, avouez !... D'autant que nous en viendrons même, si j'en crois mon sergent instructeur, à plus d'analogie encore : figurez-vous qu'il est question de redécouvrir les grenades à main... oui : les grenades de nos bisaïeuls, trisaïeuls et autres ancêtres. Or, les grenades n'ont jamais été que des bombes de la troisième ou de la quatrième qualité... de malheureuses bombes chargées à la poudre noire... car nos bisaïeuls et trisaïeuls, le croiriez-vous ? vécurent toute leur vie sans connaître les bienfaits de l'admirable poudre verte, fée protectrice des compagnons et la sublime poudre blanche, patronne vénérée des soldats.

« A propos de projectiles à recevoir, êtes-vous plus heureux que moi, très cher ? Et

votre maîtresse vous aurait-elle déjà copieusement insulté par correspondance? Faveur toute relative, j'en conviens... mais faveur tout de même, en comparaison du silence. Moi, c'est au silence que j'en suis. Et, vraiment, je ne vois pas pourquoi je vous raconte cela... simple réminiscence des Tuileries! — Ah! très cher, rien de ce qui est humain n'est décidément raisonnable!

« Et à propos de gens qui déraisonnent, voulez-vous la primeur d'une anecdote assez typique et dont le héros n'est rien moins que Sa Majesté l'empereur Guillaume, notre imprudent ennemi?... Cet homme malencontreux a cru devoir récrire le 15 ou le 20 septembre à son cousin le roi Carol de Roumanie... Je dis « récrire », parce qu'une première lettre, du même au même, avait précédé celle-ci de quinze ou vingt jours... mes tuyaux viennent de mon ex-ambassade... j'ai vu de mes yeux, non la lettre elle-même, mais une photographie qu'on m'en a montrée. Toutes les serrures de la valise allemande n'ont pas su défendre l'autographe d'un kaiser prussien contre le kodak d'un attaché espagnol, qui se prétend de mes amis, comme je me prétends des vôtres. L'outrecuidance appelle

l'outrecuidance. Excusez-nous, lui et moi!

« Pour la lettre, elle compte bel et bien ses quinze feuillets, et plus de ratures que de mots intacts : apparemment, le 15 ou le 20 septembre, celui qui l'écrivait avait tout autre chose à faire qu'écrire... Les retraites précipitées sont déplorables pour la tranquillité d'esprit des généraux en chef.

« Excusez-moi donc de ne pas vous les envoyer ci-inclus tels quels et tout du long : ils sont trop confus, et j'ai trop peu de mémoire ; mais je m'en voudrais jusque dans la nuit du tombeau si vous n'en connaissiez pas les cinquante-huit mots que voici. Savourez-les, tels quels :

« *J'ai besoin d'expliquer à Votre Majesté pourquoi j'ai manqué moi-même au rendez-vous que je lui avais fixé pour le 10 ou le 12 septembre à Paris. Simple retard d'ailleurs, et sans trop d'importance... Il m'est arrivé la mésaventure de me heurter sur la Marne contre des soldats qui sont... pourquoi ne l'avouerais-je pas?... les meilleurs soldats du monde.* »

« Très cher, c'est, après votre exemple, cet aveu dépouillé d'artifices qui m'a fait endosser mon habit neuf à la française, — couleur ciel

d'hiver à Carthage. Et, quand vous me verrez sous cet habit, et constaterez qu'il est militaire, vous serez bien forcé, malgré toutes les impossibilités tirées de la pure raison, de « deviner », comme dit la chanson, « que je suis soldat, » bel et bien...

« De quoi je signe... Au fait? vous savez que j'ai changé de signature, en renonçant à ma patrie d'hier?... je ne suis plus ni marquis ni comte... et j'ai même perdu mes noms et prénoms d'Espagne, en endossant mon habit à la française... je ne suis donc plus que votre ami.

« Charles d'Alcala,

« Soldat de 2e classe au 1er étranger. »

Du camp de X..., 5 novembre 1915.

XII

Or, si la neurasthénie de Farnèse, — cette neurasthénie comme on n'en avait pas vu souvent, — ne pouvait être guérie que par quatre pages sous une enveloppe, il n'était sans doute pas strictement indispensable que Simone la Diabolique eût confectionné le

remède de sa blanche patte, — griffue. — En effet, l'enveloppe et les pages d'Alcala suffirent à la tâche. Neurasthénique au point qu'on l'avait vu le jour de l'inspection du docteur Bresse, et ce, depuis plus longtemps peut-être que les médecins ne l'avaient remarqué, Farnèse cessa de l'être du soir au matin, sitôt qu'il sut son ami, naguère compagnon comme lui, comme lui soldat à cette heure... comme lui, et plus que lui, puisque volontaire. Le docteur de Cambre le constata flegmatiquement. Il avait renoncé à comprendre quoi que ce fût au cas 77. Il signa l'*exeat* et s'en fut, songeant à part soi combien les sciences humaines sont peu de chose, la médicale y comprise...

XIII

Or, les armées de la République, qui avaient su vaincre sur la Marne, parce que composées des meilleurs soldats du monde, ne purent pas profiter de leur victoire, parce que mal armées, mal outillées, mal approvisionnées. Arrêtées sur l'Aisne par la ténacité désespérée

d'un ennemi bien armé, lui, bien outillé, bien approvisionné, et qui, ce jour-là, combattit à son tour pour n'être pas vaincu ou mourir, elles firent, par la suite, ce qu'on sait, — ce qu'on n'oubliera pas de sitôt! — des tranchées et de l'héroïsme.

Ainsi l'hiver passa; puis un bout de printemps. Et c'est alors qu'arriva la fin de l'histoire.

Elle arriva, pour préciser, le dimanche 9 mai 1915, entre dix heures du matin et dix heures du soir. Ce dimanche-là, il faisait encore nuit noire quand mon ami Alcala, soldat de 2e classe au 146e régiment d'infanterie de ligne, n'attendit pas la diane pour éveiller mon ami Farnèse. — Mon ami Alcala avait réussi à quitter le 1er étranger pour se battre à côté de mon ami Farnèse.

L'un et l'autre avaient dormi côte à côte, comme les soldats dorment : à la dure et à la fraîche, — à la fraîche surtout, — sur le sol boueux de la tranchée. La pluie était tombée fine et têtue tout le samedi durant, de l'aube à la brune, et ce samedi-là clôturait une semaine pis que grise. Dès la mi-février, l'Ar-

tois était devenu lac. Et malgré quelques éclaircies, le lac, encore qu'il ne fût plus guère que marais, semblait très peu pressé de redevenir plaine.

Mais cette fin de samedi, qui avait commencé tout aquatique, s'acheva comme on n'attendait point : par un ciel occidental que le soleil couchant n'avait pas su laver de son badigeon couleur de muraille, et qui, une bonne heure plus tard, sut se peinturlurer tout seul d'ocre, d'écarlate, de vermillon, de carmin, puis d'émeraude, puis d'outre-mer, et, pour finir, de lapis-lazuli diamanté. Les dieux savent probablement pourquoi.

Probablement savent-ils aussi derrière quoi s'éclipsèrent les nuages, puisque la brise ne daigna se lever qu'après leur disparition. Elle n'en fit d'ailleurs les choses que plus vite. A minuit, elle avait pris des airs de typhon. A trois heures, elle s'en allait, besogne bâclée. Bref, quand, l'un par l'autre éveillés, mes amis Farnèse et Alcala devancèrent la diane, s'il faisait encore nuit noire, c'était une nuit comme en rêva Shakespeare; et la terre d'Artois, proprement essardée, asséchée, balayée, résonnait au pas des soldats de France comme une planche de salle d'armes.

— Après la pluie, le beau temps, — dit Farnèse. — Heureux présage, si j'en crois feu la concierge de feu ma grand'mère, lesquelles dames, l'une et l'autre, se targuaient d'être de bon sens.

— Pourquoi non? — dit Alcala. — La pluie se change en soleil, et les hommes tués à l'ennemi se changent en dieux. Heureux présage, par conséquent. Métamorphose, métempsycose! Rien de plus connu. Et d'ailleurs, les feu prêtres de feu mon ancêtre Osiris... oui... du temps que j'étais Égyptien... me l'affirmèrent maintes fois...

— Sous quelle dynastie?

— XVIIe. J'ai été fils de Pharaon, comme juste. Vous ne saviez pas?

— Vous vous souvenez nettement? — demanda Farnèse.

— Non, assurément. Je le dis parce que ce n'est pas vrai. Au fait, ce n'est peut-être pas faux non plus. Que sais-je?

Ils s'étaient glissés hors la chambre de repos ménagée en arrière de la tranchée même, et dans laquelle les effectifs s'entassaient, seize heures sur vingt-quatre, à l'abri des coups de 77, sinon des coups de 105. Et, débouchant à l'air libre, ils se haussèrent tous

deux, à plat ventre, contre le talus, jusqu'aux créneaux fascinés du parapet, — histoire de risquer un regard vers les tranchées allemandes invisibles quoique proches. Ce qu'ils firent sans anicroche, avec cette prudence téméraire qui est l'instinct vital du soldat.

Ils continuaient de causer, cependant :

— Que savons-nous? — approuvait Farnèse : — rien, de toute évidence! si nous savions, parlerions-nous? Mais, grâce aux dieux, nous ne savons pas. Parlons donc! A propos, don Charles... Cela m'était sorti de la tête : mais j'ai dû être Égyptien, comme vous!

— Comme moi? que dites-vous là! mieux que moi, très cher! Je vous reconnais à cette heure... nettement. Je vous ai beaucoup adoré, au grand temple, à Memphis... sous la dynastie XVIIe. Vous étiez, — de votre vivant bien entendu, — dieu; et mon propre grand-père : le Pharaon!

Trois détonations saluèrent le nom sacré. Les balles allemandes, tirées de trop près, ne sifflèrent pas; mais trois sacs de sable, crevés, firent un nuage jaune qui picota la gorge de Farnèse et saupoudra les yeux d'Alcala. Celui-ci, tout paisible, n'en continua

pas moins l'exposé de ses réminiscences millénaires :

— Vous étiez Pharaon. Tandis que moi, votre petit-fils... petit-fils de Pharaon, fils de Pharaon... mais fils cadet!... peuh! pas grand'chose...

L'ennemi, n'obtenant pas de riposte, avait cessé le feu. Farnèse en profita pour risquer, par-dessus le parapet, un second regard. Après quoi :

— Pharaon, moi? — répéta-t-il. — Je n'ai garde de vous contredire, don Charles... Je fus donc Pharaon, puisque vous l'affirmez... Mais, tout Pharaon que je fus, ma confiance en la métempsycose demeure inquiète... Croyez-vous sérieusement renaître après avoir vécu?

— Non, — dit Alcala. — Mais je ne crois pas non plus le contraire. Très cher, je m'attends à tout, je ne rejette rien. Tout est absurde. Rien n'est impossible.

Une quatrième balle s'en vint crever un quatrième sac. Souples et silencieux comme deux chats, mes deux amis glissèrent et retombèrent le long du talus, des créneaux à plat sol. La tranchée s'allongeait du nord au sud, étroite et creuse; vraie ruelle; ruelle de

cimetière, par exemple, bosselée de cadavres, d'un talus à l'autre; de cadavres à peu près enterrés, — pas très bien! — On en avait mis partout. Les vivants voisinaient ainsi avec les morts... sans d'ailleurs y songer : — La mitraille tombait trop dru pour ne pas marteler peu à peu dans toutes les caboches cet axiome : qu'entre hier et demain il n'y a qu'aujourd'hui, et qu'aujourd'hui, comme hier et comme demain, quantité de vivants cesseront de vivre.

Entre Farnèse et Alcala, une ombre, trottinant du saillant nord au saillant sud, passa; un soldat, revenant d'où on l'avait envoyé; un soldat qui avait été paysan. Poliment, il salua ses camarades :

— Et alors? ça va comme vous voulez, vous autres? ça serait-il que le jus, il serait donc venu, déjà, des fois que vous ne dormez déjà plus?

— Mon vieux, — dit Alcala, — je ne sais pas, je ne peux pas te dire. Mais sûr et certain que, le jus, on ne l'a pas bu, nous autres. Alors tu n'es pas à la traîne.

— Tu parles! — confirma Farnèse. — Tu peux même dire que tu es en avance, mon cochon! Tu vas avoir quelque chose comme

un quart d'heure, une demi-heure, à poireauter, oui! Mais il fait meilleur dedans que dehors!

L'homme qui revenait leur claqua l'épaule.

— Si c'est que c'est comme ça, il y a du bon! Vous êtes donc de corvée, vous autres, que vous restez là où c'est que vous êtes?

Alcala regarda Farnèse, puis répondit :

— C'est le copain qui est de corvée. Moi, je suis été avec lui jusque là-bas, histoire d'y tenir compagnie.

Le soldat qui avait été paysan haussa la tête, puis l'inclina :

— C'est des choses que ça se doit quand on est poteaux.

Il s'en fut.

Alors Farnèse :

— Preuve supplémentaire que je ne sais pas, — dit-il, — que je ne sais rien : même pas que je suis de corvée quand je le suis! Heureusement que vous êtes là, don Charles. Corvée de quoi, au fait? de métempsycose, je parie?

— Justement, — dit Alcala.

XIV

— Métamorphose, métempsycose! — redit Alcala souriant. — Très cher, l'aube que voici, succédant au déluge d'hier, m'est, comme je vous ai dit, un heureux présage : que je doive renaître ou non, ce que j'ignore, je serai mort ce soir... Et je vous le dis, — exception confirmant votre règle, — parce que je le sais, et parce que j'ai besoin que vous le sachiez.

— Tout ce que j'ai, tout ce que je puis, tout ce que je suis est à vous, naturellement, — posa d'abord Farnèse, en principe absolu. Et il n'objecta qu'ensuite : — Toutefois?... ce que vous savez... d'où le savez vous?

— Que je serai tué aujourd'hui?... Très cher, je pourrais vous faire une belle réponse, fleurant à plein nez la tactique, voire la stratégie militaires... je pourrais par exemple vous exposer comment nous allons attaquer tout à l'heure une position naturellement très forte, naturellement, et, artificiellement, très défendue, bref imprenable... j'entends

pour gens de peu, pour bourgeois!... Je pourrais avancer qu'une telle position ne s'enlève qu'après toutes précautions prises, et toutes chances mises du côté de l'attaque... Et je pourrais là-dessus vous démontrer, — comme si vous ne vous en doutiez pas un peu, — que notre préparation d'attaque fut au contraire si curieusement conduite, qu'à cette heure, l'ennemi, fût-il deux fois plus obtus qu'il n'est, ne peut pas ne pas connaître nos intentions, ne peut pas n'avoir pas compté nos batteries une par une, ce qui revient à compter nos bataillons un par un. Sur quoi je pourrais vous tirer cette conclusion que, notre section, — la mienne par conséquent, — constituant un des éléments de cette attaque si absurdement préparée, il m'est logique de dire ce que j'ai dit : que, ce soir, je serai mort. Cette réponse-là, je crois même que je la ferais à tout le monde, et qu'elle serait sans réplique.

— A tout le monde, sauf à moi, — dit Farnèse. — Faites-m'en donc une autre.

— Soit, — dit Alcala. — Je vous fais, à vous, celle-ci : Je serai mort ce soir parce que je ferai le nécessaire pour que je sois tué dans la journée.

Farnèse allongea les lèvres et regarda le saillant nord de la tranchée.

« Je viens d'ailleurs de vous prouver que notre préparation d'attaque m'a d'avance aplani tout ce que j'aurais pu trouver d'obstacles...

Alcala prit un temps, songea, sourit, et conclut :

« Et vous en savez maintenant aussi long que moi.

— Pas tout à fait, — dit Farnèse.

Et sans un mot de commentaire ou de blâ-me, les lieux communs étant évidemment de trop :

— Procédons par ordre, — commença-t-il. — Vous avez besoin de moi, m'avez-vous dit? Fort bien! cela seul me regarde. Et vous êtes juge et maître quant au reste... Que puis-je faire pour vous servir ?

— Un voyage, — dit Alcala.

— Quand ?

— Quand vous pourrez, très cher. Je sais que vous ne pourrez pas d'assez longtemps...

— Un voyage... où ?

— A Madrid.

— Pour?

— Pour y porter une lettre.

— A qui?

— L'adresse est écrite. Lisez...

Déboutonnant le haut de sa tunique — ciel d'hiver à Carthage, — Alcala en sortit un porte-cartes assez gonflé, et, du porte-cartes, une pincée de plis :

— Voici, — dit-il. — C'est-à-dire... non... je me suis trompé... voilà...

Il reprit des mains de Farnèse une enveloppe assez gonflée, et lui en tendit une autre, plus mince. Farnèse vit qu'elles portaient toutes deux la même suscription. L'ayant vu, il estima loyal de ne s'en point cacher. Et, lisant, alternativement :

— Tiens? — dit-il, — porterai-je une seule lettre ou deux?... *Madame la marquise Villavittoria, dame d'honneur de Sa Majesté Catholique, en l'hôtel Villavittoria, sur la Castillana, Madrid*... Ah bah! l'adresse en français?

— Ne serais-je pas Français, par hasard?

Charles d'Alcala, soldat de France, touchait du doigt son uniforme bleu qu'une balle avait déjà éraflé, — consacré, veux-je dire, — lors de l'enlèvement d'une redoute prussienne.

— Oui, — dit Farnèse, — vous l'êtes! et deux fois plutôt qu'une : par baptême et par mariage. Le sang baptise mieux que l'eau, d'ailleurs. Mais... tout de même... cette personne... à qui vous écrivez...

— Cette personne, — Alcala lâchait les syllabes une à une, — cette personne est Espagnole, il est vrai. Mais, d'abord, il y a très longtemps que, moi, je ne le suis plus. Et j'ai déplorablement oublié le pays, les gens et leur patois. La dame aurait donc eu de quoi rire si j'avais eu l'imprudence de l'attaquer sur son terrain... Car le patois en question n'a point de secret pour elle... C'est une lettrée d'Espagne que la marquise de Villavittoria... j'oserai dire une précieuse... Et croyez, très cher, que je ne parle pas au hasard... Nous nous sommes jadis assez connus, elle et moi, pour ne plus pouvoir ignorer grand'chose l'un de l'autre...

Farnèse, comme il avait déjà fait, se détourna, discret, vers le saillant nord, tout à l'heure gris de fer, gris de souris maintenant. L'aurore remplaçait l'aube.

Alcala, sans doute gagné par la contagion, se détourna vers le saillant sud. Et ils achevèrent ainsi, comme n'osant plus ni l'un ni l'autre se regarder en face. Très hommes l'un et l'autre, la pudeur la plus ombrageuse ne leur était probablement pas étrangère.

— Et c'est bien là, vous l'avez maintenant senti, ma seconde raison, et la plus forte...

la toute-puissante... ma seconde raison d'écrire ceci en français; — ceci, qui est une sorte d'adieu : — en espagnol, comment aurais-je pu l'écrire?... quels mots aurais-je écrits?... Ceux que j'ai dits, ceux que j'ai entendus, jadis?... ceux qu'une bouche, aujourd'hui raidie et crispée contre moi, et tordue de haine, me murmurait tendrement, en souriant de bonheur? ceux que je répondais, en m'interrompant de baiser cette bouche-là? — Non, n'est-ce pas? Impossible! Alors, très cher? quels autres mots?... Croyez-vous qu'il y en ait d'autres? Croyez-vous que jadis, elle et moi, nous ne nous sommes pas dit, redit, tous ceux qu'inventèrent toutes les femmes et tous les hommes?... Voilà pourquoi ceci ne pouvait être écrit qu'en français.

— Ceci... ou cela? — questionna Farnèse, qui montra l'une après l'autre les deux enveloppes que tenait encore Alcala.

— Ceci et cela, — dit Alcala.

Ils parlaient toujours à la cantonade, Alcala côté cour, Farnèse côté jardin.

« Cela... qui est l'adieu que j'avais écrit... que j'avais voulu... d'abord... le premier adieu...

— Le mauvais?

— Le mauvais. Écrit en français, comme l'autre... mais que je déchirerai tout à l'heure... Et ceci : le dernier... le bon...

— Je l'emporterai donc, et lui seul. — C'est entendu. Comptez sur moi, don Charles. Sauf le cas... enfin, sauf votre cas à vous... le même... mort subite...

— Ah?

Le visage d'Alcala, toujours côté cour, pencha légèrement vers la terre. Sans doute ses yeux regardaient-ils, comme ils faisaient souvent, au loin derrière, dans la vie révolue, dans le passé mort...

— Ah! vous aussi?

Et, brusquement, Charles d'Alcala, soldat, se reprit, se redressa, fit tête, et frappa sur l'épaule d'André Farnèse, soldat :

— Vous? Vous, André Farnèse? Non, très cher! André Farnèse, lui, n'a pas le droit, le droit humain qu'ont tous les simples hommes, à la retraite anticipée. Excusez-moi, je parle notre langue, la langue des soldats. Mais, sauf erreur, nous le sommes?...

— Comment? — Farnèse n'avait pas pris le temps d'écouter la fin et ce fut pur hasard s'il y répondit en quelque sorte du tac au tac : — Comment? Je n'ai pas le droit de fiche ma

démission, moi? Vous en avez de bonnes, don Charles! Et pourquoi n'aurais-je pas ce droit-là, dont vous prétendez user vous-même aujourd'hui?

Il parlait encore, et soudain le « jus » arriva, au trot, comme réglementaire. Douze ou quinze « poilus », plus pressés que les autres, jaillirent hors la chambre à dormir, et se bousculèrent, au-devant du déjeuner. L'un d'eux, — le soldat qu'ils avaient déjà vu l'heure d'avant, le paysan promu soldat, — reconnut au passage les deux « poteaux », rencontrés tout à l'heure, et leur donna le bonjour :

— Alors? ça ne vous a point été trop long, cette saleté de corvée, hein? qu'on vous revoit comme ça, farauds, à cette heure?

— C'est rapport que nous autres on sait y faire, — déclara Farnèse; et il se claqua la cuisse avec rondeur, une politesse en valant une autre, avant d'ajouter, courtoisement : — Ça va comme tu veux, pour le « jus »?

— Pour sûr, — affirma l'autre, déjà loin.

D'autres soldats passaient et repassaient. Un gradé toussa, près d'entamer un appel.

Et le soldat Alcala répondit alors au soldat Farnèse :

— Pourquoi que tu ne peux pas foutre ta

démission, comme je peux, moi, ou n'importe quel autre bon bougre? Mais, sacrée tête de Boche, voilà deux heures que je me tue à te le dire, pourquoi! Parce que tu n'es pas un autre bon bougre, toi!... Je me comprends : pas un bon bougre ordinaire... Et puis voilà, et ça fait le compte! — Moi, c'est différent : je suis un bon bougre tout court. — Mais toi, tu es un homme de génie. Comprends-tu ça, pochetée?

XV

Or, voici ce qu'avait écrit d'abord, en manière d'adieu, pour sa maîtresse de jadis, la marquise de Villavittoria, dame d'honneur de S. M. C. la reine d'Espagne, mon ami Alcala, soldat français. Et c'était là le premier adieu, le mauvais, le véridique, celui qu'on n'envoie pas :

« Anita,

« Si j'étais assez naïf pour admettre que ma mort vous pût faire quelque peine... voire

quelque plaisir... vous pût donner une émotion, n'importe laquelle... je n'attendrais pas davantage pour vous faire part, dans les formes les plus mondaines, de la perte cruelle que toute la noblesse d'Europe et d'ailleurs aura, ce tantôt, la douleur d'éprouver en la personne d'un simple soldat français, — celui qui vous écrit, — et qui jadis fut Ximénès, Alcala, et mieux encore : votre amant... mais qui n'étant plus ceci, ne voulut plus être cela, non plus que rien; et pas même un vivant. *Requiescam in pace.*

« Je ne sais lequel de mes ancêtres se crut bien dédaigneux des choses d'ici-bas, en ordonnant qu'on gravât sur sa dalle, en la grand'nef de Tolède : *Hic jacet pulvis, ciner, et nihil.* Ma tombe à moi sera plus humble encore, plus orgueilleuse aussi : elle ne sera pas. Ni phrase, ni cercueil. Rien, tout court. La terre. Vous avez jadis assez détesté mes goûts libertaires pour les connaître, et ne pas douter qu'ils ne soient pleinement satisfaits par cette solution anonyme. Le problème dérisoire de la vie n'en mérite pas d'autre.

« Je choisis de mourir tout à l'heure, ici, loin de tous ceux qui ont su que je vivais et qui croiraient convenable de déplorer ma

mort. Je choisis de mourir exilé, ignoré, d'avance oublié. Je choisis d'être enfoui dans un champ. Cela, aujourd'hui même. Et que ma volonté soit faite !

« Je viens donc vous dire adieu, Anita. Excusez m'en : c'est la dernière fois que je vous importune. Je sais très bien que, pour vous, je n'existe plus depuis longtemps déjà. Ce qui fut entre nous, vous l'avez si bien oublié! Mieux encore : vous l'ignorez. Vous êtes probablement persuadée, — de très bonne foi, qui sait! — que rien du tout ne fut, rien; que je n'ai jamais été vôtre et que vous n'avez jamais été mienne. Je vous supplie toutefois de m'en croire sur parole : nous avons été l'un à l'autre. Nous avons été deux amants. Voire, deux amants assez passionnés. A telle enseigne que je meurs aujourd'hui parce que nous ne le sommes plus.

« Au fait, voilà justement le « pourquoi » de cette lettre : Anita, je meurs par vous. Et je viens vous le dire. — Oh! sans phrases! — Je meurs de vous avoir perdue. A la lettre. Et je veux que vous le sachiez; je veux que vous n'en doutiez pas; qu'il vous soit impossible d'en douter. Il me semble que c'est justice. En tout cas, ce n'est pas rancœur, ni vengeance.

Au contraire. Si quelque chose me poussait à vous pardonner, ce serait bien ma sincère gratitude de ce précieux service que je vous devrai tout à l'heure : m'avoir jeté — oh ! sans y prendre garde... en passant... d'une chiquenaude, — hors la vie, qui me fut mauvaise. De tout cœur, merci à vous ! qui me l'abrégez. Et je voudrais pouvoir n'en pas écrire plus long.

« Mais je ne le puis...

« Figurez-vous, Anita : contre cette mort que j'accepte, que je souhaite, au-devant de laquelle je vais courir, quelque chose en moi se révolte ! je ne sais quel instinct de conservation, qui proteste, et me crie, et me force à crier vers vous : « Don Charles d'Alcala, tu n'as « pas trente ans. Ton corps est sain, ta tête « est saine. Tu n'as pas mauvais cœur, et tu « es d'un sang dont pas un de tes ancêtres ne « fut avare. Ces ancêtres-là ont bâti leur part « d'Espagne, et tu es le dernier d'entre eux. « Certes, noblesse n'oblige pas. Les morts « n'ont pas le droit d'empiéter sur la vie. Tu « n'es l'esclave ni de ta race, ni de ton nom. « Mais il n'en est pas moins lamentable que « toi, le dernier des Alcala, tu n'aies rien « écrit sur la dernière page de ton Livre d'or.

« Tu es riche. Tu pourrais changer ta richesse « en puissance. Tu pourrais mettre ta force « au service des faibles. Tu pourrais travail- « ler, combattre, vaincre. Tu pourrais aimer. « Tu as devant toi tout l'espace et tout le « soleil. Tu pourrais vivre, — et tu vas mou- « rir!... »

« C'est vrai, j'aurais pu vivre. Mais... je vous ai rencontrée, Anita...

« J'étais presque un enfant; je vous ai rencontrée. J'étais vierge du cœur à la tête. Je n'avais pas de passé. Rien. Pas un souvenir. La maison était vide. Vous êtes entrée; vous avez pris toute la place; et jamais plus vous n'êtes ressortie. Il y a de quoi rire, n'est-ce pas? je vous aime encore à peu près comme aux premiers jours... et, « à peu près », cela veut dire « davantage ». Il y a de quoi rire, mais, vous comprenez, il y a aussi de quoi mourir. Mourir, ce doit être meilleur que rire. Par conséquent, moi qui meurs, ce n'est pas ma mort que je vous reproche; Dieu! non... ni ma mort, ni les plus profondes des mille blessures dont lentement vous m'avez achevé.

« Je ne vous reproche pas, à vous qui m'avez pris toute ma vie, de ne m'avoir rien donné de la vôtre. Je ne vous reproche pas la

souffrance indicible que j'ai connue quand il m'a fallu comprendre et sentir que vous vous détachiez de moi au fur et à mesure que je m'attachais à vous. Je ne vous reproche pas les coups de couteau dont la moindre de vos trahisons m'a lardé le cœur et la chair. Je ne vous reproche pas d'avoir étalé sous mes yeux le spectacle infernal de votre amour pour un autre, ni de ne m'en avoir rien épargné, — rien, ce qui s'appelle rien! — Non, Anita. J'aurais tort. Vétilles que tout cela. Et banales vétilles : aimer, c'est monter son calvaire; — j'ai été un amant parmi les amants; voilà tout. — Si mon calvaire à moi fut haut, c'est peut-être que j'en étais digne, étant un amant qui savait aimer.

« Anita, Anita!... Je vous reproche autre chose... autre chose qui m'étouffe et qui me gâterait l'éternité, si je ne m'en soulageais pas avant de renoncer au temps. — Anita... — Est-ce drôle!... le cœur me manque! Il me semble que je vais blasphémer...

« Qu'importe! je sens bien que cette lettre ne sera pas finie, et ne partira pas... Alors...

« Anita, pardonne! je vais tout, tout écrire. Parce qu'il faut... Mais, sois tranquille, tu ne liras rien : tu ne liras pas.

« O Toi que je nomme de tes anciens noms ! ô ma Douceur, ô ma Flamme de jadis ! écoute ma plainte, vois ma plaie : je te reproche, je te reproche désespérément d'avoir fait tout ce que tu as fait sans noblesse et sans grandeur ; je te reproche d'avoir mêlé des duperies aux trahisons, des mensonges aux cruautés. Et je te reproche pis encore ! Écoute, écoute...

« Je te reproche ceci, — rien que ceci : — d'avoir été celle que tu étais, — et non celle que tu paraissais ; — celle que tu es, — et non celle en qui j'avais mis toute ma foi, celle que ton premier baiser m'avait promise. — Cela ; — rien que cela.

« Anita, Anita !... que m'as-tu apporté quand tu es venue, que m'as-tu laissé quand tu es partie? Ni force, ni orgueil, ni courage, ni ambition, ni renoncement ! — rien qu'égoïsme, faiblesse, mesquinerie, avidité, puérilité, lâcheté. — Et que m'en reste-t-il? — rien qu'amertume, amertume et amertume...

« Et pourtant... et pourtant... c'est à toi que j'écris, dans la boue de cette tranchée, durant cette dernière nuit, en attendant que se lève mon dernier soleil... à toi... à toi seule...

« Et si ma vie recommençait, et si mon chemin en avait croisé un autre, au jour que

je te vis pour la première fois, et si j'avais pu choisir entre cet autre et le mien, — même ayant aperçu au bout du mien le précipice où je vais disparaître, Anita, c'est mon chemin, le nôtre, le tien, que j'aurais choisi...

« Parce que tu m'as diminué, avili, sali; parce que tu m'as abaissé jusqu'à ton niveau... et tu es petite... toi que j'avais cru si grande! mais aussi parce que tu m'as aimé...

« Aimé...

« Et parce que ma tête, mon cœur, mon corps s'en souviendront jusqu'à la fin de toute mémoire. Parce que ta beauté, ta grâce, ta fantaisie, ton audace, ta ferveur, ta luxure... »

Alcala n'avait pas écrit plus avant...

Plus tard, beaucoup plus tard, il avait pourtant repris la plume; et voici ce qu'il avait alors écrit, du même à la même; en manière d'adieu toujours; mais cet adieu-ci était le bon, celui qu'on envoie, — le menteur; — d'ailleurs, en l'occurrence, assez héroïque, à force de mensonge :

« Adieu, Anita. Je serai mort depuis bien

des jours, quand vous recevrez cette lettre. Ne me pleurez pas : vous ne m'aimiez plus ; à quoi bon souffrir davantage? Car vivre, pour moi qui vous aimais toujours, c'était souffrir. Mourir, c'est dormir. Avec ou sans rêve, le sommeil m'est plus doux que ne le fut la veille, n'en doutez pas.

« N'en doutez pas, et ne me pleurez pas. Je n'en vaux pas la peine. Que suis-je, qu'ai-je été jamais? L'homme à qui vous avez daigné faire la grâce merveilleuse de l'aimer, de l'aimer longtemps, et d'illuminer sa vie d'un splendide reflet de votre lumière. Et c'est exactement ce que je fus, durant que je vivais : un reflet de vous. Le soleil disparu, les reflets n'ont qu'à s'éteindre. Je m'éteins, voilà tout.

« N'en ayez surtout nul remords : ce serait trop et trop absurde! Anita, je vous dois mes seules années qui aient valu la peine d'être vécues. Vous m'en avez fait la divine aumône. Depuis quand les âmes charitables ont-elles remords de n'avoir pu donner davantage aux mendiants? Et d'abord, n'est-il qu'un mendiant?... et n'aviez-vous pas le droit d'en secourir d'autres que moi? Ma part de paradis fut plus grande que je ne méritais. A qui me l'a

prodiguée, merci! Pour payer une parcelle de tout ce que je vous dois, voilà l'hommage de tout ce qui restait encore de moi, quand j'écrivis pour vous ces derniers mots : quelques heures à vivre, quelques gestes à faire, un peu de courage à jeter au vent. Je vous dédie tout cela, et baise avec autant de respect que d'amour

« ... vos tout petits pieds. »

XVI

Un brin nerveux, mais souriant tout de même, et portant beau sous sa croix de guerre déjà très élégamment gagnée, monsieur d'Hannibal, lieutenant en second, capitaine p. i. commandant la 17e compagnie, — tous ses supérieurs hiérarchiques promus les uns après les autres au grade spécial de « grands blessés » ou à la dignité suprême de « tués à l'ennemi », le lieutenant d'Hannibal, rhétoricien de l'avant-veille, évoqua les précédents homériques, et voulut haranguer ses hommes avant l'assaut.

Toutefois, — l'ordre étant formel de ne

parler qu'à voix basse, et le canon qui « préparait l'attaque » hurlant comme Jupiter ne tonna jamais, — le lieutenant d'Hannibal ne pouvait strictement que haranguer à la muette. Il s'y résigna donc, non sans ingéniosité :

— Farnèse !... Alcala !... pst ?

Un hasard assez ironique, avait rangé mes deux amis, — antimilitaristes, antipatriotes, libertaires, égalitaires et niveleurs, — l'un à côté de l'autre au centre de la compagnie déployée. Si bien qu'à l'instant de charger à la baïonnette le lieutenant-capitaine-commandant, jusqu'alors en serre-file, comme réglementaire, devait passer entre Farnèse et Alcala pour traverser et devancer ses hommes vers l'ennemi. Farnèse et Alcala, anarchistes, formaient ainsi la garde personnelle, prétorienne, — si j'ose dire, — du galonnard ordonnateur d'un massacre.

— Venez donc plus près, vous deux !... On ne s'entend pas, avec leur saleté de canonnade... Bon !... Vous allez faire passer... d'homme à homme... jusqu'à la droite et jusqu'à la gauche... les quatre mots que je vais vous dire. — Vous y êtes ?... Alors, écoutez !... Je vais vous dire ce qu'il faut que

nous fassions tout à l'heure... Rien n'est plus simple, d'ailleurs ! Un enfant de quatre ans, sourd, muet, aveugle et idiot, comprendrait comme père et mère !...

Il s'interrompit, toussa pour s'éclaircir la voix, et regarda l'heure à sa montre :

— Dix heures vingt-deux...

L'ordre d'armée avait fixé l'attaque pour dix heures trente.

— ... Comme père et mère ! Tâchez donc de faire attention parce que, celui qui ne comprendra pas, je me charge de lui ouvrir la comprenette !... Il faut que nous sortions d'ici, que nous marchions droit devant nous, et que nous entrions là-bas. Un point, c'est tout... Là-bas, c'est leurs tranchées de première ligne, aux Boches. Quand nous y serons, il faudra que nous en sortions, que nous marchions droit devant nous, et que nous entrions un cran plus loin, là-bas, là-bas : dans leurs tranchées de deuxième ligne. Après, on verra...

Il s'interrompit encore, fouilla dans sa vareuse et en sortit un bout de carte qu'il déplia.

— D'ailleurs, voici le chemin : — Nous sommes ici ; — les premiers Boches sont là... Je veux dire les Boches qu'on battra les pre-

miers... Et les seconds Boches, on ne sait pas... quelque part de ce côté... entre le nord et l'est... Quand ils nous tireront dessus, ça nous fera un point de direction : on marchera sur l'éclair des coups.

Il repliait sa carte. Une seconde fois, il consulta sa montre :

— Dix heures vingt-cinq...

La montre disparut ; la carte reparut :

— Ah ! j'oubliais... Une chose importante : en sortant des tranchées allemandes de la seconde ligne, — une supposition : qu'on fasse oblique à gauche vers le nord... je dis nord, comme je dirais sud : le colonel ne m'a pas donné son avis... et le général ne m'a pas demandé le mien... bref, en sortant des secondes tranchées, — nous pouvons très bien nous trouver nez à nez avec ça... ça !... regardez sur le plan... au bout de mon doigt... C'est un mur, un mur de cimetière... et alors... le plus simple serait évidemment d'enjamber ce mur, et de passer par-dessus, histoire de regarder derrière... vous comprenez ?... Derrière un mur, il y a toujours un Boche... alors, on enjambe le mur, pour commencer, et le Boche, pour finir. Oui, ce serait le plus simple... mais le plus

simple, ce n'est pas le plus court... Il y a des Boches qu'on n'en finit pas de tuer. Alors, nous n'enjambons pas : nous tournons. Seulement... écoutez bien : c'est le moment d'ouvrir l'oreille... j'arrive à la chose importante : — La compagnie tournera le cimetière en appuyant à droite. A droite; pas à gauche. Toute la compagnie. A droite. Je ne veux pas voir un seul homme appuyer à gauche. — Est-ce compris? J'interdis formellement la gauche du cimetière. C'est l'ordre. Faites passer.

Il avait dit ce qu'il avait à dire. Il respira du fond de sa poitrine :

— Et, maintenant, je n'ai pas besoin de vous expliquer qui vous êtes, ni quels cochons sont les salauds d'en face! Si nous ne les avions pas... misère! j'aimerais mieux dix fois crever!...

D'un dernier coup d'œil, il vérifia l'heure :

— Vingt-huit!... Attention, vous autres!... Plus que deux minutes!... Allons! les poilus, du poil !

Déjà il avait empoigné un fusil, pour charger baïonnette au canon. Tout à coup il s'interrompit, et se frappa le front de son poing armé :

— Sacrebleu!... Farnèse...

Il fouillait dans les poches intérieures de sa tunique. Farnèse crut que la carte du champ de bataille allait faire sa troisième apparition.

Il n'en était rien.

— Farnèse...vous étiez en corvée hier soir... Le vaguemestre est venu... J'avais oublié... Voici une lettre... très parfumée!... du nanan, quoi! surtout...

Et ce ne fut pas la carte, mais la montre qui obtint les honneurs du dernier appel :

— Surtout quarante-cinq secondes avant d'attaquer...

Farnèse prit l'enveloppe, en regarda l'écriture, pâlit jusqu'à devenir blême, — et ne rompit pas le cachet. Puis, — trente au moins des quarante-cinq secondes ayant passé :

— Quand on n'a pas le temps de répondre, — commença-t-il, comme pour s'excuser...

— On ne lit pas? — acheva Alcala. — Moi, si j'avais reçu ce matin une enveloppe dans ce goût-là, je l'aurais ouverte... et, quand même la lettre n'aurait contenu qu'un outrage, j'aurais lu, et j'aurais remercié Dieu.

Farnèse donna un coup d'œil au lieutenant-capitaine-commandant, puis un autre coup d'œil par-dessus le parapet qu'on allait franchir .

— Eh bien! — dit-il, — tout à l'heure... si l'ennemi ne tire pas trop mal... et, si nous existons encore, la lettre et moi...

Le commandement suprême l'interrompit :

— En avant! A la baïonnette!

XVII

Pour la deuxième fois, l'attaque, couleur de ciel, près d'atteindre les fuyards couleur de boue, fut arrêtée net, brisée, tronçonnée, décimée effroyablement par les feux croisés d'innombrables mitrailleuses et de batteries imprévues, le tout invisible. Pour la deuxième fois les chefs, — ceux qui pouvaient commander encore, et qui chargeaient en avant de la ligne, — s'écroulèrent tous à la fois, les bras en croix, — ordre de halte. L'attaque entière fit comme eux. Batteries et mitrailleuses n'eurent plus au bout des lignes de mire que de la boue et des cailloux.

Farnèse, intact, se tâta d'abord; puis, ventre à terre, comme l'exige le règlement, — article du tireur couché, — reprit haleine, s'étira, s'accouda, épaula, visa, tira, rechargea. Sur

quoi, le doigt déjà sur la détente, il fit « tête à droite » et vit Alcala, intact comme lui, et, comme lui, accoudé ventre à terre, pour épauler, viser, tirer, et recommencer. Les yeux de l'un attirèrent les yeux de l'autre. Alcala fit « tête à gauche », vit Farnèse et sourit.

Il était midi. L'attaque, de son premier bond, avait enlevé les tranchées allemandes de la première ligne. Mais au delà s'étendait une zone irréprochablement découverte, que la canonnade n'avait pas fouillée, nettoyée, assainie comme il eût fallu. D'où la meurtrière surprise. Il fallait laisser passer ces rafales de fer et de feu. Après quoi, on se relèverait et on chargerait de plus belle.

La halte pouvait d'ailleurs être longue. C'eût été folie furieuse que lancer une attaque sur un tel espace sans reprendre d'abord et compléter la préparation d'artillerie. A peine les hommes couchés et terrés, les batteries de soutien dans l'instant rouvrirent le feu pardessus l'infanterie et l'ouragan des obus de 75 croisa l'ouragan des obus de 77. Du coup, le fracas devint assourdissant. Alcala qui, juste à point, souriait à Farnèse, faillit achever son sourire en grimace.

Il reprit toutefois sa sérénité en moins de temps qu'il ne lui en fallut pour lâcher son coup de fusil, — automatiquement. Huit mois de giberne avaient fait d'Alcala, comme de Farnèse, un soldat de métier.

Ce pourquoi, près d'épauler à nouveau, Alcala replaça l'arme et cessa le feu : l'ennemi en fuite avait disparu; brûler sa poudre aux moineaux, c'est le fait d'un conscrit, point d'un soldat.

Et le soldat Alcala, sans se soulever de son trou, en grognard qui sait tout faire sans jamais se découvrir, pivota sur le flanc droit, pour interpeller le soldat Farnèse encore à plat ventre :

— Pas la peine de tirailler, mon vieux. On est ici pour trois bons quarts d'heure ou quatre. Tu sais, quand la parole est au canon, le canon la garde longtemps... A propos de projectiles, je me figurais que tu avais reçu une lettre?

Le soldat Farnèse, non moins grognard que le soldat Alcala, pivota symétriquement sur le flanc gauche :

— Une lettre? moi? Pochetée, va! Comme si j'en recevais, des lettres!...

On eût dit qu'il cherchait à gagner du temps.

Alcala l'insulta :

— Capon !

— Ça se dit, — riposta l'autre, hochant la tête. — Tout de même, tu n'es pas trop gâteux pour ton âge. Tiens, la voilà, la lettre que j'ai reçue...

Il ouvrit la main gauche. Alcala reconnut l'enveloppe toujours close, un peu froissée : Farnèse, tout le temps des deux premiers bonds, ne l'avait pas lâchée, la serrant furieusement entre ses doigts et son fusil.

— Eh bien ! — dit Alcala, — ouvre !

— Oui ?

Farnèse ne se décidait pas :

— Tu ne crois pas qu'après le troisième bond il serait encore bien temps ?...

— On ne sait qui vit, qui meurt, — fit Alcala, fort à propos.

Un shrapnell éclatant à dix pas devant eux, les couvrit de terre émiettée. Le soldat Farnèse jura, s'épousseta et, réduit provisoirement à recevoir des coups et à ne pas les rendre, cessa provisoirement d'être soldat, et de parler soldat.

— Dommage qu'en ce qui vous concerne vous le sachiez au contraire trop bien, don Charles !

— Que voulez-vous! répondit Alcala qui s'époussetait soi-même : — je sais trop bien trop de choses, très cher! et c'est pourquoi l'envie m'a pris de ne plus rien savoir du tout...

Il sourit :

— ... Sauf toutefois le contenu de la lettre du Diable!... Très cher, lisez! vous me direz...

Farnèse, prenant un parti, reposa l'arme dans la saignée du bras, et, de l'ongle, commença d'entamer l'enveloppe. Alcala, détournant les yeux et regardant droit devant lui, constata que, déjà, le lieutenant d'Hannibal n'était plus couché à l'ordonnance : sa jambe droite était maintenant ramassée sous lui, genou ployé, muscles tendus, et tout son corps raccourci et raidi semblait prêt à bondir.

D'instinct, Alcala fit tête à droite, et aperçut, à quelque deux cents, trois cents mètres, le sous-lieutenant, capitaine p. i., commandant la 16e compagnie, voisine de la 17e; lequel sous-lieutenant, cadet du lieutenant d'Hannibal, venait d'imiter son ancien. Les 75 avaient si rudement riposté aux 77, que les 77 se taisaient; et l'instant approchait du troisième bond. Mais le sous-lieutenant, trop novice, exagérait les choses; Alcala le

vit sortir à demi de son trou, pour prendre la posture du coureur à pied qui attend le départ.

— C'est jeune, — songea très pitoyablement l'homme qui avait choisi de mourir tout à l'heure : — ça va se faire tuer...

Dans l'instant, ça se fit tuer, en effet. Ça sauta en l'air, ça retomba, comme un lapin boulé. Et tandis qu'Alcala, pour ne pas trop voir ce cadavre d'enfant, refaisait tête à gauche, un bruit de papier froissé lui parvint au travers de l'inexprimable hurlement des artilleries : Farnèse écrasait dans ses doigts la lettre qu'il venait de lire. Et il se levait, devançant l'ordre. Alcala, stupéfait, écarquilla les yeux : Farnèse, raide comme somnambule, s'en allait, tout droit, poitrine au vent, — marchant à l'ennemi, tout seul.

Une grêle de balles siffla autour de lui dès son premier pas.

— Nom de Dieu! — cria le lieutenant d'Hannibal : — couché, bougre de brute!

Mais le soldat Farnèse, jetant la discipline aux orties, ne se coucha pas.

— Farnèse, couché! ou je vous brûle! — cria d'Hannibal, fusil à l'épaule.

Il n'y avait plus de soldat Farnèse. Il y

avait un compagnon ressuscité qui ne regarda même pas le galonnard, et haussa les épaules, sans daigner répondre.

— Tu l'as voulu, tant pis pour toi! — cria le lieutenant.

Il tira, et manqua.

Alors le compagnon Farnèse condescendit à tourner la tête et riposta, par-dessus l'épaule, d'un seul mot.

(— ?...

— Oui. — Celui-là.)

XVIII

— Ami! — dit Alcala, appuyant sur l'épaule de Farnèse une main dont chaque fibre se faisait douce et tendre, — ami, qu'y a-t-il donc de si terrible dans cette lettre?... Et quoi que ce puisse être, pourquoi, pourquoi ce geste de folie?... Ami, ami!... Rappelle-toi! André Farnèse n'a pas le droit de se tuer : sa mort serait une trop lourde perte pour la planète entière...

Le troisième bond avait porté l'attaque à mi-chemin des tranchées allemandes de la

deuxième ligne. Et c'était là, près d'un débris vert qui avait été une haie de coudriers, que la 17e compagnie lancée au pas de charge, et tout de même réduite de moitié, avait rejoint Farnèse, arrivé devant elle, intact toujours quoiqu'il eût fourni la même étape sous la même mitraille convergeant vers lui seul, et qu'il eût marché comme s'il se promenait. Sans doute, la mitraille avait-elle eu peur de lui.

Profitant de cet abri virtuel, — la haie de coudriers, — la 17e compagnie, à bout de souffle, s'était jetée à plat ventre, Farnèse demeurait debout. Le lieutenant, blessé deux fois, lui, au bras et à la tête, feignait, moitié respect, moitié superstition, de ne pas voir cet homme invulnérable qui l'avait traité sans déférence.

Pareillement, il feignait de ne pas voir Alcala debout à côté de Farnèse, et qui refusait aussi de se coucher, puisque Farnèse ne se couchait pas.

Et la main d'Alcala pesait sur l'épaule de Farnèse. Et cela devenait presque une main de maman suppliant son petit de lui obéir.

Les 75 cependant ripostaient derechef à d'autres 77, démasqués. La canonnade était

si dense que l'on vit des obus se heurter dans l'air.

Farnèse, enfin, se tourna vers Alcala :

— Don Charles, lisez donc ! c'est le plus court.

Il était aussi pâle qu'il fut après sa mort, et néanmoins plus calme qu'il n'avait été jadis au meeting Wagram ou sur la terrasse des Tuileries.

— Donnez, — dit Alcala.

A cette heure, ils n'étaient plus soldats ni l'un ni l'autre, sauf par le mépris de la mort. Ceux qui ont été soldats gardent jusqu'au bout cette marque indélébile : le courage.

Et don Charles d'Alcala, calme pareillement sous la grêle des projectiles d'Allemagne, comme avait été son aïeul don Hernan, au jour de Pavie, devant l'épée du roi François de France, lut posément la lettre, à bouche fermée :

« Mon pauvre gros, ça me fait de la peine de t'écrire ça, parce que ça va t'en faire à toi, de la peine ! Mais d'abord je ne veux pas garder le secret pour moi, surtout que tout le quartier sait déjà. Et puis, qu'est-ce que tu veux? C'est bien de ta faute, et je ne peux pas te dire que je regrette, parce que ça ne

serait vraiment pas vrai et ça serait à refaire que, pour sûr, je referais. Et je te dis que ça me fait de la peine, mais aussi c'est bien fait pour toi.

« Moi, je suis une belle gosse, tu ne diras pas le contraire. Ou alors, laisse-moi rire!... La preuve : les yeux que tu faisais, quand je te disais non et que tu avais envie de moi. Et je ne suis pas une femme comme les autres; tu me l'as dit le premier soir que nous nous sommes rencontrés et que nous avons dansé ensemble, le soir du 14 juillet. Ainsi, tu vois, c'est pour te dire que je t'excuse très bien d'avoir voulu comme ça me prendre comme modèle. Mais, par exemple, quand on a le toupet de faire la statue d'une femme comme moi, il faut avoir du talent, mon petit!

« C'est Myella d'Auffertoyre qui me l'a dit et certainement c'est une vieille grue; mais elle a du talent, elle, elle, tu ne peux pas dire : elle a exposé deux fois à un Salon. Eh bien, je l'ai menée voir ma statue chez toi. Tu te rappelles que tu m'avais laissé les clefs. Et elle m'a dit que c'était une honte, et qu'une jolie merveille comme moi, on n'a pas le droit de la changer en femme sauvage. Et tu ne peux pas dire, elle avait rudement raison. La preuve : ça m'a fait sortir de mon

caractère! Je me suis fichue en colère, d'autant qu'elle m'expliquait que cette statue ne valait pas un clou. Et alors, je lui dis, moi, à Myella : « Lâche-moi, mon chou... tu vas « voir! » Je lui dis ça, parce qu'elle me tenait dans ses bras et qu'elle ne voulait pas me lâcher... Mais je lui écarte les mains, je saute sur la première chose que je trouve... et tape, je tape : je t'en ai fait des morceaux, de ta sale statue... »

XIX

— Vous la referez, — avait dit Alcala à Farnèse.

Mais Farnèse avait secoué la tête :

— Vous savez bien que non!

— Pourquoi, non? le modèle est encore là... et... à quoi bon mentir!... vous l'aimez toujours, très cher!

— Je l'aime toujours, oui. Je l'aime ignoblement. Mais je ne l'aimerai plus pour la première fois. Je ne la découvrirai plus. Et je ne saurai plus rien créer d'après elle.

— Quand même? Vous vous passerez d'elle. Vous êtes toujours vous, André Farnèse!

vous portez en vous vingt grandes œuvres !

— J'aurais fait d'autres œuvres, celle-là vivante. Celle-là morte, non. Comment voulez-vous qu'on ait des petits-enfants quand on a perdu sa fille unique ?

Et Alcala ne sut que répondre.

Il était déjà tard. Le soleil avait fourni les trois quarts de sa course. Les tranchées allemandes de la seconde ligne étaient conquises, et conquis de même un bon bout du terrain qui séparait cette seconde ligne de la troisième. Mes deux amis échangeaient leurs répliques à quelque vingt pas d'un petit mur fort effrité, qui était le mur du cimetière à gauche duquel le lieutenant d'Hannibal avait si formellement interdit de passer. Il s'en suivait que le soleil, s'il eût osé s'aligner botte à botte avec la 17e compagnie, — voire avec n'importe laquelle de ses voisines, — y eût laissé l'antique renom des pur sang de son char : ce n'était pas aux trois quarts, c'était aux neuf dixièmes de leur parcours à eux, que les soldats de la République étaient maintenant parvenus. Deux bonds encore, et le but désiré serait atteint : les dernières tranchées allemandes seraient devenues tranchées françaises.

Seulement, des deux cent cinquante-six hommes que le lieutenant d'Hannibal avait lancés le matin à l'attaque, il en restait exactement soixante-dix-sept, dont la bonne moitié n'était plus habillée de bleu, mais d'un violet qui commençait à tourner au rouge.

De cette moitié-là n'étaient naturellement pas les soldats Alcala et Farnèse : à la guerre, ce sont toujours les mêmes qui se font tuer, ou blesser. Les soldats Alcala et Farnèse s'entêtaient donc, l'un comme l'autre, à n'être pas même égratignés. Notez que le soldat Farnèse n'avait daigné, depuis tantôt trois heures, se coucher, s'agenouiller, ni s'abriter ; ordres et prières n'avaient fait qu'y blanchir ; et notez que le soldat Alcala, pour mieux convaincre le soldat Farnèse qu'il avait tort de faire ce qu'il faisait, avait fait la même chose que lui. Rien de tel que chercher la mort pour ne la pouvoir trouver.

La compagnie, cependant, obéissant à l'ordre absolu du lieutenant, appuyait sur la droite. Farnèse et Alcala, naguère au centre de la ligne, s'en trouvaient maintenant à l'extrême gauche. Le mur du cimetière, effrité de plus en plus, se dressait juste devant eux.

Les deux artilleries hurlaient toujours à

qui mieux mieux. Mais les 75 et les 77 ne dominaient plus le concert, ceux-là semés trop loin en arrière par la charge triomphale de l'infanterie française, ceux-ci trop rudement bousculés, débordés, réduits, en fuite par la plaine au galop des attelages, ou déjà captifs des vainqueurs. C'étaient les gros calibres, allemands, s'entend, — en batteries de barrage, par delà les redoutes de la troisième ligne, — qui maintenant roulaient leurs basses profondes. Et le vacarme n'en était que plus fort, mais moins déchirant à l'oreille, moins aigu. La voix humaine en émergeait tant bien que mal. Il n'était même plus absolument obligatoire de s'égosiller pour se faire entendre.

Alcala, — se rappelant la consigne formelle : éviter la gauche du cimetière, — songea que ce mur ne figurait pas mal une plaque de carrefour, où deux flèches, pointe à droite et pointe à gauche, eussent souligné deux indications : « Vers la vie », — « Vers la mort ».

Il venait de remarquer, par grand hasard, dans l'intervalle qui séparait deux buissons de plantes grasses, vestige évident de l'inondation récente, un troisième buisson assez imprévu sur un sol détrempé : des touffes de ronces, vestige non moins évident d'un tra-

vail humain, plus récent encore. Nul doute que ces ronces, coupées et poussées ailleurs, n'eussent été apportées, amassées ici pour y servir d'écran, et nul doute que cet écran ne cachât quelque chose. Le lieutenant n'avait pas interdit la gauche du cimetière tout à fait au hasard.

Et Alcala se tourna vers Farnèse :

— Très cher, — dit-il, — voici venue l'heure de nous serrer la main et d'échanger les paroles définitives qui sont d'usage entre amis près de se quitter. Car je vous aime infiniment, très cher. Malgré quoi je vais tout à l'heure contourner ce mur par la gauche, tandis que vous le contournerez, vous, par la droite.

Farnèse fit face à Alcala, et l'interrogeant d'un seul regard, lancé droit, et d'un seul mot :

— Ici?

Alcala inclina la tête et sourit :

— Ici. Le site me plaît. J'arrête — ici — ma promenade en ce bas monde. La vôtre, par contre, n'est pas finie. Vous avez le génie, Farnèse! Et le génie oblige. Il vous *faut* continuer, très cher!

Farnèse regarda Alcala :

— Pourquoi faire, continuer? puisque...

— Pour finir sans déchoir.

Alcala souriait toujours.

Ses yeux calmes, son front haut, sa bouche fière s'ennoblissaient, dans cette heure dernière, d'une douceur qui était comme la naïveté d'un petit enfant. Ainsi des femmes en amour retrouvent-elles quelquefois, à l'instant des luxures éperdues, leurs plus lointains visages de fillettes.

Farnèse regardait vers la terre :

— Finir, — dit-il, — c'est tomber.

— Tomber n'est pas déroger.

Farnèse secoua la tête :

— Pour qui sort de prison, toutes les portes sont bonnes.

— Pardonnez-moi, très cher : évasion n'est pas libération.

Farnèse passa son fusil de sa main droite dans sa main gauche, et vint s'appuyer à l'épaule d'Alcala :

— Don Charles, — dit-il, — vous avez raison. Mais les hommes de votre taille ne s'évadent jamais : donc ils se libèrent. Quelque porte qu'ils aient choisie, elle en devient la plus grande. Souffrez donc que je m'en aille aujourd'hui par votre porte et dans votre compagnie.

Alcala lui étreignit le bras :

— Farnèse, Farnèse! y songes-tu? pour toi la plus grande porte n'est pas encore assez grande! résigne-toi, souffre, et vis. Le Christ a porté sa croix; porte tes ailes! tu as le génie.

— Je l'avais, — dit Farnèse.

Entre Alcala et lui, un projectile passa, écorchant leurs deux uniformes. Farnèse, grattant du doigt l'écorchure, reprit :

— En vérité, oui : je crois que je l'avais. Mais comment l'aurais-je encore? Une femme me l'a cassé.

Alcala ne sut plus que répondre. Et il baissa la tête. Puis, la relevant haut :

— Une femme? non, très cher! l'amour.

— C'est vrai, — dit Farnèse, — l'amour...

Il ajouta avec une sorte de rire :

— Une femme, c'est trop petit...

Il n'eut pas le temps d'achever : la compagnie, profitant d'une accalmie dans la tempête des obus, se relevait pour un nouveau bond, qui devait être l'avant-dernier : le cimetière une fois dépassé, les redoutes de la troisième ligne n'allaient plus être qu'à cent mètres à peine des vainqueurs. La voix du lieutenant d'Hannibal retentit encore, changée, rauque, gargouillante, noyée en quelque sorte par le

sang d'une quatrième blessure, reçue au cou celle-là :

— A droite! les Poilus! appuyez à droite! à droite du cimetière, bon Dieu de bon Dieu!

Des soixante-dix-sept poilus qui devaient obéir, onze n'obéirent pas : neuf parce qu'ils venaient d'être tués; deux, Farnèse et Alcala, parce qu'ils refusèrent l'obéissance, délibérément. Or, il est superflu de rappeler qu'on était devant l'ennemi. Le code militaire, sur le chapitre du refus d'obéissance devant l'ennemi, est brutal.

Le lieutenant d'Hannibal, quoique blessé dans le même temps pour la cinquième fois, constata le crime. Il trébuchait déjà, la poitrine large ouverte; il se redressa tout de même, pour crier :

— Je vous fous mon billet que vous serez tous les deux fusillés ce soir!

Puis il tomba.

Alcala et Farnèse, l'ayant vu et entendu, firent demi-tour, face à son cadavre, et saluèrent militairement.

Après quoi, ayant refait demi-tour, ils appuyèrent de plus belle à gauche, pour contourner le cimetière par la gauche; bref, désobéirent.

Aussi furent-ils l'un l'autre, le même soir, selon la parole du lieutenant d'Hannibal, et comme il a été prédit dès la première page de cette histoire, fusillés...

Vous allez voir comment.

XX

— Pauvres diables ! — fit Alcala, réapprovisionnant le magasin de son fusil.

— Par le fait, — reconnut Farnèse, — pourquoi diable nous sommes-nous fatigués à tuer tout ça, nous qui ne voulons qu'être tués nous-mêmes ?

— Pour préparer les voies et faire convenablement les choses. Etre tués n'est rien : il y a la manière. Or, nous sommes soldats, très cher

— Ces gens l'étaient aussi.

— Heureusement !... Si les soldats tuaient autre chose que des soldats, ils seraient des assassins. Convention, tant qu'il vous plaira ! et c'est à faire pitié, je sais bien ! Mais que voulez-vous ! tout est niaiserie sur cette planète qui fut nôtre.

Farnèse reposa l'arme, et songea. Puis cherchant ses mots :

— Don Charles, — dit-il, — tout de bon... Ni vous ni moi ne verrons le soleil de demain... Eh bien! regardez au plus profond de vous... et dites-moi : à cette heure, vous, homme de la Cause, pacifiste, internationaliste, vous, compagnon... par hasard seriez-vous encore, et tout de même, Soldat?

— Je le suis, — dit Alcala. — Et vous l'êtes. Soldat, cela marque, et ne s'efface.

Farnèse, sincère autant que laconique, approuva d'un signe et d'un mot :

— Exact.

Ils avaient pris pied, Dieu sait comment, sur le triple buisson d'herbes grasses et de ronces maquillées. Une mitrailleuse allemande était entre eux, prisonnière; et, à l'entour, quatre cadavres de mitrailleurs allemands fraîchement abattus. Il va de soi que les deux vainqueurs n'avaient pas payé leur victoire d'un seul cheveu. A la guerre, ce sont toujours les mêmes...

Somme toute, pour deux hommes résolus d'avance à se faire tuer, c'était un luxe assez élégant d'avoir d'abord, en manière de passe-temps, tué quatre autres hommes, résolus au contraire à vivre, ceux-ci, et pourvus d'un bout de retranchement, d'une mitrailleuse et

de plusieurs camarades pour les y aider. Les camarades en question avaient fui.

De ce luxe-là, Alcala ni Farnèse ne tiraient nulle gloriole. Ils avaient d'autres chats à fouetter.

Seuls debout maintenant, au milieu de l'immense plaine, face aux redoutes allemandes, dont le buisson mi-parti n'était qu'une des sentinelles avancées, Farnèse et Alcala s'adossaient au mur du cimetière, — du cimetière enfin tourné, — par la gauche, — contrairement à toutes consignes et à tous commandements. Et ils considéraient le champ de bataille, en silence. A main droite, la 17e compagnie, masquée par quelques éboulis, ne s'apercevait pas. A main gauche, la 18e compagnie s'apercevait à peine davantage, sous les espèces de quelques taches couleur de ciel trop bien alignées, et trop parallèlement à l'ennemi, pour qu'on pût les confondre avec d'autres taches, pareilles, mais éparses, et beaucoup plus nombreuses, qui, vers l'ouest et vers le sud, jalonnaient en tous sens, à perte de vue, cette terre d'Artois que notre attaque venait d'illustrer pour toujours en l'empourprant du sang de nos morts.

Et Alcala, songeant à ces morts dont il allait

être, mesura d'un coup d'œil la si courte distance à franchir encore, le dixième bond, le dernier, qui cette fois jetterait jusque dans le dernier retranchement ennemi nos derniers effectifs encore épargnés par le fer et par le feu. C'étaient ces gens-là, une poignée à peine, qui s'alignaient si bien, parallèlement au retranchement qu'ils allaient prendre. Alcala prisa la correction de cet alignement, témoin visible de la toute-puissante discipline qui était entrée dans ces cervelles, dans ces chairs, dans ces instincts mêmes, imprégnant tout l'homme au point de le changer en Soldat.

Et il advint ceci, que l'anarchiste ressuscité admira le Soldat par-dessus tout au monde.

Tellement, que mon ami Alcala dit à mon ami Farnèse :

— A propos, très cher... simple détail que je crois découvrir... et qui ne vaut certes pas notre attention de pacifistes... mais qui va flatter nos goûts de soldats...

Farnèse fit un geste d'indifférence :

— Dites ?

— Je crois que la bataille est gagnée, — par nous.

Farnèse aussi songeait, d'autres songes. Il se leva pourtant, prompt, jeta sur toute la

plaine un regard de vétéran, qui soupesait les chances opposées avec la rigueur d'une balance.

— Oui. Gagnée, — dit-il. — Tout sera bâclé dans une demi-heure.

Il reprit :

« Don Charles... tout anarchistes et tout soldats que nous sommes, je crois que, ce tantôt, ce ne seront ni deux soldats, ni deux anarchistes qui mourront...

— Et qui donc ?

— Un poète, des plus humbles. Et un grand d'Espagne. Nous l'avons été, dans l'origine. Une fois « soi », « soi » toujours.

— Peut-être, — murmura don Charles Ximénès, qui se souvint tout à coup avoir été comte de Miramole, marquis d'Alcala, et chevalier des ordres...

Mais, après qu'il se fut souvenu tout à loisir :

— Eh bien ! très cher... non !... Ceux qui mourront tout à l'heure ne seront ni deux soldats, ni deux anarchistes, et pas davantage les hommes que vous avez dit : ceux qui mourront tout à l'heure seront deux amants, — parce que l'amour est plus fort que la vie : fort comme la mort ! Nous sommes deux amants, très cher, et nous allons mourir de l'être...

— Comme mouraient pour César les gladiateurs de jadis, — acheva Farnèse.

Il reprit, au bout d'un temps :

— Vous avez raison, don Charles. Et la preuve, c'est que, tantôt, en chargeant, j'ai fait un sonnet, figurez-vous ! Mais ce n'est pas le poète qui l'a fait, c'est l'amant : l'amant s'est oublié jusqu'à commettre deux fautes de prosodie. Le sonnet est beau tout de même.

— Je vous en prie, — s'écria Alcala : — dites-le ?

— Volontiers...

Autour d'eux tourbillonna soudain le plus effroyable cyclone d'obus et de balles. Les compagnies françaises, debout toutes ensemble, se ruaient sur la troisième ligne allemande. Et l'ennemi, désespérément, les mitraillait.

Deux projectiles brisèrent le fusil d'Alcala dans ses mains. Alcala, qui attendait le sonnet de Farnèse, ne détourna pas un regard.

Farnèse, à voix sourde et hachée, avait commencé :

— Si j'ai mis ton nom sur la porte
Avant de quitter la maison,
C'est que j'ai voulu, de la sorte,
Soulager de toi ma raison.

Dans la tempête qui l'emporte
Le navire en perdition,
Pour fuir le flux qui le déporte,
Abandonne sa cargaison :

A mesure que je m'allège,
Je veux, glissant hors du piège
Peu à peu, aller de l'avant;

Et, secouant ton sortilège,
Me délivrer de ton cortège,
Pour être seul, — avec le vent![1]

Il acheva. Puis, le dernier mot prononcé, il tomba mort.

Trois balles l'avaient atteint, simultanément: deux au cerveau, une au cœur. — Les dieux, jaloux du poète, avaient fait bonne mesure.

1. Ce sonnet, détaché d'un triptyque de la plus grande beauté, fut écrit le 5 novembre 1914 par un poète qui se nomma André Puget et qui est mort, tué à l'ennemi, le 9 mai 1915, devant Neuville-Saint-Vaast. André Puget, qui ne faisait qu'entrer dans sa trente-troisième année, laisse une œuvre relativement très vaste, quoique inédite : elle ne représentait à son auteur qu'un prélude. Tel quel, ce prélude, — poèmes, essais dramatiques, et la plus magnifique tragédie moderne qu'on ait peut-être encore écrite, — assure à André Puget sa place parmi nos plus grands noms littéraires, non loin de Musset et non loin de Ronsard. — C'est à la veuve de ce grand mort que nous devons la précieuse faveur d'avoir pu rehausser cette nouvelle de ces quatorze vers, qui sont les premiers d'André Puget qu'on offre au public. (*Note de l'auteur.*)

XXI

Mais, derrière la troisième ligne des défenses allemandes, il en était une quatrième. Stérile était donc la victoire achetée si cher !

Trop cher !... Des deux cent cinquante-six hommes que comptait la compagnie du feu lieutenant d'Hannibal au matin de ce 9 mai, dix-neuf, en tout et pour tout, répondirent « présent » au contre-appel du soir.

Alcala n'en était pas. On ne retrouva d'ailleurs pas son cadavre. Ni mort, ni vivant, par conséquent. On le porta « disparu » sur les listes officielles. On se souvint un peu de lui, quelques jours durant, dans les bavardages de tranchées. Puis on l'oublia.

Ainsi avait-il obtenu pleinement l'anonyme fin qu'il avait souhaité.

Cette fin, j'ai pourtant su ce qu'elle fut. Le voici :

Alcala était entré, avec les dix-neuf soldats vainqueurs, dans le retranchement numéro trois. Mais, au lieu d' « aménager » le terrain, il en était sorti dans le même instant, —

non par le front, devenu revers, mais par le revers, devenu front.

— Pst! — avait sifflé le dernier sergent, devenu à son tour, d'Hannibal retrouvé mort, capitaine commandant la compagnie — la compagnie réduite à dix-neuf fusils; — pst! qu'est-ce que vous allez foutre par là, vous, l'idiot?

— Je vais me faire fusiller, — répondit Alcala, courtois : — le lieutenant m'en a donné l'ordre il y a une heure.

Et il s'était acheminé, à petits pas, vers la quatrième ligne allemande.

Il y arriva au coucher du soleil. Une fusillade, assez dense, lui avait fait cortège tout le long du chemin. Mais à la guerre, ce sont toujours les mêmes, n'est-ce pas?... Alcala n'en était pas, c'est assez prouvé. Il arriva donc aux fils de fer barbelés, sain, sauf, et plein de mépris pour le tir des tireurs d'Allemagne.

— On disait jadis, — songeait-il, — que, pour tuer un homme à la guerre, il fallait son poids de plomb. D'honneur! on mentait : ce n'est pas mon poids de plomb, c'est celui de mon régiment dont l'ennemi m'a honoré, aujourd'hui, et je ne suis pas même blessé!

Il inspecta d'un coup d'œil la broussaille enchevêtrée des fils de fer.

— Ces gens sont préhistoriques ! — Et, ce disant, il se rappela le meeting Wagram, et ne retint pas un éclat de rire : — je parie cent louis que je déchire ma culotte à traverser ça !

Il s'en consola d'avance :

— Bah ! un pantalon de plus ou de moins, qu'importe à la République !...

Et il avança.

La fusillade commençait d'hésiter, devant cet homme, tout seul, sans fusil, sans cisaille, et toujours debout, qui s'en venait, marchant à l'ennemi comme on flâne, et riant au nez de la mort. Les détonations s'espacèrent. Le feu s'éteignit. Alcala, attentif aux épines de fer enjambait avec précaution les derniers fils du réseau. Les sentinelles de tranchée, stupides, contemplaient son arrivée sans oser tirer sur lui. Le feu cessa tout à fait. Alcala, fossé franchi, créneaux enjambés, dominait enfin la tranchée. Les vaincus s'étaient réfugiés là, terrifiés, mais ralliés tout de même, à coups de bottes, voire à coups de sabre, par ce qui leur restait d'officiers et de sous-officiers,

ceux-là enragés de la défaite, ceux-ci effarés de la rage de ceux-là. Et, dans le premier moment, on eût eu bon marché de cette cohue. Mais la toute-puissante discipline sut en refaire une armée redoutable avant que dans la tranchée d'en face, — la nôtre, — on eût saisi l'instant de changer la défaite allemande en déroute, puis la déroute en désastre. L'occasion n'a qu'un cheveu, et les jeunes chefs ont seuls le geste assez vif pour saisir ce cheveu quand l'occasion passe... Nos chefs étaient vieux.

Alcala, près de sauter à pieds joints au milieu d'une de ces compagnies encore mal reformées, fit une soustraction :

— 1769... 1805... — Napoléon n'avait que trente-six ans, au jour d'Austerlitz...

Alors Alcala sauta.

On l'avait laissé faire, le voyant désarmé. Par le fait, il n'avait plus de fusil. Mais on n'avait pas vu qu'il lui restait une baïonnette.

Et, sitôt qu'il eut sauté, et qu'une vingtaine de confiants Prussiens l'eurent entouré « pour s'emparer du prisonnier », comme ordonne le règlement, nombre d'entre eux constatèrent, *de tactu*, qu'on avait eu tort de ne pas voir.

Alcala, dégainant soudain, et tirant la baïonnette comme on tire l'épée, ne mit pas dix secondes à crever quatre poitrines : — deux coups droits, un coulé, un lié; — un maître d'armes en eût battu des mains.

Mais il n'y eut pas de cinquième coup. Près d'allonger sa botte, Alcala, pris en traître par les témoins du combat, — quoique déjà fort inégal, — fut empoigné, assommé, jeté par terre et piétiné, le tout sans douceur. Il se releva pourtant, — son indignation de soldat décuplant sa force physique, assez coquette au naturel. Il se releva donc, secouant les plus proches de ses adversaires comme un sanglier coiffé secoue les chiens. Et, dans l'instant qu'un officier survenait, insolent de la tête aux pieds, Alcala le toisa, plus insolent que lui :

— Mes compliments, monsieur! Vos hommes sont cultivés... pardon! c'est *kulturés* que j'ai voulu dire... et leur culture vous fait honneur. Je constate que, notamment, ils n'ignorent rien des égards dus aux prisonniers de guerre. Oserai-je vous demander comment on arrête les criminels de droit commun, en Allemagne?

Il avait parlé français. Le Prussien jugea

préférable de ne pas comprendre. Alcala le toisa de plus haut.

— Vous ne savez pas le français? Ah çà! tout ce qui n'est pas cuistre est donc cancre, à Berlin?

Il n'avait pas baissé le ton, au contraire. Et, cette fois, il avait parlé allemand,

L'officier prussien, au lieu de l'en remercier, marcha sur lui, poings fermés :

— C'est pour moi que vous avez dit?...

Alcala salua :

— C'est pour vous.

Il avait repris la langue française. Il ajouta, souriant avec aménité :

— Mais vous auriez tort de porter la main sur moi...

Le Prussien avait levé le poing. Négligeant l'avis, il voulut frapper. Il n'y réussit pas : non moins versé dans les upper-cuts que dans les contres de sixte, Alcala, d'un simple revers du droit, avait déjà paré, riposté et touché, — gracieusement. Même ayant opéré, pour plus de grâce, à main large ouverte, il avait touché non du poing, mais de la paume; et il en résultait, sur la joue gauche de l'adversaire, un soufflet qu'on avait dû entendre pour le moins de la tranchée française, tant

il avait sonné clair, héroïque, et d'avance vengeur.

Le reste, comme inévitable, ne traina pas. La compagnie prussienne, à cette vue horrifique d'un officier prussien frappé au visage par un simple soldat français, se jeta, toute comme un seul homme, à la rescousse; — encore que l'insulteur n'eût même plus sa baïonnette, et que l'insulté fût armé jusques aux dents. Alcala grièvement meurtri, crut perdre connaissance. Il ne revint à soi, par une secousse d'énergie, qu'au pied d'une façon de mur, contre lequel trente bourreaux, effarouchés d'indignation, l'avaient traîné. Faute de corde on ne lui avait pas lié les mains. Et comme il ne résistait pas, les trente Prussiens le lâchèrent. Il en profita pour fouiller sa vareuse, en sortir son étui, y prendre une cigarette, et l'allumer. Déjà le peloton d'exécution s'alignait.

Ce voyant, Alcala qui n'avait pas cessé de sourire, toujours du même sourire enfantin qu'il avait pris, sitôt résolu à mourir, commença de rire aux anges.

L'officier, ahuri, considéra le condamné Alcala le considérait pareillement, et, le trou vant laid, hocha la tête de pitié. Tout a

coup, entre les mains de ce pauvre homme, il aperçut son propre képi, tombé dans la bagarre, et ramassé, sans doute en manière de dépouille opime. Alcala, poli, mais sec, réclama :

— Monsieur, mon képi, je vous prie !

L'Allemand, point encore revenu de sa stupeur, tendit le képi, machinalement.

— Je vous autorise à me le voler une seconde fois quand je serai mort, — dit Alcala. — Mais, pour l'instant, j'en ai besoin.

La voix sonnait si froide et si hautaine que pas un des témoins de l'exécution ne songea à relever l'outrage.

Alcala, cependant, s'était couvert. Il daigna s'expliquer :

— Je n'ai pas l'habitude de mourir tête nue.

A l'instant suprême, et pour la première fois depuis qu'il était né, mon ami Alcala se prouvait le fils des hidalgos qu'avaient été ses pères. Son orgueil madrilène perdait toute souplesse et s'ankylosait, raide comme fut la morgue castillane.

Et, par sa bouche, un de ses ancêtres songea tout à coup à voix haute, en langue espagnole :

— Ces brutes, qui se figurent que je meurs par eux !

L'adjudant, préposé aux exécutions, vint au condamné, pour lui bander les yeux.

— Quoi? — fit le condamné stupéfait.

Il faillit se fâcher :

— Vous n'avez tout de même pas la prétention de me tripoter?

Il ordonna, en allemand :

— Demi-tour ! Allez à la gauche de vos hommes et faites charger les armes. Je commanderai le feu. Taisez-vous ! Allez !

L'officier intervint pour la dernière fois :

— Ah çà !...

— Taisez-vous ! — répéta Alcala.

Il parlait d'un ton d'empereur. Il ajouta, laissant tomber les syllabes comme d'un trône :

— Je suis grand d'Espagne. Il suffit, je suppose.

Maté, l'officier prussien obéit, se tut.

Alcala lui tourna le dos, fit face à la terre de France dont naguère il avait reconquis sa large parcelle; et, par delà, fit face à son Espagne, et aux sierras, et aux torrents, et au soleil, et aux yeux noirs des Castillanes peut-être...

On le vit saluer, d'un geste qui trancha l'espace comme un coup d'épée.

— *Ave, Cæsar!* — cria-t-il : — *ave, Cæsar Amor! moriturus te salutam!*

Puis, se retournant, la poitrine offerte aux fusils, il commanda :

— Apprêtez armes! Feu de salve!... joue... feu!

Ainsi moururent mes deux amis.

LES

DEMOISELLES A POMPON ROUGE

pour le docteur Le Marc' Hadour.

Le médecin de garde — trois galons, la rosette rouge, — poussa la porte du fumoir des officiers et entra. Les officiers essayaient de se chauffer, en rond autour du poêle, où les trois derniers charbons s'éteignaient. Il faisait un froid de canard. Tout le monde claquait des dents.

— Bonsoir, messieurs, — dit le médecin de garde.

Il serra les mains tendues : huit mains droites, une main gauche. Tant blessés que malades, nous étions dix officiers présents. Mais le neuvième n'avait plus de main droite, et le dixième plus de mains du tout. Et ce fut naturellement ce dixième qui répondit, en

riant ; il riait beaucoup de tout et de rien, comme jadis Figaro :

— Bonsoir, docteur. Comment va l'hôpital ?

— Eh! eh! — fit le docteur en s'emparant du pique-feu : — j'ai un Jean Gouin qui me tracasse, ce soir.

Quelqu'un de la biffe questionna :

— Un Jean Gouin, vous dites ?

— Un matelot. C'est comme ça que nous les appelons dans la flotte. Gouin signifie vin en breton; et Jean Gouin, c'est Jean-qui-aime-à-boire. Ils aiment.

Sous les coups du pique-feu, les trois derniers charbons avaient jeté des étincelles. Mais le thermomètre ne daigna pas s'en apercevoir. Et le docteur lâcha le pique-feu :

— Décidément, il gelait moins fort à Dixmude.

Je lui demandai avec envie :

— Vous y étiez ?

Il me répondit :

— J'ai eu cette veine. Il m'a été donné de suivre nos six mille Jean Gouin d'un bout à l'autre de leur extravagante carrière : d'Écouen à Gand, puis de Gand à Dixmude. Il n'y a jamais rien eu de plus fou sous le soleil.

Il s'interrompit, songea, puis se prit à rire. Après quoi il raconta toute l'histoire. Il racontait joliment bien, et je n'ai jamais tant regretté de n'être pas sténographe.

« Il faut vous dire que j'avais quitté la marine — expliqua-t-il d'abord — pour faire de la laryngologie dès 1895. Mais une fois marin, toujours marin, n'est-ce pas ? Aussi, quand la guerre éclata, je n'ai pas été long à sortir ma commission de morticole à trois ficelles dans la réserve de l'armée de mer. Et c'est comme cela que j'ai pu rejoindre la brigade à Écouen ; dès qu'on l'eut formée, autant dire. Ah ! par exemple, Ecouen, c'est un souvenir !... Figurez-vous que j'arrive un matin, ne connaissant personne du patelin, et pas un de mes futurs martyrs. Le gros de la brigade venait d'appareiller, le cap sur Gand. L'arrière-garde levait l'ancre à son tour. On avait cantonné, la nuit, dans la maison de la Légion d'Honneur... Vous savez bien : le pensionnat pour petites filles d'officiers et de sous-officiers... Je tombe là-dedans comme mars en carême, et je me colle tout de go la figure dans une belle dame qui suffoquait d'indignation, c'était la surintendante. Rien de moins que ça !

Elle me demande avec un air de juge d'instruction :

— « Monsieur!... c'est vous qui commandez ces... ces gens-là ? »

Je lui réponds courtoisement :

— « Madame, j'ai cet honneur. »

Ce qui n'était pas tout à fait exact : je ne les commandais pas, je les soignais. Mais je ne voulais pas la contrarier.

Probablement l'avais-je contrariée tout de même, car la voilà qui prend un ton très pincé :

— « Ma parole! on dirait que vous en êtes fier! »

Moi, je me hérisse :

— « Fier de commander ces gens-là ? Oui, madame! très fier. »

Elle me fit un petit salut tout plein d'ironie :

— « Monsieur, il n'y a pas de quoi. »

Et, sans me laisser le temps de m'indigner, elle me prit par la main et m'emmena visiter l'immeuble. Alors je compris. C'était d'ailleurs bien simple, — et maritime au possible : — Mes Jean Gouin, pour la plupart, ne savaient naturellement pas lire. Alors ils avaient supposé que sur toutes les portes des appartements, il devait y avoir écrit W.-C.

Et ils avaient agi en conséquence. La surintendante venait de constater la chose, et n'en était pas encore revenue.

— « Monsieur, — me dit-elle, en fin de visite, — est-ce que par hasard vous trouvez ça propre ? »

Naturellement je ne le trouvais pas, d'autant que la situation ne fleurait pas positivement la rose. Mais j'essayai tout de même d'arranger les choses. Je pris mon éloquence à deux mains :

— « Mon Dieu, Madame... »

Je n'eus pas le temps de pousser plus loin mon exorde. Nous étions sur le perron, la surintendante et moi, face à l'extérieur. Qu'est-ce que je vois ? un Jean Gouin, hilare et facétieux, qui nous regardait, à quelque vingt pas de distance, en jouant les Manneken Pisse.

Cette fois la moutarde me monta. Je me précipitai :

— « Toi, attends un peu que je te baise ton matricule !... »

Le bougre n'attendit pas. Il cavala lestement, — plus lestement que je ne pouvais. — Et je revins, essoufflé et bredouille.

La surintendante m'avait attendu sur place, infiniment ironique :

— « Monsieur, — me dit-elle, — il règne dans vos rangs une discipline unique. Croyez-m'en, vous aurez du succès devant les Prussiens. Le ciel soit avec vous. Je vous souhaite beaucoup de joie. »

Évidemment vous en auriez dit autant. Mais, moi, je connais Jean Gouin, et ce n'est pas d'hier. Ce pourquoi je me rehérissai :

— « Mille grâces ! madame, vous avez trop de bonté... J'ignore absolument si nous aurons devant l'ennemi toute la chance que vous voulez bien nous promettre. Mais, quant au plaisir, je fais des vœux pour que vous en goûtiez autant lors de votre premier tête-à-tête avec n'importe qui. Et ce ne sera pas à donner aux chats ! »

Sur quoi, on nous embarque. Jean Gouin aime à voyager par chemins de fer. On l'empila dans les wagons *ad hoc* : 40 hommes, 8 chevaux en long. Comme il n'y avait pas de chevaux, l'administration compta que ça devait faire $40 + 2 \times 8 = 56$ hommes, soit deux hommes de plus par cheval absent.

Le train s'arrêtait à toutes les gares, et fréquentes fois entre deux gares. PartoutJean Gouin descendait.

— « Où c'est-il donc alors qu'on est, comme ça ? »

Les employés citaient Cambronne. Jean Gouin, satisfait de la réponse, remontait en wagon :

— « C'est des drôles de noms qu'ils donnent à leurs patelins ici, ces sauvages! »

Et cahin-caha, on parvint à Gand.

A Gand, Jean Gouin trouva son copain John Bull. Ils s'entendent parfaitement bien ensemble, surtout quand il s'agit de taper sur la gueule de Michel l'Alboche. Voire sur n'importe quelle autre gueule. Il fut un temps où j'en ai su quelque chose, et la police espagnole aussi, du côté de Gibraltar.

Il n'en fallut pas moins battre en retraite, et même allonger le pas. Pour des gens qui n'avaient autant dire jamais marché, j'entends en rangs par quatre, Jean Gouin se distingua. De Gand à Dixmude, soixante kilomètres bien comptés, nous comptâmes, sur six mille pousse-cailloux, deux traînards.

Il y en aurait eu davantage, mais je m'en mêlai. Il faut bien servir à quelque chose :

Je m'étais fait retardataire moi-même. Et quand je repérai un Jean Gouin à bout de

souffle et les pattes en petits morceaux, échoué sur le bord de la route, je gouvernai sur lui, carnet d'une main, crayon de l'autre.

— « Eh bien ! mon vieux, qu'est-ce qu'il va falloir écrire à ta famille ?

— A ma famille, que vous dites ?

— Bien sûr, à ta famille ! Pour quand c'est que tu seras crevé ! Tu penses que les Boches vont se gêner pour te massacrer ! ça n'est rien de le dire !

— Me massacrer, aussi donc !

— Pardi ! Il n'y a pas d'erreur. — Alors ? quoi c'est qu'il faut leur écrire, à tes vieux ?

— Mais c'est que c'est vrai que je ne peux pas marcher, monsieur le docteur ! blague dans le coin !... Si seulement que vous verriez mes pieds, vous diriez sûr et certain comme moi.

— Tu te fous de ma figure.

— Parole d'honneur ! Voulez-vous y voir ? Moi, d'abord, je suis content de marcher, pour sûr ! mais pas avec des souliers ! avec des souliers, je ne sais pas !

— C'est tes souliers qui te gênent ? Fallait le dire ! Ote-les parbleu ! et marche !

— Je peux ? blague dans le coin ? Je peux les ôter, mes « bishous[1] » ?

1. *Bishou*, de l'anglais *shoe*, soulier ; — vieil argot de bord.

— Parbleu ! ôte-les, mets-les sur ton dos, « marche avec »[1], et fous-nous la paix !

— Oh alors ! si c'est que ça va comme ça, monsieur le docteur, ça va bien ! »

Et Jean Gouin repartait.

Il arriva à Dixmude. Il était fatigué, mais content, parce que tout de suite, on lui donna l'ordre de faire des tranchées. Des tranchées, Jean Gouin n'avait jamais encore fait ça. Or, il aime la nouveauté en toutes choses.

Jean Gouin, donc, cherchant de quoi faire des tranchées, — matériaux et matériel, — se répandit par la ville. La ville était évacuée. L'artillerie lourde allemande avait recommencé le bombardement. Dixmude croulait comme un château de cartes. Mais Jean Gouin s'en fichait un peu, je vous prie de le croire ! il s'amusait comme un roi, et n'aurait pas donné sa place pour un empire. D'abord, une ville croulant sous des obus, rien n'est plus intéressant à voir. Et puis, en cherchant des choses utiles, on en trouve d'autres, agréables.

Jean Gouin trouva.

J'étais parti moi-même à la découverte,

1. *Marcher avec*, aller et se hâter ; — terme réglementaire.

prudemment : comme on connaît les saints, on les honore. Je n'étais pas plutôt arrivé au coin d'une belle rue en ruines que, par le soupirail d'une ex-cave, déjà largement crevée à ciel ouvert, je vois un petit tableau de famille, genre hollandais : quatre futurs fabricants de tranchées, sagement assis en rond, et qui écoutaient un phonographe, déniché Dieu sait où, rafistolé, remonté et déclanché Dieu sait comment !

— « Qu'est-ce que vous foutez-là, bougres d'andouilles, au lieu de travailler, nom de Dieu ?

– Nous, monsieur le docteur ? on écoute la musique, aussi donc ! Rapport qu'on ne peut pas emporter cette espèce de boîte-là : ça n'est pas à nous, n'est-ce pas ! »

Cent pas plus loin, je trouve deux autres lascars, calmes comme bronze, qui formaient un cortège peu ordinaire : le premier poussait le second confortablement assis à la turque dans une voiture de bébé :

— « Eh bien ? qu'est-ce qu'il vous prend, à vous deux ?

— On va faire les tranchées, monsieur le docteur, bien sûr ! on a trouvé la voiture, et puis deux briques en plus ! Ça peut servir !... »

Celui que voiturait l'autre portait effectivement une brique de chaque main. Et tous deux chantaient à tue-tête la vieille chanson :

— « Je vais vous raconter l'histoire
Entièrement jusqu'à la fin,
L'histoire d'un pauvre marin
Prêt à partir sur un corsaire... »

Et j'en rencontrai encore un autre, qui, lui, s'était pourvu d'une paire de persiennes en bois, assez légères, puisqu'il les brandissait à bout de bras, l'air radieux :

— « Là derrière, — m'expliqua-t-il, — je suis bon ! eux ne me verront pas, moi je les verrai ! et qui c'est-il comme ça qui sera couillonné ?

Jean Gouin, sur la guerre moderne, n'avait que des idées, si j'ose dire, livresques.

On lui avait expliqué entre temps l'utilité des boyaux de communication. Jean Gouin est sceptique. Il hocha la tête.

— « Moi, — déclara-t-il, — j'aime pas m'enterrer devant que je sois mort. »

Il n'en fit qu'à sa tête. L'ennemi canonnait; Jean Gouin regarda tomber les obus. Il avait fait ses tranchées; il jugeait l'effort suffisant. Je vous certifie pourtant que les tranchées de

Jean Gouin n'étaient pas des tranchées de tout repos.

Entre temps, Jean Gouin se conduisait, civilement parlant, aussi mal qu'il était possible. On dut user contre lui, à maintes reprises de toutes les rigueurs disciplinaires. Il me souvient même qu'un jour les gendarmes de je ne sais plus où nous prièrent de venir reprendre à leur gendarmerie deux matelots récidivistes dont il n'y avait, à la lettre, rien à faire! C'est eux qui le disaient, naturellement; eux, les gendarmes.

J'y fus de ma personne, faute d'enseigne de vaisseau disponible pour la corvée. Je trouvai deux figures absolument à rebours : mes repris de justice étaient, si j'ose dire, butés. Jean Gouin n'aime pas la gendarmerie. C'est une antipathie originelle chez lui. Il n'y a pas à aller là-contre, pour dire comme on dit à Gand. Je jugeai la situation d'un coup d'œil. Elle était facile à dénouer.

— « Monsieur le major, — m'offrait le principal fonctionnaire casqué, — je vais mettre dix hommes à votre disposition, pour vous escorter, vous et ces deux lascars-là. Ils sont dangereux. »

Je protestai en toute hâte :

— « Il n'y a aucun péril en la demeure, et je n'ai nullement besoin d'escorte. Vous voulez bien venir avec moi, pas vrai, vous autres deux ? »

Rien qu'à voir ma casquette à ancre, les fronts couleur d'orage s'étaient sensiblement éclaircis.

— « Pour sûr, oui, qu'on veut bien venir avec vous, monsieur le docteur ! [1] »

Et nous voilà filant tous trois sur la grand' route. Elle était longue. En cours de voyage, je lie conversation avec ma paire de criminels :

— « Eh là !... vous deux, je parie qu'ils vous embêtaient tout le temps, hein, les gendarmes ? »

Les fronts s'éclaircissaient de plus en plus :

— « Pour sûr, alors, aussi donc, monsieur le docteur !

— Et je parie qu'il y a plutôt longtemps que vous n'avez pas seulement baisé un verre ? »

Nous passions devant un petit estaminet du cru, tout patriarcal :

— « Entrez donc là-dedans tous les deux, et buvez un coup ! nous marcherons mieux après, ça nous fera du vent dans les voiles... »

1. L'appellation de *major* est inconnue sur les vaisseaux.

Pendant qu'ils buvaient sans perdre de temps, j'entendis l'un des deux qui disait à la fille d'auberge :

— « Faut nous verser encore la ressucée, hé ! parce que vos verres, ils sont trop petits... sans ça, on se plaindra au médecin de service !... Il est là qui nous attend, à la porte... Chez nous autres, c'est comme ça qu'ils sont, nos officiers ! »

Cependant les hostilités commençaient. Nous tenions Dixmude, l'ennemi voulait nous en débusquer. Il entama les reconnaissances d'usage. Et, tout de suite, il hésita, surpris d'abord, méfiant ensuite.

Nous avons par la suite capturé l'un des officiers d'état-major qui avaient éclairé le terrain. Les avions allemands, absolument maîtres de l'air, faute d'aéroplanes français arrivés à temps sur Dixmude, avaient librement rôdé au-dessus de nos lignes. Mais la simplicité même des choses paraissait, comme juste, suspecte à des gens peu fantaisistes de nature.

— « On voit par là-bas, — rapportèrent les officiers d'état-major, quelque chose comme six mille loustics curieusement habillés, qui se promènent. De retranchements, point, ou

si peu que cela ne vaut pas la peine d'en parler. Du moins quant à l'apparence. Il y aurait là-dessous des défenses cachées et des hommes abrités que je n'en serais nullement surpris. Pas mal de milliers d'hommes, c'est même probable.

— C'est plus que probable, — opina le général en chef. — Les Français sont bêtes, mais il y a des limites... Curieusement habillés, vous dites, vos six mille loustics ? Comment ça? de quoi ont-ils l'air?

— Ils ont l'air de demoiselles, avec corsages bleus décolletés en pointe, et bérets à rubans pomponnés de rouge.

— Non?

— Si! comme je vous le dis.

— Des demoiselles à pompon rouge? Ça ne doit pas être grand'chose! Tout de même, comme il y en a peut-être beaucoup... »

Et, résolument, il massa pour l'assaut quarante-cinq mille hommes, en première ligne, et vingt-cinq mille en seconde.

Sur quoi... »

Sur quoi le médecin de garde s'interrompit et nous regarda tous :

« Je voudrais tout de même bien, mes-

sieurs, que vous ne me taxassiez pas de fumiste et de Tarasconnais. La brigade n'a même jamais été rattachée au 15e corps. C'est tout dire. Il n'empêche que l'ennemi, ayant massé devant nous quarante-cinq mille hommes en première ligne, vingt-cinq mille hommes en deuxième ligne, cinq divisions! et s'apprêtant à nous attaquer, l'amiral Ronarch, avec ses six mille demoiselles à pompon rouge, deux régiments, prit l'offensive.

L'offensive. Parfaitement. Ce fut la brigade qui attaqua. Et ce fut l'ennemi qui recula, — non sans quelques pertes.

Qui n'a pas vu Jean Gouin au feu, n'a d'ailleurs rien vu. Jean Gouin, sur le champ de bataille, se comporta comme il fait sur le spardeck par gros temps : avec flegme, patience et bonne humeur; un œil sur le lieutenant ou sur le second maître pour ne pas s'embrouiller dans l'exécution des ordres, un œil sur l'ennemi, pour y tirer dessus, rapport que ça vaut mieux qu'à côté.

Le matin même, un myope était venu me trouver, troublé d'un scrupule.

— « Sûr, monsieur le docteur, je suis content de me battre. Seulement, je n'y vois

pas clair, aussi donc! pas clair du tout!... »

Il était un peu tard pour s'en aviser. Je haussai les épaules.

— « Qu'est-ce que tu veux que ça leur y fasse aux Boches? Tu ne les vois pas? Tire dessus tout de même en plein mitan! n'importe où tu leur taperas dedans, ça les embêtera, va!

— Oh! alors ça va bien... »

Ça allait bien toujours, sauf pour l'ennemi qui, stupéfait, décimé, foudroyé, recula, laissant plus d'hommes sur le terrain qu'il n'en avait eu devant soi, au fort de la bataille.

Soixante-dix mille Prussiens avaient été matés de la sorte par six mille « demoiselles à pompon rouge ». Les officiers de S. M. l'Empereur et Roi en pleurèrent de rage, quand la vérité des chiffres leur apparut, indiscutable.

— « Parbleu! — me disait, un peu plus tard, un zouave de mes copains; — parbleu, vous n'étiez que six mille, mais six mille soldats d'élite! Vos fusiliers brevetés de l'École de Lorient sont des grognards. Rien qu'à la densité du feu, nous reconnaissons entre tous, de nuit comme de jour, les éléments de la brigade. »

Je n'eus garde de le contrarier :

— « Oui, mon ami, oui! bien sûr!... »

De fusiliers brevetés, il y en avait bien trois cents, dans notre équipe. Le reste, les cinq mille sept cents autres, avait été racolé comme ça s'était pu, de Cherbourg à Toulon, au hasard des disponibilités de dépôts. Les cuisiniers, maîtres-d'hôtel, agents de service, et autres Jean Gouin « sans spécialité », formaient la majorité du lot. Beaucoup d'entre eux n'avaient jamais vu un fusil, sauf aux panoplies qui décorent les salles d'armes des cuirassés de la République. La seule grande discipline du vent et de la mer leur avait appris, sans autre étude, à vaincre.

Les derniers soirs de la sublime bataille, il manquait à l'effectif, dans Dixmude inviolée, quatre-vingt-cinq pour cent des capitaines de compagnies et cinquante-sept pour cent des hommes. Mais la retraite ennemie avait dégénéré en déroute, et les caves de la ville, transformées en prisons autant qu'en ambulances, regorgeaient de prisonniers plus encore que de blessés.

J'en vis de ceux-ci et de ceux-là ensemble. Les Jean Gouin blessés gardaient les Alboches prisonniers. Les premiers, d'abord avaient manifesté l'envie de manger les seconds, tout crus, à la croque au sel.

— « Ces bougres de salauds! enfants à leurs mères! chiens de cochons qui ont la peau verte! »

J'étais même fort inquiet quant à l'anatomie des prisonniers. Et je m'en fus faire un tour dans les caves une heure après, m'attendant au pire.

J'avais eu tort. Je trouvais Jean Gouin, qui avait sur soi des tablettes de chocolat achetées pour lui par sa payse, en train d'en bourrer les blessés ennemis.

Jean Gouin, me voyant, se crut même contraint à une excuse :

— « Ces « figures-là », monsieur le docteur, c'est bête comme un hareng saur, sauf votre respect! Et ça n'est pas bien de chez soi, vous savez, les pauvres couennes! celui-ci, croyez-vous, il ne savait seulement pas quoi c'était du chocolat! »

Grâce à Jean Gouin, cette ignorance ne s'était pas prolongée davantage.

Par malheur, il n'y eut pas que des Jean Gouin blessés, je vous l'ai dit. Il y en eut de morts, — cinquante-sept pour cent, n'oubliez pas.

L'un de ceux-là trouva même moyen, avant de mourir, de me faire pleurer. Parfaitement! comme un veau.

L'histoire est simple. Vous vous rappelez le spirituel lascar qui nous avait arrosés à distance à Écouen, madame la surintendante et moi? Je le retrouvai, après Dixmude, dans une voiture d'ambulance, un éclat d'obus à travers l'aîne droite et une balle de shrapnell en pleine moelle épinière. Il agonisait.

Je fis pour lui ce que je pouvais. Autant dire rien.

Il me remercia tout de même, bien gentiment, bien sagement, en brave Jean Gouin qu'il était. Parce que mourir, n'est-ce pas? ce n'est pas une raison pour n'être plus poli et bien élevé comme il se doit.

Même, Jean Gouin tint à s'accuser de ses principaux péchés, exactement comme s'il eût été à confesse et comme si j'eus été le recteur du village:

— « Vous savez, monsieur le docteur, c'est moi, celui-ci qui vous a l'autre fois pissé au nez... à vous et à la dame, vous savez... Eh bien! ça m'a pesé là, depuis! je me suis dit: « Mon cochon, tu n'es qu'un salaud! tu y as « fait ça, à monsieur le docteur, un bon « homme si bien, et qui n'a pas plus de ma« lice qu'un chiot de deux jours!... ça n'est « pas des choses à faire, vois-tu!... faut que

« tu y demandes pardon, à monsieur le doc-
« teur. » Alors, n'est-ce pas? je vais crever... eh bien! je vous demande pardon, monsieur le docteur! je vous demande bien pardon!... »

Naturellement, je l'engueulai comme du poisson pourri, histoire de lui remonter le moral :

— « Espèce d'idiot! Quintessence, va! tu ne vas pas plus crever que moi, ou que le pape. Ah! mon lascar! c'est toi qui m'as pissé au nez, pour dire comme tu dis? Eh bien! je m'en fous!... Je n'en suis pas à ça près!... Naturellement que je te pardonne, andouille! »

Il ne s'y trompa pas une seconde :

— « Vous me pardonnez, ça va bien. Mais pour le reste, je sais ce que je dis, allez! je sais que je vais crever, même que ça commence. Et alors, puisque vous me pardonnez... embrassez-moi, monsieur le docteur! »

Je l'embrassai, naturellement.

..Bonsoir, messieurs. »

Et le médecin de garde s'en fut.

LES DÉSERTEURS

pour toute la Légion, créancière de la France

C'est à Toulon que je fis leur connaissance, il y a trente ans de cela ou peu s'en faut. J'étais de service à la Préfecture Maritime dans la salle des aides de camp, et je commençai à dépouiller le courrier du matin, quand ils entrèrent sans frapper, marchant l'un derrière l'autre, et si totalement pouilleux que je ne fus pas fichu de distinguer d'abord la couleur de leurs guenilles.

Le sergent de garde les escortait. S'apercevant de ma présence, un peu tard, il rectifia vivement la position et mit la main à sa visière. Je vis alors que les deux loqueteux joignaient aussi les talons et saluaient. Ils saluaient même fichtrement mieux que le sergent de garde et je compris qu'ils étaient des soldats, — des vrais.

Je demandais tout de même, pour la forme, ayant déjà compris de quoi il retournait :

— Qu'est-ce cela, sergent ?

La réponse fut celle que j'attendais :

— Mon capitaine, c'est deux déserteurs allemands qui veulent comme ça s'engager dans la Légion Étrangère.

Un des deux hommes inclina la tête pour approuver. Celui-là comprenait donc le français. Ce fut lui que j'interrogeai.

Son camarade n'avait pas bronché, et, tout le long de l'interrogatoire, il ne broncha pas davantage.

L'autre, par contre, était loquace. Il me répondit abondamment. Je le jugeai vite : un gars alerte et malin, point lourdaud, assez franc du collier, au demeurant sympathique, un rude soldat hâlé avec des yeux clairs qui regardaient droit et une bouche saine qui riait dans sa barbe jaune de boue. Quand je vis qu'il était bavard, je pris le bon parti de le laisser dire. Son histoire — leur histoire — ne manqua pas d'intérêt.

... Qui ils étaient? Deux fantassins du ...me de ligne, caserné, comme chacun sait à Sohrau en Silésie, sur la frontière. Comment ils étaient venus de si loin ? A pied, donc ! à travers

l'Autriche, la Hongrie, l'Autriche encore, Trieste, Venise, le Milanais, les Alpes. De quoi ils avaient vécu chemin faisant? Des poules rencontrées, bien sûr! il y a beaucoup de poules en Hongrie, davantage en Italie, très peu chez les Tchèques, pas du tout dans la montagne. Comment ils s'appelaient? L'orateur Wilhelm Schwartz; et le camarade muet, Friedrich Gœrtz.

Alors je lâchai la question délicate, celle à quoi l'on répond rarement, mais qui est la source la plus sûre des renseignements souvent précieux qu'on tire souvent en fin de compte des déserteurs.

— Pourquoi avez-vous déserté?

Comme juste, je n'obtins pour commencer aucune réponse. Wilhelm Schwartz cligna seulement de l'œil et se tut.

Pour Friedrich Gœrtz, il était toujours au garde à vous; et il eût été de faction à la porte du kaiser qu'il ne se fût pas tenu plus raide.

Moi, je commençai les insinuations ordinaires, sûr de vite entamer leur silence. Allemands ou Français, tous les vrais soldats sont pareils; et, des deux côtés du Rhin, on les retourne dans la même poêle.

— Peuh! je vous demande cela... mais, au

fond, je m'en moque un peu! Vous avez déserté parce que vos sous-off's vous battaient.. ou parce que votre lieutenant vous avait dans le nez...

– Non! pas ça, monsieur capitaine!

– Peuh! ça ou autre chose... Vous aviez une bonne amie, et alors...

— Pas ça non plus...

— Allons donc!... ça même!... ou, alors, quoi?...

Wilhelm Schwartz n'hésita plus qu'une seconde; et, piqué d'honneur, il lâcha tout son paquet :

– Monsieur capitaine, c'est pas ça!... déserté, on a... parce que... parce qu'on voulait faire Légionnaires...

— Parbleu! je le vois bien!... mais pourquoi?...

— Ah! voilà!... Parce que... *nous savons quoi*, nous!

— Quoi? qu'est-ce que c'est, « *quoi vous savez* »?...

— Les choses!...

— Quelles « choses »?

— Les choses de la légion!

Je ne comprenais pas du tout. Wilhelm Schwartz, très malin, fermait les deux yeux

alternativement en signe d'intelligence, et refusait d'en dire plus long. Ça dura bien un bon quart d'heure au bout duquel, péniblement, je démêlai l'arrière-pensée du gaillard : là-bas, en Silésie, on en parlait, — on en parlait souvent, — de cette Légion Étrangère de France, la plus brave des plus braves légions du monde. Et, vue de si loin par des yeux superstitieux, elle apparaissait plus grande encore qu'elle n'est, plus belle, plus héroïque, fabuleuse en quelque sorte et presque surnaturelle. Oui; et les Légionnaires de cette Légion cessaient du coup d'être des hommes : ils devenaient des demi-dieux ; ou pour le moins des diables, à qui, sûr et certain, ne pouvaient manquer d'advenir des choses diaboliques et miraculeuses, comme il n'en advient évidemment jamais aux pauvres bougres d'hommes purs et simples, à ceux qui ne sont ni diables, ni demi-dieux, ni Légionnaires. Wilhelm Schwartz et Friedrich Gœrtz avaient déserté pour connaître les choses surhumaines qui n'arrivent qu'aux seuls êtres surhumains.

Quand j'eus enfin compris, je fis : « Ouf! » Puis un scrupule me vint. Moi, Français, moi, officier de la République, pouvais-je honorablement laisser ces malheureux dans leur

croyance saugrenue? Non!... Je me renversai dans mon fauteuil, j'allumai une cigarette, et pour commencer, je haussai les épaules aussi haut que je pus. Après quoi, pour être mieux cru, sinon mieux compris, j'appelai à mon secours mon allemand de derrière les fagots, et j'entonnai le panégyrique de la légion.

Je conclus très éloquemment :

— La Légion? c'est la plus noble et la plus fière troupe qui ait jamais mis baïonnette au canon, depuis que la poudre parle! Pas de soldat au monde qui se batte ni plus souvent, ni plus triomphalement! Vous deux, si vous avez du sang rouge dans le cœur, en avant marche! Vous avez bien choisi la bonne route et vous ne regretterez rien, c'est moi qui vous le dis. Maintenant, quant à des sorcelleries, des contes de fée et autres balivernes, vous n'êtes tout de même pas assez bêtes pour y croire, hein? Il n'y a pas de loups-garous en Silésie? Les Légionnaires sont des hommes, de rudes hommes, certes, mais rien de plus. Par Dieu tout-puissant, ça suffit d'ailleurs, puisqu'il ne faut que ça pour gagner des batailles.

Je m'arrêtai là-dessus, pour souffler et j'inspectai d'un coup d'œil mes deux lascars. Friedrich Gœrtz était toujours tel un piquet et

ne remuait pas un cil. C'était comme s'il n'eût pas entendu le premier mot de ma harangue. Après tout peut-être ne comprenait-il guère mieux mon allemand que mon français?...

Pour Wilhelm Schwartz, il hochait au contraire la tête avec enthousiasme en signe de manifeste approbation. Et je crus d'abord avoir illuminé son intelligence. Toutefois il se taisait maintenant et à tel point qu'on eût cru ses lèvres cousues. Alors, scrutant le fond de ses prunelles, j'y surpris clair comme le jour l'ironie goguenarde et supérieure du soldat beaucoup trop malin pour jamais avaler les officielles bourdes que toujours débitent les chefs aux subordonnés. Oui-dà! cause, mon bonhomme! à d'autres! On ne me la fait pas, à moi, Wilhelm Schwartz!

Et Wilhelm Schwartz sans hésitation ni murmure, s'accrochait de plus belle à ses convictions indéracinables et continuait de croire dur comme fer aux « choses » de la légion!...

Sur quoi, j'eus envie de me fâcher, sans rime ni raison. Puis le comique de la situation l'emporta et me désarma. Et je faillis éclater de rire. D'avance je voyais mes deux idiots d'Alboches débarquant à Bel-Abbès, et j'entendais les quolibets classiques tombant dru

comme grêle sur leur large candeur. Il y aurait du bon, là-bas !

D'un effort je contins tout de même ma gaieté, et, coupant court :

— C'est bon ! en voilà assez, — concluai-je aussi sec que je pus. — Demi-tour, et filez au recrutement pour la revision.

Ils saluèrent bien ensemble, et, avec une irréprochable précision, portèrent le pied gauche en avant du pied droit pour obéir réglementairement. Sur quoi, repris d'une curiosité :

— Halte ! — commandai-je : — Schwartz, vous, en particulier... quelle « chose » espérez-vous trouver à la Légion ?

Dans la seconde même, un sourire d'orgueil énorme transparut sur la bouche de Wilhelm Schwartz. Et Wilhelm Schwartz, ivre de gloire, triompha silencieusement jusqu'à rougir comme une tomate bien mûre. Hein ! tout de même ! qui l'avait emporté, de l'officier menteur ou du soldat malin ? Voilà que j'avouais, tacitement, — vaincu par l'astuce de Wilhelm Schwartz ! — voilà que je renonçais à en imposer davantage à cet homme, trop subtil pour moi, malgré mes galons !

Il était si radieux de sa victoire, qu'il en oublia de finasser :

— Moi ? — dit-il tout de go, — moi, monsieur capitaine ? oh ! je vous explique bien, si vous voulez : — Dans Auschwitz, — Auschwitz qui est près de Sohrau, mais de l'autre côté de la frontière, en Galicie, — il est une fille silésienne que je veux. Et pour cette fille silésienne je dois d'abord gagner beaucoup d'argent.

— Ah bah !

— Beaucoup d'argent, monsieur capitaine ! Alors je viens faire légionnaire pour trouver un trésor.

Il souriait avec une foi absolue. Moi, j'approuvai. Vous auriez approuvé comme moi.

— Un trésor ? Bonne idée, Schwartz ! Trouvez un trésor ! — Et le camarade, le camarade Gœrtz, qui est sourd, hein ? le camarade Gœrtz, c'est aussi pour trouver un trésor qu'il vient faire légionnaire avec vous ?

Mais, à mon grand étonnement, le susdit camarade Gœrtz, pas plus sourd que vous et moi, ouvrit la bouche, pour la première et dernière fois, et me répondit lui-même, en assez bon français, quoique d'une voix un peu rauque, voilée, brumeuse, si je puis dire :

— Non, monsieur capitaine. Pas un trésor, que je viens pour trouver : une autre chose, plus difficile.

Il n'en dit pas davantage.

Et ils s'en allèrent, les deux déserteurs, l'un derrière l'autre, marchant au pas de parade.

La vie d'un soldat n'est pas un roman bien charpenté où, de chapitre en chapitre, chaque personnage reparaît comme il faut et quand il faut, du prologue au dénouement. Des deux déserteurs allemands que j'avais reçus jadis à Toulon, dans la salle des aides de camp du préfet maritime, l'un, — Friedrich Gœrtz, — devait, comme on dit en géométrie, sortir à tout jamais des limites de mon épure : je ne le revis ni vivant ni mort. L'autre, — Wilhelm Schwartz, — le chercheur de trésor, reparut à mes yeux une seule et unique fois, après dix pleines années d'intervalle. C'est d'ailleurs cette réapparition de Wilhelm Schwartz que je veux conter aujourd'hui ; non qu'il n'y ait en elle de quoi vous étonner bien fort, — mais parce que, moi, j'en fus, en son temps, plus ahuri que de raison.

Je me rappelle avec exactitude la date, le lieu, voire la pluie torrentielle qui tombait ce jour-là : car j'avais pris, à Son-Tay, au Ton-

kin, le 1er mai 1890, le commandement de l'expédition qui me valut mon cinquième galon et ma rosette, — une expédition de quatre sous, d'ailleurs, organisée seulement pour ramener au bien je ne sais quel Doc-Tho, pirate de son métier, lequel opérait trop fructueusement le long de la rivière Claire. — Et ce fut, jour pour jour, quatre semaines après ce 1er mai qu'un soir de vrai déluge j'entrai, à la tête de ma colonne, dans la ville impériale de Tuyen-Quan pour y passer la nuit. Sous les remparts à créneaux, mes tirailleurs en chignon défilèrent, tandis que mon casque de sureau, fondu comme sucre par l'eau du ciel, s'aplatissait peu à peu en galette et s'éparpillait sur mon front, agréablement badigeonné de blanc d'Espagne. Simple plaisanterie aquatique, style tonkinois, que je prenais d'ailleurs si mal que j'en goûtais médiocrement la splendeur farouche des montagnes alentour et la sombre majesté du couchant rouge et noir, que les averses rayaient plus régulièrement qu'une fourrure de tigre.

Or, un quart d'heure plus tard, un Européen, tout vêtu de toile neuve, m'accueillait avec révérences au seuil de l'unique auberge du lieu. Je vis une face blonde que le soleil d'Asie

avait tannée sans la brunir, deux yeux clairs qui regardaient droit, et une bouche saine qui riait large. Tout ça ne m'était pas inconnu, et je fis halte sous le porche, fouillant du regard le regard de cet Européen, mon aubergiste. Lui, alors, fit claquer sa langue.

— Mon commandant a sacrée bonne mémoire! — dit-il en sifflant d'admiration à la mode japonaise. (Il y a naturellement une manière de petit *yoshivara* à Tuyen-Quan, et ces demoiselles nippones tiennent école de belles manières et de bon ton.) — Oui, pour sûr! — continuait le bonhomme : — car mon commandant ne m'a jamais vu qu'une seule fois à Toulon, et voilà dix ans, douze ans, pas moins! et il me reconnaît!... Eh oui! je suis bien ça que vous croyez, mon commandant : Wilhelm Schwartz.

Dans l'instant même je me souvins. Le cas m'avait jadis assez diverti, et c'était trop peu que dix ou douze ans pour l'effacer de ma cervelle. A tel point que, tout de suite, je retrouvai intacte au fond de moi ma curiosité ancienne. Je fis deux pas pour regarder Wilhelm Schwartz de plus près. Il me parut n'avoir guère changé, sauf toutefois quant à

la défroque. A défaut de trésor, ses randonnées de légionnaire lui avaient au moins procuré des nippes neuves pour remplacer ses guenilles d'autrefois.

Sans doute, à Tuyen-Quan, les affaires étaient-elles bonnes. J'allais l'en féliciter. Mais lui déjà courait vers le fond de son hôtellerie pour appeler, à grands cris, son hôtelière :

— Magda! Magda! viens vite et baise les mains de mon commandant! C'est lui-même qui me reçut en France, dans le temps passé, quand je désertai pour gagner le trésor et t'épouser, Magda!

Sur le plancher de teck, des pas légers trottinèrent. Magda se précipitait. Je vis une jolie fille, Polonaise plutôt qu'Autrichienne. Elle riait fort, et Wilhelm Schwartz riait plus fort qu'elle. Moi, j'étais absolument abasourdi. Comment? Magda, c'était la petite de jadis, la fiancée d'Auschwitz, celle qu'on ne pouvait obtenir qu'au prix de beaucoup, beaucoup d'argent? Mais alors, ventre de biche! alors?... Wilhelm Schwartz, tout de bon, avait donc trouvé son trésor?

Je ne me retins pas de le presser de questions. Moins bavard qu'autrefois, le gaillard

se défendit d'abord d'y trop répondre. A la fin, toutefois, il céda :

— A mon commandant, qui me reçut en France le premier, dans le temps passé, pas possible de rien refuser! Je dirai la vérité vraie, — promit-il, après une hésitation, — mais seulement quand mon commandant aura bu et mangé. Il faut ça, pour écouter une histoire. Donc, mon commandant dînera d'abord ; et ensuite...

Ensuite Wilhelm Schwartz parla. Son français, toujours un brin tortu, s'était redressé néanmoins suffisamment. Et, du diable si je vais changer une syllabe du récit que j'écoutai ce soir-là et que je répète fidèlement ce soir-ci !

— Mon commandant, — avait commencé Wilhelm Schwartz, sentencieux, le doigt en l'air, — quand je m'engageai dans la Légion, j'étais un imbécile. Oui, seulement ça. Mon commandant sait, il m'a vu, hein? Sûr et certain, mon commandant s'est moqué de moi beaucoup alors, et c'est la justice. A Bel-Abbès, aussi quand j'arrivais, tous on s'est moqué, tous les Légionnaires. Moi, l'imbécile, j'avais raconté en commençant Magda et l'argent et le trésor; tout, quoi. Alors, n'est-ce pas, les

Légionnaires, ils mirent ma bêtise hors de ma tête, à coups de rigolades, à coups de soulier aussi, des fois. Après, naturellement, ça me fit un cafard. Mais, après encore, la Légion partit se battre, là, autre part et ailleurs. Et mon cafard, il fut tué, dans toutes ces batailles. Ça fait que je devins un Légionnaire très heureux, sauf que je ne savais plus comment je gagnerais Magda. Parce que je la voulais toujours.

Mais ça ne fait rien ! Mon commandant sait, n'est-ce pas? La Légion même, véritable et naturelle comme elle est, c'est tout de même une chose si extraordinaire, que j'avais courage n'importe comment. Ainsi, à la guerre, exemple : pour manger, pour se coucher, les autres corps, ils s'embrouillent toujours, et nous, la Légion, jamais. Ils n'ont jamais rien; ni pain, ni poules, ni feu ; et c'est toujours mouillé, leurs paillasses. Nous, on a tout, et toujours du meilleur; et, sauf votre respect, on pète dans la soie. Donc, je pensais comme ça, à propos de Magda : « Les autres, ils ne l'auront pas. Et moi, un Légionnaire, je l'aurai. C'est forcé ». Mon commandant me comprend, hein? A présent, je vais vous dire la chose finale. Ça, par exemple, c'est une

vraie « chose » de la Légion, comme celles que je croyais dans le temps que j'étais un imbécile, — comme celles qu'on se racontait entre soi, à Sohrau, en Silésie, aux veillées de chambrée. Écoutez voir !

« C'est arrivé ici, mon commandant, il y a un bout d'époque. C'était pour lors que, nous et les Chinois, on se faisait la guerre. La Légion, donc, était venue au Tonkin. Moi avec. Et aussi des soldats de France étaient venus. Et ceux-là, ils ne savaient guère se battre. Ils auraient su en France, naturellement ! mais ici, ils ne savaient pas, parce que c'est une guerre différente. Mon commandant connaît, bien sûr ! Les généraux de France, non plus, ils ne savaient pas. Alors, ça fit des batailles perdues. Vous vous rappelez, hein ?

« Un soir, justement, c'en était une, de bataille perdue ; — une grande. — Même, le général en chef était comme qui dirait tué ou blessé, quelque chose dans ce genre-là, enfin. Et un autre général avait commandé la retraite, parce que celui-ci il croyait que l'armée chinoise s'était lancée à notre poursuite. Des idées pas d'ici, quoi ! des idées d'Europe ! Elle était trop contente de ce qu'elle avait gagné comme ça, l'armée chinoise ! Mais, du

coup, mon commandant voit l'affaire : sacrée débandade et tout le monde fout le camp. Nous, par exemple, la Légion, pas si bêtes! On se retire, mais on fait halte pour cuire la soupe. Parce que nous, on savait quoi c'est, l'armée chinoise. Donc mon escouade allume son feu. Il pleuvait! autant dire comme aujourd'hui.

« Là-dessus, voilà des traînards qui rejoignent. Des biffins. Sales, ah! là, là!... Et ils trottaient, fallait voir. Nous, on les regarde passer.

« Et comme ça, ils nous crient : « Sauve qui peut, donc! la Légion. Restez pas là! Voilà les Pavillons Noirs qui rappliquent! »

« Nous, on rigole. Eux, ils se fâchent :

— « Bougres de fourneaux! Sales têtes carrées! on vous le coupera, votre cou! Vous verrez ça! Sauve qui peut! andouilles! C'est le grand maréchal de Chine qui nous court après! A preuve qu'on a lâché l'artillerie 'ambulance et le trésor pour courir plus vite! »

« Moi, voilà que je ne rigole plus. J'ouvre une oreille.

— « Le trésor? Quel trésor?

— « Le trésor de l'armée, — qu'ils disent.

— Un million d'or, au moins! A Lang-Son, qu'on l'a lâché. »

« Lang-Son, je savais où c'était : à quatre, cinq ou six lieues en remontant la rivière; pas moyen de se tromper de chemin...

« Du coup, alors, je me lève. Je demande aux biffins :

— « C'est sûr, ça? que le trésor est là-bas, à Lang-Son?

— « Sûr! — qu'ils répondent. — A preuve qu'on a chaviré les voitures et les caissons dans le grand ravin qui est à la sortie du village!... »

« Là-dessus, les biffins refoutent le camp. Ce qu'ils avaient peur des Chinois, c'était colossal! Dame! ils n'en avaient jamais tant vu, ils ne savaient pas.

« Mais, moi, je savais, et je n'avais pas peur. Ah! non! Et je commence par renverser la marmite dans le feu, en criant « hoch! » Et puis je dis à l'escouade :

— « Qui c'est qui vient à Lang-Son, avec moi, chercher le trésor de l'armée? Moi, j'y vais. »

« L'escouade, on était sept : nous deux Gœrtz, — Gœrtz! mon commandant se rappelle bien? — et puis un Espagnol, un Bicot, et trois Français. Il y a un Français qui dit :

« — Aller là-bas, Schwartz, c'est déserter, tu sais? »

« J'y dis, moi :

— « Déserter, je connais ça! J'ai déjà fait, andouille! ça ne m'épate plus. »

« Et alors, tous ils disent :

— « Il a raison, allons-y! »

« Donc, on y est allé, mon commandant. C'est comme ça que j'ai trouvé mon trésor. Tonnerre! il y en avait, à Lang-Son, des mille et des cents! Toute l'escouade, on a été riches! Et, en plus, on n'a pas déserté, parce que, quand on est revenu, il n'y avait pas encore eu d'appel.

« Et ça, c'est la vérité vraie, mon commandant! J'ai tout dit. »

Wilhelm Schwartz, ex-légionnaire, s'était tu.

L'histoire était finie, certes. Et je ne sais pourquoi, — tel un gosse qui demande toujours « la suite », — je posai alors deux questions vraiment superflues :

— Vous avez pu le rapporter, ce trésor? De l'or, pourtant, c'est lourd.

— De l'or qu'on a à soi, non, mon commandant, c'est pas lourd!

— Et les Chinois? Il y avait des Chinois à Lang-Son. Ça ne vous a pas gênés?

Wilhelm Schwartz sourit :

— Des Chinois, mon commandant, oui, il y en avait, à Lang-Son, quand nous sommes arrivés. Mais il n'y en avait plus quand nous sommes repartis.

Cette fois, ce fut à mon tour de me taire.

Plus tard, cependant, je songeai au second de mes deux déserteurs.

— Schwartz ! — dis-je, — et le camarade Gœrtz? une fois riche, qu'est-ce qu'il est devenu? Je me rappelle : lui, ce n'était pas pour trouver un trésor, qu'il avait fait légionnaire... n'est-ce pas?

— Ah! oui! mon commandant!... Sacrée bonne mémoire!... Pauvre vieux Gœrtz, c'est vrai qu'il voulait trouver autre chose, plus difficile.

— Quoi donc?

— Voilà, mon commandant! Gœrtz, comme ça, dans son pays, il y avait une femme que, lui, il aimait... et qui, elle, ne l'aimait pas. Ça lui faisait du chagrin. Alors, c'était ça qu'il cherchait : n'avoir plus de chagrin.

— Et alors?

— Alors, il a trouvé à la Légion. Parce que, huit jours après Lang-Son, il a reçu une balle dans le cœur. Et il est mort, naturellement.

CEUX QUI COMMANDENT

LE DÉJEUNER DE L'EMPEREUR

à Paul de Cassagnac.

A Prœdam, au centre géométrique du grand parc, géométrique lui-même, le palais d'été aligne ses douze tours casquées, tels douze grenadiers de pierre veillant sur le repos de César. Au centre géométrique du palais, dans la salle ronde dont les fenêtres s'ouvrent au nord, au sud, à l'est et à l'ouest, sur les quatre provinces, terres d'Empire, César lui-même est assis à sa table. Les officiers de bouche viennent d'apporter le couvert impérial. César déjeune seul : l'impératrice est aux eaux de Carls-Baden lesquelles, comme chacun sait, doivent être préférées à Vichy, à Aix et à Châtelguyon, — eaux frivoles. C'est l'ordre de Sa Majesté.

César déjeune seul dans la salle ronde dont les murs sont de marbre noir. Derrière la chaise impériale, toute pareille à un trône, deux gentilshommes de la chambre sont debout, qui attendent les ordres. César, dont l'humeur remuante, — d'aucuns disent tracassière, — a si souvent bouleversé d'inquiétude l'Europe, l'Amérique et jusque l'Asie, César rarement achève un repas sans avoir mis à l'épreuve le zèle et l'activité de ses aides de camp.

Aujourd'hui, toutefois, les aides de camp auront trêve. Les œufs à la Rosbach sont à peine servis que le grand chambellan, violant l'ordinaire protocole, ose pénétrer sans avertissement chez Sa Majesté. C'est que, en vérité, le cas semble d'importance : monsieur le prince de Kisseren-Warren, grand chancelier d'Empire, arrive à l'instant même de la capitale, en auto, et sollicite une audience immédiate. Le voilà qui entre, derrière le grand chambellan, et c'est tout juste s'il a pris le temps d'ôter sa peau de bique et ses lunettes de route. Sur le parquet de marqueterie, plus luisant qu'un miroir, les bottes poussiéreuses laissent leurs traces. Et l'Empereur, quoique médiocrement formaliste, commence à froncer les sourcils.

Mais monsieur le prince de Kisseren-Warren n'en a cure. La nouvelle qu'il apporte lui semble mériter toutes les indulgences souveraines. Aussi, le salut de cour à peine achevé, ladite nouvelle s'échappe, impétueuse, des lèvres du grand chancelier :

— Sire, Sire! victoire, victoire complète de notre diplomatie! La République Occidentale cède, — cède sur toute la ligne. Demain, s'il plaît à Votre Majesté, les signatures pourront être échangées : l'ambassadeur d'Occident m'a, ce matin même, au cours de notre dernier entretien, engagé sa parole.

Incontestablement, la nouvelle du grand chancelier justifie les manquements au protocole. Ce ne sont plus les stigmates poussiéreux du parquet qui accaparent l'attention du maître. Pourtant, les sourcils de César demeurent mystérieusement froncés. Et le ministre, un peu surpris, s'arrête tout net en son discours.

Alors, l'Empereur :

— Monsieur le grand chancelier, s'il vous plait! Quelques détails, et moins d'enthousiasme. Je ne sais pas encore ce que la République accepte de céder à mon gouvernement.

Rasséréné, M. de Kisseren-Warren sourit et s'incline :

— Daigne Votre Majesté m'excuser... Je me hâte de la satisfaire : — La République d'Occident accepte donc, d'abord, le principe d'une rectification de frontière entre ses possessions d'Afrique et les nôtres, rectification qui sera conforme aux grandes lignes du projet approuvé par Votre Majesté. La République, ensuite, renonçant d'ailleurs à toute compensation territoriale, qui l'eût indemnisée, dans une certaine mesure, des trois provinces qu'elle perd de la sorte, se contente d'obtenir la reconnaissance formelle, dans nos colonies comme dans les siennes, du principe de l'égalité économique entre nos sujets et les siens. Et je n'ai pas besoin d'indiquer à Votre Majesté à quel point cette prétendue concession que nous consentons nous avantage en réalité, par suite des réciprocités qu'elle entraîne. Enfin, ratification du fait accompli, en ce qui concerne l'occupation par nos troupes du port de Marcassyr. Nous y restons, nous engageant seulement à n'y point élever de fortifications, ce que la Confédération des Trois-Royaumes n'eût d'ailleurs jamais souffert...

Orgueilleusement modeste, le grand chancelier s'est incliné de nouveau devant son souverain :

— J'ai tout dit, Sire.

Il a tout dit, en effet. Et, vraiment, il a dit beaucoup.

Certes, ce n'est point une mince victoire, que d'avoir abaissé de la sorte la traditionnelle vanité des Occidentaux. Bien des guerres sanglantes n'ont abouti qu'à de moindres succès, même après les batailles gagnées les plus décisives. Tout de bon, ce traité-ci, auquel ne manque plus que le seing de César, — Louis XIV, Frédéric le Grand... Napoléon lui-même... eussent été fiers d'y apposer leur griffe...

Or, voici que monsieur le prince de Kisseren-Warren demeure bouche bée, avec, dans ses gros yeux de faïence bleue, une stupeur proche de l'épouvante : d'un revers de main, César, furieux, a jeté bas la moitié des cristaux de Bohême du service impérial ; et les œufs à la Rosbach font maintenant, sur la marqueterie irréprochable du parquet, deux taches en étoile.

L'Empereur est debout, maintenant. Face à son grand chancelier, l'Empereur mâche et crache de redoutables injures :

— Imbécile ! brute ! niais !

Et comme le ministre, vraiment, sincèrement

abasourdi, s'est pris à reculer, comme on recule devant un dément, sans contrecarrer sa démence :

— Alors, — s'écrie soudain l'Empereur, — alors, non? Tu n'as pas compris? tu n'as pas deviné? Il faut que je t'explique? il faut que je te tienne la main quand tu écris? il faut que je souffle tes paroles quand tu parles? Et c'est cela que tu appelles me servir!

La foudre est tombée sur le grand chancelier. Le grand chancelier, couleur d'homme mort, ne remue plus doigt ni cil. Entre ses lèvres blêmes, il semble qu'aucun souffle ne passe plus.

— Écoute! — dit César.

César a recouvré son calme. Assis à sa table, comme ci-devant, un coude sur la nappe, parmi les éclats de verrerie, et le menton sur le poing, César, à présent, ordonne :

— Tu vas retourner d'où tu viens. Tu dépêcheras chez l'ambassadeur d'Occident deux courriers extraordinaires. Par le premier, tu rappelleras au représentant de la République que tu n'es rien, que je suis tout, et que toutes tes paroles de ce matin n'engagent que toi-même. Par le second, tu l'informeras que j'ai rejeté les propositions de la République, et que j'exige désormais...

César hésite...

— Et que j'exige désormais la cession des autres provinces d'Outre-Zambèze, d'abord, et ensuite l'admission à la Bourse d'Occident de toutes les valeurs de notre marché. En sus de cela...

L'Empereur va poursuivre. Mais le ministre, effaré, éperdu, hors de soi-même, s'oublie alors jusqu'à cette inconvenance inouïe : interrompre l'Empereur !

— Sire ! Sire ! au nom du Dieu Tout-Puissant, Sire ! Daigne Votre Majesté mesurer l'effrayante rigueur de ces conditions, qu'Elle prétend, ainsi, à l'improviste, imposer à la République ! Il y a impossibilité flagrante, Sire !... La République ne peut pas, *ne peut pas* céder là-dessus !... L'Outre-Zambèze, Sire ! mais c'est un tiers de son empire d'Afrique, et pis encore, c'est pour elle un patrimoine historique, devenu national autant et plus que le sol de la métropole de par le sang des soldats occidentaux, tombés là-bas par milliers, durant la conquête et durant la pacification ! Votre Majesté n'y songe assurément pas : car c'est l'honneur même du peuple occidental qu'Elle exige à cette heure ! Oui, Sire : l'honneur de cette nation, jadis réputée pour la

plus téméraire d'Europe! Son honneur et, aussi, son crédit mondial : car l'admission en Bourse d'Occident de nos valeurs...

Monsieur le prince de Kisseren-Warren est aux genoux de son souverain, et supplie bientôt plus qu'il ne plaide. Or, César, qui s'impatiente, d'un coup sec de sa main droite, tranche brutalement le fil de la supplication.

— Assez! tais-toi!

Et voilà soudain qu'il éclate d'un rire tout pareil à un ricanement :

— Imbécile! oui, certes! je t'ai bien donné tous tes noms tantôt : brute! niais!... tu n'as rien compris, rien. Et tu continues à ne rien, rien comprendre...

Cette fois, César a croisé ses bras sur sa poitrine. Et il explique, sèchement, minutieusement :

— Par ton second courrier, tu informeras l'ambassadeur d'Occident que je rejette ses propositions, et que j'exige irrévocablement l'Outre-Zambèze, l'admission de nos valeurs à la Bourse Occidentale, et...

Il s'interrompt le temps de bien enfoncer d'avance sa pensée impériale dans le cerveau épais du grand chancelier :

— Et deux autres avantages sur la nature

desquels j'estime préférable de garder le secret, jusqu'à ce que la République ait tout d'abord cédé en ce qui concerne l'outre-Zambèze et la question financière.

César, derechef, éclate de rire :

— As-tu compris, enfin?

— Oui, oui, certes, assurément, Sire...

M. le prince de Kisseren-Warren balbutie et bredouille de toutes ses forces. Néanmoins, peut-être n'a-t-il pas compris autant qu'il affirme. Mais, par grand'chance, César, gai, maintenant, de cette gaieté lourde et terrible qui fut l'héréditaire gaieté de tous les princes de sa Maison, César, donc, achève d'expliquer :

— Pourquoi, donc, ô tête de pierre, pourquoi donc m'as-tu vu, depuis six mois, risquer chaque jour, chaque heure, cette guerre épouvantable où sombrerait inévitablement[1] ma dynastie? pourquoi la risqué-je, et non seulement contre cet Occident frivole, mais encore contre cette damnée maudite Confédération des Trois-Royaumes, capable d'anéantir en trois heures de bataille navale tout l'effort maritime de mon règne : toutes mes flottes de guerre, si péniblement arrachées, navire par

1. Ceci fut écrit en 1911. — (*Note de l'Éditeur.*)

navire, à l'avarice de mon peuple, toutes mes flottes de commerce, aujourd'hui innombrables, et, avec elles, toutes les richesses de l'Empire, voguant à leur bord? Warren, idiot, réponds! pourquoi tant d'intrigues, fomentées par tout l'univers, — tant d'intrigues toutes périlleuses, — et dont chacune m'a coûté l'or que tu sais?... pourquoi tant de millions, semés sur toutes les terres, — tant de bons millions de bon argent impérial, — semés en Astorie, pour acheter l'intervention des troupes astoriennes en Afrique?... semés en Moscorrie, pour hâter la signature de notre accord avec l'empereur moscorriote, lequel accord ébranlait une des alliances occidentales?... semés dans les Trois-Royaumes pour susciter la grève générale des chemins de fer de la Confédération?... Oui! pourquoi tout cela? — Warren, naïve bête, t'es-tu donc par hasard figuré que Moi, l'Empereur, je jetais ainsi dans la balance tout le poids de l'Empire, pour seulement gagner six arpents de désert en Afrique, et pour n'évacuer pas un port malencontreux, sur la barre duquel mes croiseurs courront plus de mauvais dangers qu'en pleine mer? Non, par la Croix d'Acier! c'est autre chose que je veux gagner, j'en jure Dieu!

Tout courbé devant le Maître, le grand chancelier relève un nez piteux et deux yeux qui s'étonnent. César achève :

— Warren, dans toute l'Europe monte, autour de tous les trônes, la marée rouge du socialisme et de l'anarchie. Autour de mon trône aussi, Warren ! Et, tôt ou tard, la rouge marée montera si haut qu'elle noiera nos manteaux d'hermine, puis nos sceptres d'or, puis nos couronnes de pierreries. — Oui. — Mais ici, cette année, — cette année d'élections générales dans l'Empire, — la marée rouge, au lieu de monter plus haut, redescendra : grâce à Moi, César ! grâce à Moi qui, seul souverain d'Europe, ose mettre mon peuple et quatre autres peuples en péril de guerre, en péril de mort, pour le succès de ma politique intérieure, pour le succès de mes élections d'automne, pour l'écrasement des partis de désordre, pour que, enfin, le flot rouge retombe impuissant autour du trône que voilà !

De ses deux poings, César a frappé sur les deux bras de la chaise impériale. Il conclut, orgueilleux :

— Tant que mes sujets redouteront cette guerre, — cette guerre que Moi, par mes exigences colossales et calculées, je suspends

hardiment au-dessus de toutes nos têtes, — tant que mes sujets la redouteront, où donc chercheront-ils secours et sécurité, sauf derrière Moi-même, qui toujours ai su conserver mon épée bien tranchante et ma poudre bien sèche[1] ?

1. Ce conte fut publié sans signature dans l'*Autorité* en septembre 1911, c'est-à-dire au lendemain d'Agadir. Il n'eût pas été permis à un officier français, dans ce temps-là, de protester, même avec clairvoyance, contre la politique agressive de telle ou telle nation voisine, et d'avertir le pays français que tel empereur voisin s'amusait, dans un intérêt personnel, à risquer tous les jours au jeu de pile ou face la paix universelle. (*Note de l'Éditeur.*)

LES TROIS GOUTTES DE LAIT

à Léon Jouinot-Gambetta.

« C'est moi qui faillis les boire, ces trois gouttes de lait ! — Moi, d'Artigues, le même d'Artigues qui vous narre l'anecdote, ce soir, ici, dans ce confortable fauteuil de club, les pieds au feu, le whisky and soda au poing ! Ce jour-là, messeigneurs, il n'était question ni de club, ni de whisky, ni de coin de feu. C'était le 15 mars de l'an passé, et je venais d'entrer, par la brèche, dans ce nid de forbans qu'on nomme In-Saffra... On ne le nomme plus ! le soir même, mes spahis, mes tirailleurs et moi l'avions rayé du nombre des villes vivantes. Il n'en reste plus caillou sur caillou...

« L'affaire fut d'ailleurs une jolie affaire, et, j'ose le dire, une affaire proprement menée. Les journaux n'en ont soufflé mot. La mode

est aujourd'hui[1] d'avoir, en France, honte de nos victoires, comme jadis nous avions honte de nos défaites... Vous ignorez donc, plus que probablement, comment les murs assez bien crénelés d'In-Saffra abritaient, outre quelques milliers de vieillards, d'enfants et de femmes, dix-huit cents guerriers abondamment pourvus de mausers à tir rapide, — si abondamment, que les trois oasis d'Izzel, d'Akhbar et de Tafiret, razziées quatre fois l'an, mouraient de faim parmi leurs deux cent mille dattiers. Et vous ignorez aussi comment moi, d'Artigues, déjà nommé, et, dans ce temps-là, chef d'escadrons au 8e spahis, j'eus l'insigne honneur d'être désigné par le Général Haut-Commissaire-Délégué du Sud-Oranais pour mettre discrètement le holà à ces razzias trop longtemps impunies.

« En foi de quoi j'étais, le 15 mars de l'an passé, devant les créneaux pointus d'In-Saffra. Et derrière moi piétinaient, outre les cent quatre-vingt-dix chevaux de mes escadrons, deux compagnies de tirailleurs, et soixante goumiers du goum des Flittas. En tout, deux cent cinquante sabres et trois cents fusils, plus deux malencontreuses pétoires, amenées à dos de chameau, et destinées à crever la

1. Ceci fut écrit et publié dans *Paris-Journal* en 1910.

damnée muraille derrière laquelle les dix-huit cents guerriers d'In-Saffra se fichaient de nous fort à leur aise. Comment les pétoires firent leur office ; comment les tirailleurs se ruèrent à la baïonnette dans la brèche ; comment l'ennemi, quatre fois plus nombreux, fut tout de même débusqué de son repaire, chassé de maison en maison, fusillé de ruelle en ruelle, et, finalement, sabré en plaine par le goum et par les spahis ; — ce n'est guère intéressant, et ça vous écœurerait peut-être... oui : si je vous détaillais cette boucherie-là, vous me traiteriez de cannibale. Une bataille saharienne, ça ne se décrit pas à Paris. Ce serait peu seyant. Ça nuirait aux faits-divers dont vous avez l'habitude de frémir, en ouvrant votre journal du matin... Et, d'ailleurs, c'est autre chose que je veux vous raconter...

« Voici : j'étais entré par la brèche, comme je viens d'avoir l'honneur de vous le dire ; le premier, naturellement, à cheval, devant mes hommes. Et, dès la brèche franchie, un coup de feu, tiré à bout portant, avait tué mon canard. Les tirailleurs, bondissant à ma suite, m'arrachèrent de ma selle : j'étais mal tombé, j'avais la botte prise. Et je me retrouvai, intact, le sabre d'une main, le revolver de

l'autre J'usai des deux. Derrière le rempart, une ruelle s'ouvrait, large comme un boyau, tortueuse comme un serpent. Les murs des cases arabes, bleues de chaux, montraient leurs portes bardées de fer et leurs meurtrières grillées. Les terrasses surplombantes se rejoignaient ; il faisait quasi nuit. Au dixième pas, une horde de burnous s'élança d'une porte tout de suite refermée et nous travailla au yatagan. Deux des nôtres tombèrent. Je plantai ma latte dans une poitrine, et je tirai trois fois au jugé. Des corps s'écroulèrent. Un tirailleur, à côté de moi, s'accroupit sur un blessé, l'acheva, et, à la mode du pays, le mutila. J'allais passer outre, quand, d'une des meurtrières grillées, un coup de pistolet partit, et tua le tirailleur qui se relevait, sa baïonnette rouge.

« Ces coups de feu, tirés par derrière, et d'une maison, sont les plus énervants. D'instinct, je me jetai contre la porte, et trois de mes hommes encore vivants firent comme moi. La porte était solide. Mais j'aurais, je crois, enfoncé un mur, tant j'étais furieux. Les ferrures cédèrent, et, toujours le premier, je pénétrai dans une cour mauresque vide. Un second coup de feu éclata. La balle dépeigna ma barbe Les gueux nous canardaient d'en

haut. Mais l'escalier était là, barricadé seulement par quelques planches. Mes hommes les etèrent bas à la crosse, et nous voilà enjambant quatre à quatre les marches vermoulues. Cette fois, je n'étais plus le premier : un grand diable, ensanglanté des guêtres au turban, m'avait passé devant. En haut, des cris effarants nous accueillirent. Un groupe confus fuyait, et fut acculé dans un taudis sans issue. Mon tirailleur rouge frappa le premier, et je déchargeai mes trois dernières cartouches, avant même de m'être rendu compte que je massacrais des enfants et des femmes... Car il n'y avait point d'homme dans la maison ; c'était une femme qui avait tiré sur nous, et c'étaient d'autres femmes qui gisaient maintenant là, mortes... Hein! Qu'est-ce que je disais ?... Voilà que vous m'appelez cannibale !... Ah ! pauvres gens que vous êtes ! Dans un assaut, personne n'y regarde de si près ! Parole d'honneur ! six secondes plus tard, personne ne criait plus dans la maison !... Et j'avais tant de sang aux bottes qu'en redescendant l'escalier mes semelles glissaient comme si les marches avaient été savonnées de frais...

« Et ce fut dans la cour mauresque que l'aventure m'arriva.

« J'allais repasser la porte et reprendre ma course à travers la ville, quand, par pur hasard, je m'avisai d'un second escalier, plus étroit que l'autre, et très obscur. Machinalement, j'y poussai un coup de pointe. Un hurlement d'épouvante répondit à mon attaque, et une femme, dégringolant, se jeta à mes genoux. Ma latte l'avait égratignée. C'était, je crois, une esclave kabyle, — plus blanche et moins fine que ne sont les filles arabes. Mais je n'eus pas le temps d'étudier l'ethnologie du sujet. Déjà mes tirailleurs accouraient, la baïonnette prête. Alors, folle de terreur, la femme arracha des deux mains le haut de son vêtement, dénuda un sein très gonflé, et, l'écrasant entre ses doigts, en fit jaillir du lait. Trois gouttes de ce lait m'atteignirent au visage. Sur mes lèvres sèches, sur mes lèvres de soldat en train de tuer, je crus sentir le goût de ce lait maternel, de ce lait jeté vers moi comme une supplication suprême, comme le dernier cri de cette pauvre diablesse de maman, me conjurant d'épargner non pas tant elle-même que son petit, — son nourrisson...

« Ce que j'ai fait? J'ai dit aux tirailleurs : « Demi-tour! bougres d'idiots! Allez donc piller les Juifs!... » Et j'ai fait demi-tour moi-

même... Si bête féroce qu'on soit, il y a des limites. Maintenant, je ne réponds pas que derrière moi, quelque gaillard un peu animé...

« Et, en tout cas, comme le soir même, In-Saffra, dûment badigeonné de pétrole, flambait comme une torche, il est fort probable que la jeune personne au sein si gonflé a reculé pour mieux sauter...

« Que voulez-vous? C'est la guerre africaine[1]. Ces gens-là se la font telle, entre eux... Et l'on ne chante pas avec les loups... Soyez sûrs que les guerriers d'In-Saffra, quand ils razziaient Izzel, Akhbar et Tafiret, en faisaient de bien plus belles... Mais ne le dites pas aux touchants philanthropes, qui voudraient pénétrer pacifiquement dans le vieux Maroc fauve, où la terre trempée de sang semble porter, en guise d'épis, des couteaux... »

1. C'est devenu la guerre européenne. Non par la faute de la France, ni de ses Alliés.

LE FOU

pour ceux qui ne le sont pas.

Devant la porte, une grosse porte presque cadenassée, le médecin-chef eut ce haussement d'épaules apitoyé qui déplore *a fortiori* les cas sans espoir :

Je l'interrogeai, baissant déjà la voix :

— Un... très grand blessé?

— Du tout! Mais... pis que cela!...

— Comment?

— Triste à dire : un maboul.

Nous avions tous stoppé devant l'huis rébarbatif. Timidement, je sollicitai.

— Est-ce que... on peut le voir?

— Mon Dieu, oui... Il n'est pas dangereux le moins du monde!

J'entrai.

L'homme se leva pour m'accueillir. Il était grand et large, robuste, les cheveux gris, la

barbe brune; le regard très doux, l'air essentiellement sain, paisible, net; de la main il me désigna son propre siège, et s'assit sur le bord du lit. La chambre avait l'air d'un cabanon, assez exactement.

— Vous venez rendre visite au fou, monsieur? — me dit-il souriant à demi. — C'est moi. Faites-moi la grâce de prendre place. On a dû vous avertir que ma démence est tout à fait inoffensive. Je suis le fou de tout repos.

Ahuri, j'écarquillais des yeux stupides. Le médecin-chef m'effleura du coude :

— C'est la caractéristique, — me souffla-t-il. — Ne vous étonnez pas.

Je m'étonnai tout de même et je m'adressai au fou directement :

— Mais, monsieur, puisque l'on vous prétend fou...

— Pardon! — interrompit-il avec une ironie tellement imperturbable que je ne sais pas encore si elle était ou non de l'ironie, — pardon! on ne prétend pas, monsieur : on affirme. Je suis fou. Vous me désobligeriez en en doutant.

— Soit! — dis-je. — Eh bien! puisque l'on affirme que vous êtes fou...

Il précisa, tranchant :

— Puisque *je suis* fou...

— Puisque vous êtes fou, soit!... puisque vous êtes fou, monsieur, oserai-je vous demander quel est votre genre de folie?

Le médecin-chef m'effleura du coude pour la deuxième fois :

— Vous allez voir! c'est très curieux!

Le fou, qui avait l'oreille fine, opina :

— Très curieux, en effet!

Il me considéra, imperceptiblement goguenard :

« Mais d'abord, monsieur, vous savez peut-être que depuis le 2 ou le 3 août 1914, l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie nous ont déclaré la guerre?

— Heu... oui?...

— Oh!... excusez cette question baroque... elle n'est pas absolument aussi déplacée qu'elle en a l'air... car le personnel de nos ministères de la rue Royale et de la rue Saint-Dominique ne s'en est jamais aperçu... et, — pardonnez-moi, monsieur! — mais vous pouviez, à la rigueur, appartenir à l'une de ces honorables administrations... Je vois qu'il n'en est rien. Nous sommes, nous, France, en guerre avec deux des plus puissants empires militaires de l'Europe... Or, mon genre de

folie consiste en ceci, que je crois... *je crois*, notez! je n'affirme pas, je n'ai jamais affirmé!... je crois avoir découvert un secret de chimie biologique qui pourrait être d'une utilisation efficace et immédiate contre nos ennemis. Voilà.

Je demeurai bouche bée :

— Mais?...

— Mais c'est ainsi. Et c'est tout.

Le médecin-chef m'effleura du coude pour la troisième fois :

— Incurable! — prononça-t-il.

Je le regardai, sans très bien comprendre. Puis je regardai le fou.

— Mais ce secret?...

— Mon Dieu!... ce serait trop long à vous expliquer... les médecins sont d'ailleurs d'accord sur ce point que mes explications sont irréprochablement claires, quoique un peu scientifiques, — pour eux. — Il n'y a, m'ont-ils affirmé maintes fois, aucune faute, aucun « trou » dans ma démonstration, — qui, tout de même, n'a pas le sens commun, affirment-ils aussi, je me hâte de le dire!

— Ah?... Mais... l'utilisation pratique?

— Je pourrais mettre le feu à distance... détruire des appareils aériens... faire, à la

rigueur, exploser des dépôts de munitions... troubler la circulation des trains... amener des déraillements, qui sait?... enfin, sauf grosse erreur dans mes formules, agir sur le baromètre et sur le thermomètre... bref modifier les conditions climatériques... j'entends dans une zone limitée, mais assez étendue... Encore une fois, je n'affirme rien : j'ai seulement les plus sérieuses raisons de croire... j'ai fait maintes expériences, bien entendu...

Stupide, je me tournai vers le médecin-chef.

— Hein? — me dit cet homme, triomphant. — Est-ce un cas!

— Oh... oui!... — fis-je, avalant ma salive : — c'est vraiment un cas... Mais...

Je me retournai vers le fou :

— Mais, monsieur! — m'écriai-je, — vous dites là des choses fantastiques...

— Naturellement! — me rétorqua-t-il, on ne peut plus calme : — puisque je suis fou!

— Mais on n'est pas fou comme vous!... Vous parlez d'expériences... où et quand les avez-vous faites?

— Chez moi. Devant plusieurs témoins.

— Officiels?

— Peste non ! vous allez bien, vous... des témoins officiels !... j'en ai naturellement convoqué des douzaines, mais ils n'ont jamais voulu venir...

— Il fallait les y forcer !

— J'ai essayé... j'ai eu cette jeunesse...

— Alors ?...

— Alors on m'a enfermé. Vous voyez bien où je suis !

Le médecin-chef m'entraîna :

— Un cas unique ! — proclama-t-il une fois dehors. — Le plus prodigieux que j'aie rencontré de ma carrière ! Et il y a vingt-cinq ans que j'exerce...

Je lui mis la main sur le bras :

— Mais... cet homme... votre fou... s'il disait vrai ?... s'il n'était pas fou ?

— Impossible.

Il haussa les épaules. Je n'insistai d'ailleurs pas. J'eus peur d'être enfermé moi-même. Je m'en allai.

Dehors, les camelots hurlaient :

— Demandez *le Soir !* l'incendie de Bourg-en-Argonne par les jets de liquide enflammé !... la rupture de la ligne de Choisy-les-Peupliers !... La pluie persistante empêche l'arrivée en Champagne des renforts d'artillerie lourde..

CEUX QUI OBÉISSENT

DIMBA FATIMATA
VOLEUR D'AVOINE

---

pour madame Marcelle Frappa.

Ce n'est pas à mon cheval que l'avoine fut volée. Mais je tiens mes renseignements de première main : l'histoire fut contée devant moi par le cousin d'une nièce du propre capitaine de Dimba Fatimata. Et c'est au cheval de la femme de son propre capitaine que Dimba Fatimata vola l'avoine.

Vous voyez qu'il n'y a pas mieux. Bref, je vous garantis la vérité du fait sur la tête de Dimba Fatimata lui-même.

Dimba Fatimata, Ouoloff, né natif de Bakel, — (Haut-Fleuve, Afrique occidentale), — était

tirailleur au 1er sénégalais, 1er bataillon, 1re compagnie. Il n'y avait d'ailleurs qu'un régiment, qu'un bataillon et qu'une compagnie en ce temps-là. Et cette compagnie, première du nom, venait d'être levée, instruite et aguerrie, — avec l'approbation du gouverneur Faidherbe, — par un capitaine qui s'en trouvait être, tout logiquement, le propre capitaine de Dimba Fatimata.

Lequel Dimba Fatimata, magnifique gaillard de quelque six ou sept pieds d'altitude, avait été distingué par le susdit capitaine pour sa haute taille, faute de pouvoir l'être pour sa grande bravoure; — la 1re compagnie sénégalaise n'avait pas encore vu le feu ; — distingué, puis promu aux fonctions et dignités de brosseur, ordonnance, tampon, etc... Bref, chef d'une maison militaire dont il constituait soi-même tout l'effectif.

Quant au capitaine de Dimba Fatimata, — dont j'ai déjà parlé dans d'autres histoires, et qui fut et qui reste le premier capitaine ayant commandé la première formée... pardon : fondée !... de ces compagnies noires auxquelles la France doit pas mal de gloire gagnée et pas mal d'honneur sauvé sur pas mal de champs de batailles, c'était un capitaine d'infanterie

de marine tout pareil aux autres, en apparence. — S'il fut plus grand que beaucoup d'autres, que tous les autres, peut-être, — s'il fut grand parmi les très grands, — c'est affaire à lui et à ceux qui se souviennent de lui. Il ne fut dans cette histoire d'avoine que ce qu'il était en apparence, — ou peu s'en faut.

Pour l'avoine, Dimba Fatimata la vola tout bonnement, comme nous aurions fait, vous et moi, au cheval de la femme du capitaine pendant que la femme du capitaine accouchait. J'ai beaucoup connu le fils de la femme du capitaine. Preuve que l'histoire est vraie.

A ce propos, je me suis laissé dire, par des gens informés, qu'accoucher n'est pas une petite affaire. Les femmes mettent un temps incroyable pour en venir à bout. Il est vrai qu'elles sont lentes dans tout ce qu'elles font. Elles perdent à rire et à bavarder presque autant d'heures que nous en utilisons à fumer et à causer politique. C'est probablement pourquoi la femme du capitaine n'eut fini d'accoucher qu'au bout d'un bon mois. Je veux dire qu'elle se prélassa trente ou quarante jours sur sa chaise longue, sans monter à cheval une seule fois du premier jour au dernier.

Même, quand, en fin de compte, elle redescendit à l'écurie, il paraît que c'était seulement pour dire bonjour à sa bête, un petit arabe alezan brûlé, qu'elle aimait beaucoup.

Elle le trouva maigre comme un clou. Naturellement Dimba Fatimata n'y avait pas été avec le dos de la cuillère. Et trente et un jours sans avoine du tout, pour un petit arabe alezan brûlé, c'est long.

La femme du capitaine n'était pas une méchante femme. Elle déclara donc tout de go que celui qui avait fait ça ne l'emporterait pas en paradis. Et, tout effarouchée d'indignation, elle s'en fut raconter la chose à son mari, le capitaine.

Lui, qui, à force de commander sa compagnie, avait fini par se connaître en Ouoloffs comme s'il en eût vendu depuis sa jeunesse, paria tout de suite, avec n'importe qui, que celui qui avait fait ça devait s'appeler Dimba Fatimata. Sur quoi il combina un traquenard de portes, de terrasses, d'écuries et d'escaliers, dans quoi Dimba Fatimata donna tête baissée : on le pinça la main dans le sac d'avoine.

Et il ne l'emporta pas en paradis : rossé comme vous ni moi n'avons jamais été; des-

titué, qui pis est, de toutes ses charges, et rayé du livre d'or de la maison militaire, il fut, par surcroît, mis à l'ombre pour trente jours dans un logis plutôt obscur, et dont l'unique fenêtre, ménagée en soupirail, était trop étroite au gré du soleil, mais suffisamment large au gré des moustiques. Dimba Fatimata adorait le soleil et détestait les moustiques. Il manifesta donc une joie sans mélange, quand, le vingt-cinquième jour au lieu du trentième, l'ordre lui fut signifié de faire incontinent place nette. Un grand jour avait lui : les punitions étaient levées, par faveur exceptionnelle, et la 1re compagnie du 1er sénégalais bouclait les sacs pour rejoindre à marches forcées une colonne de troupes blanches qui opérait je ne sais où, depuis je ne sais combien de temps, contre je ne sais quel Hadji très célèbre, qui s'appelait Hadji Omar ben Quelque Chose, si je ne me trompe pas...

Dimba Fatimata, d'ailleurs, ne prit pas le temps de s'en informer. Sitôt extrait de sa paille humide, et négligeant même le rite ancestral des bamboulas de la délivrance, il n'avait rien eu de plus pressé que de courir droit chez son capitaine. Non qu'il se souciât de le rencontrer en personne : le capitaine de

Dimba Fatimata tapait peu, mais tapait fort; et Dimba Fatimata, récemment tapé, et qui ne l'avait point encore oublié, était doué de prudence et de bon sens. Mais, en l'occurrence, c'était à la femme du capitaine qu'il avait affaire. Et celle-ci, vous vous en souvenez, était une bonne femme, voire une très bonne. A telle enseigne que Dimba Fatimata, l'ayant appréciée à sa valeur, voulait tout bonnement lui présenter des excuses pour l'avoine volée au cheval. Parce que Dimba Fatimata était un homme juste : ses vingt-cinq jours de solitude aidant, il avait médité sur le cas, et s'était sévèrement condamné soi-même :

— *Biss'm illah'y!* Dimba Fatimata kif kif même chose voleur, alors!

Et sa conscience, là-dessus, lui avait torturé l'estomac.

Il frappa. On le reçut.

— Madame, — dit-il, sans plus de salam, — toi bigrement raison rapport le cheval, et moi, Dimba Fatimata, cochon.

Sur quoi, regardant la femme du capitaine au visage, il vit qu'elle pleurait, et s'arrêta net, bouche bée :

— Toi, du chagrin? — dit-il, bouleversé de

remords ; — toi du chagrin toujours rapport le cheval ?

La femme du capitaine fit non, avec sa tête. Et, comme Dimba Fatimata, qui ignorait les premiers éléments de la discrétion puérile et honnête, insistait violemment pour savoir tout de suite le pourquoi de ce chagrin, il lui fut expliqué qu'en Europe, les femmes pleurent quelquefois quand les maris partent pour la guerre.

Dimba Fatimata, méfiant, scrutait les yeux pleins de larmes :

— Ça vrai ? toi pas du chagrin rapport le cheval ? Toi seulement du chagrin rapport la guerre ?...

Il conclut soudain triomphalement :

— Y a bon !

Et, songeant un peu tard que la compagnie devait avoir déjà bouclé ses sacs :

— Y a bon ! Toi pas besoin avoir du chagrin rapport des choses comme ça !...

Le sentiment du devoir militaire l'avait repris ; il gagnait déjà vers la porte :

— Y a bon ! Toi, rapport le capitaine, as pas peur, madame ! Quand même il serait fini crevé mort, moi, Dimba Fatimata, rapporter ici même le capitaine... quand même y a lui

avoir botté derrière à moi, Dimba Fatimata!... moi rapporter ici capitaine, mort ou vivant!... sûr, certain, juré!

Et il s'en fut.

Or, la compagnie sénégalaise, première du nom, ayant bouclé ses sacs, rejoignit bel et bien la colonne blanche où il fallait, et marcha, et contremarcha, et prit le contact de l'ennemi, Hadji Omar ben Je ne sais quoi, en l'occurrence; et finalement le heurta, front contre front, non loin des bords fleuris qu'arrose la Casamène, rivière de là-bas, laquelle, soit dit en passant, se tailla dans l'affaire une publicité du meilleur aloi. Car oncques ne fut Hadji mieux déconfituré que ce Hadji-là, Hadji Omar ben Je ne sais quoi, qui paya cher l'honneur d'avoir été le premier des généraux ennemis de la France à qui nos soldats noirs, — soldats s'il en fut! — administrèrent par la suite d'innombrables volées de bois vert.

Mais à cette volée-là, première de toutes, Dimba Fatimata ne contribua que faiblement. Le fait est incontestable.

Il advint qu'en effet le Hadji s'était retranché dans une brousse assez opaque, tout au bord de la rivière. Il fallut donc que la com-

pagnie sénégalaise chargeât parmi cette brousse. L'ennemi, cramponné à chaque buisson, tiraillait. Et, soudain, le médecin-major, qui chargeait l'épée à la main, en tête de la compagnie, dit au capitaine :

— Mais vous êtes blessé, nom de Dieu !

Et le capitaine, ayant regardé son pantalon de toile blanche, le vit rouge, et dit :

— Nom de Dieu ! je crois que oui !

Dans l'instant il tomba. — Une balle, tirée à bout portant, lui avait traversé la cuisse à toucher l'aine.

Alors on vit un tirailleur, au risque d'avoir la cervelle brûlée par son caporal, sortir du rang :

— Toi quoi foutre ? — hurla le caporal, le doigt sur la détente.

Dimba Fatimata répondit :

— Y a capitaine blessé. Y a moi promis garder capitaine.

Le caporal dit :

— Si Hadji Omar venir, y a toi scié vivant entre deux planches.

Dimba Fatimata dit :

— Y a moi m'en fous !

Ainsi les soldats parlent.

Seize jours après, Dimba Fatimata, comme

il avait promis, rapportait le capitaine à la femme du capitaine, et, même, le rapportait vivant...

Voire, par la suite, il a vécu très longtemps, le capitaine, et sa femme aussi, et Dimba Fatimata plus longtemps encore. Et, comme il arrive toujours à la fin des histoires qui en valent la peine, ils ont tous été très heureux, et ils ont tous eu beaucoup d'enfants.

SOUS LE CIMETERRE

à Stratonice,
religieusement.
C. F.

— Alors?... c'est non?...

— C'est non!

— Vous êtes bien méchante!

— Vous êtes bien impertinent! Dites-moi donc, cher monsieur,... vous vous l'êtes figuré, tout de bon, qu'il suffisait d'en avoir envie pour... dormir... avec moi?...

Il venait de se jeter à ses genoux, après trois semaines d'une cour fort assidue, et il avait très bien fait les choses : prié, supplié, pleuré, et menacé d'en finir avec la vie, le plus sérieusement du monde. Mais elle était trop endurcie au jeu, trop adroite et trop railleuse pour se prendre à quatre mots de galanterie, même passionnés. Et sans effort, elle était sortie victorieuse de l'escarmouche. Lui, pe-

naud, battait maintenant en retraite, et cherchait son chapeau pour se retirer dignement.

Mais elle lui barra la porte, péremptoire :

— Ah! non! ne boudez pas! Ce serait absolument stupide! Voyons!... Asseyez-vous ici, gentiment, et quittez cet air de martyr. Au fond, avouez-le : vous n'en aviez pas envie du tout, de... dormir... avec moi!...

Ce n'était pas si sûr qu'elle voulait bien le dire. Il était jeune, elle était jolie, et ils s'étaient frôlés très complaisamment : « L'homme est d'étoupe, la femme de braise. Le diable n'a qu'à souffler », disent les Catalans. Il eût fallu cette fois-ci que le diable ménageât singulièrement ses poumons pour éviter un bon incendie. Or chacun sait que le diable a des poumons de rechange...

En sorte que, très naturellement et très véritablement, l'homme avait désiré la femme. Et peut-être la femme n'avait-elle pas échappé tout à fait à la contagion de ce désir... Mais il était politique de nier même la possibilité d'une telle contagion.

Aussi niait-elle, péremptoirement :

— Non! vous n'en aviez pas envie du tout! Vous avez fait semblant, par politesse... Eh bien! je vous remercie d'avoir été poli, là!...

Et maintenant n'en parlons plus. C'est oublié... Causons comme de vieux amis que nous sommes. Les nouvelles, d'abord?... Vous avez pu traverser le Bosphore sans anicroche?... Est-ce vrai que l'armée de Salonique va donner l'assaut à Yildiz?

On était au matin du samedi 24 avril 1909. La réaction militaire, maîtresse de Stamboul depuis onze jours, venait d'être vaincue par les corps d'armée rouméliotes, accourus de Salonique et d'Andrinople au secours du parti révolutionnaire. Mais la garde impériale, encore fidèle à l'ancien sultan, continuait de résister dans les casernes et dans les jardins d'Yildiz. Et cette garde impériale, composée des plus braves soldats de l'empire, et des plus farouches, taillait une rude besogne à l'armée qui allait proclamer Mahomet V.

L'amoureux déconfit s'empressa de saisir la perche qu'on lui tendait :

— Rien n'est plus vrai, — affirma-t-il. — L'assaut sera donné ce soir... ou demain au plus tard... Même, à ce propos...

Il hésita.

— Quoi? — dit-elle.

— Vous feriez peut-être prudemment de ne point demeurer cette nuit à Beylerbey...

— Quelle idée !

— Dame ! regardez un plan du Bosphore !... Beylerbey est sur la rive d'Asie exactement en face d'Yildiz... Si la garde impériale est débusquée du palais, comme on n'en peut guère douter, — l'armée révolutionnaire est forte d'au moins quarante mille hommes et la garde n'en compte pas six mille, — si donc la garde est débusquée du palais, les fuyards se rabattront évidemment sur l'Asie... et par conséquent passeront par ici... Eh bien ! il serait peut-être osé d'admettre *a priori* que ces braves gens, vaincus, chassés, traqués comme bêtes fauves, se comporteront sur tout leur passage comme moutons...

— Oh ! croyez-vous ?...

— Je crois qu'une villa isolée comme la vôtre risque d'être au moins mise à sac... et je crois qu'une Européenne, suspecte évidemment de partialité envers le nouveau régime, risque au moins d'être massacrée...

— « Au moins » est charmant !...

— ...Et je crois que la plus simple sagesse vous conseille d'accepter, dès maintenant, une place dans mon caïque, et, dès ce soir, une chambre d'ami à l'ambassade...

— Ce qui nous ferait voisins de lit,

pas? Eh bien, mon cher secrétaire... non !...

— Vous êtes imprudente...

— Laissez donc !... J'ai mes domestiques et mes *cavas*, peut-être !...

— Je serais bien surpris que vous les eussiez encore demain matin, pour peu qu'une bande de Kurdes ou d'Albanais vinssent accoster à l'échelle du village...

— Nous verrons cela demain matin...

— Irrévocablement ?

— Irrévocablement !... Et maintenant, encore une fois, parlons de choses plus intéressantes... La ville doit être sens dessus dessous ?... Combien de trahisons notoires depuis que la girouette du succès a tourné une fois de plus ?...

— Beaucoup. Les soldats seuls savent ne pas trahir. La garde impériale n'a pas trahi, et ne trahira pas. Mais il n'y aura qu'elle...

Ils bavardaient maintenant comme elle l'avait souhaité, — tranquillement, amicalement, sagement, — comme il sied entre gens qui n'ont rien du tout à se reprocher l'un à l'autre, et dont le tête-à-tête n'a jamais, au grand jamais, failli dégénérer en corps à corps...

Autour d'eux, l'après-midi turc épaississait son silence et sa quiétude. Par les fenêtres qui surplombaient l'eau courante, le Bosphore

laissait entrer ensemble sa fraîcheur, son parfum, et le bruissement léger de ses vagues...

Tout à coup, proche, un coup de feu retentit.

— Hein ! — dit-elle, — qu'est-ce?...

Elle s'était soulevée sur sa chaise longue et regardait d'instinct vers la porte. Lui, plus logique, s'approcha de la fenêtre, et étouffa une exclamation.

— Qu'est-ce — répéta-t-elle.

— Tout ce que j'avais prévu, — dit-il en reculant d'un pas.

Effarée, elle ouvrit la bouche pour interroger encore et ne trouva pas ses mots. Au dehors, un second coup de feu éclatait, puis un troisième. Une balle bourdonna, peut-être tirée contre la villa.

— Tout ce que j'avais prévu, — répéta-t-il. — On a sans doute donné l'assaut dès midi... Et le Bosphore, d'Ortakeuy à Beylerbey, est couvert de barques... Des soldats viennent d'entrer dans votre parc... Ce sont ceux-là qui tirent, probablement sur nous...

Elle s'élança, l'excès du péril lui ayant rendu courage. Elle était certes brave, — plus brave que ne sont les femmes d'Occident :

— Il n'y a qu'à fuir, — dit-elle. — Votre caïque est là?

— Ah! bah! mon caïque!... il y a beau temps qu'il a disparu!... Mes caïkdjis sont Grecs, et, par conséquent, n'aiment pas l'odeur de la poudre[1]... Non... il ne faut pas fuir... il faut nous cacher.

— Où?

— N'importe où!... On ne nous cherchera pas tellement!... La première cachette venue fera l'affaire!... Les soldats croiront la maison vide... quand ils auront pillé, ils fuiront... soyez-en sûre...

D'autres détonations éclataient, plus proches. Le parc, à n'en pas douter, était maintenant plein de soldats.

— Vite, — dit-il. — Voyons, y a-t-il une cave?

— Non... — Elle tremblait comme une feuille, mais conservait un sang-froid assez rare et très beau : non, il n'y a pas de cave, mais il y a le caïkhané...

Le caïkhané, c'est la remise des caïques : une sorte de souterrain, creusé sous la maison, et dont le sol s'abaisse en pente douce jusque dans la mer, afin qu'on y puisse facilement

1. Ceci fut écrit et publié dans le *Journal*, en 1910. M. Claude Farrère connaissait d'ores et déjà les Athéniens. — (*Note de l'Éditeur*).

haler à sec les embarcations légères. — Il n'y a pas grand'chose à piller dans un caïkhané...

Ils y coururent. A l'instant qu'ils s'y enfermaient, une porte de la villa céda sous la crosse des envahisseurs... Un tumulte terrible de lourdes bottes ébranla tout le logis des assises aux combles...

Eux se tenaient debout au milieu du souterrain humide. A leurs pieds, l'eau du Bosphore clapotait. Et par les portes voûtées qui servent d'issues aux caïques, ils apercevaient, comme par des soupiraux, toute la mer et toutes les barques chargées d'hommes farouches qui venaient vers eux, et que d'autres barques, hérissées de fusils et de mitrailleuses, poursuivaient déjà...

Un caïque remisé gisait sur sa cale. Ils s'y réfugièrent et ramenèrent sur eux la toile à voile qui formait tente...

Au-dessus, les bottes pesantes continuaient leur sinistre piétinement. Mais maintenant, ils n'entendaient presque plus rien, à cause de la toile épaisse qui les ensevelissait sous ses plis. Ils étaient là comme dans un lit, pressés l'un contre l'autre, et quoiqu'ils ne fussent lâches ni elle ni lui, le danger réel et formidable, suspendu au-dessus d'eux comme un glaive

prêt à choir, les poussait irrésistiblement à se rapprocher, à s'unir plus étroitement, à s'étreindre...

Jusqu'au soir, les fuyards d'Yildiz occupèrent la villa isolée.

Ils ne l'avaient point envahie pour la saccager, — étant soldats, non bandits; — mais pour s'y défendre contre leurs ennemis; pour y être fidèles une heure de plus à leur maître et à leur devoir. Ils se battirent, et beaucoup moururent. Aucun ne pilla.

Et, jusqu'au soir, la toile à voile du caïque remisé abrita sous ses plis l'homme et la femme qui flairaient, tout près d'eux, la mort...

Quand ils sortirent de leur abri, après le crépuscule, et se retrouvèrent dans la villa presque intacte, ils étaient, tout naturellement, amants.

“ TIRRAILLOURRS ”

pour Max et Alex Fischer.

Il était une tois au service de S. M. la République un enseigne de vaisseau qui s'appelait Dattaque. Et le hasard voulut qu'on l'adjoignît un beau matin à l'expédition, moitié militaire, moitié civile, que deux administrateurs coloniaux en instance de décorations ou d'avancement s'apprêtaient à diriger n'importe où ça se trouverait, en pays nègre. Vous comprenez : toute l'affaire était arrangée d'avance et réglée comme papier à musique ; l'enseigne Dattaque devait se débrouiller pour que tout marchât convenablement, avec un minimum de bateaux à fond plat, de pagayeurs et de tirailleurs indigènes ; les deux administrateurs devaient découvrir des choses scientifiques extraordinaires et sans précédent ; le Président de la Répu-

blique devait les couvrir d'honneurs; et, à supposer qu'il y eût des gens assez arriérés pour ne pas trouver tout ça très bien, on devait se débarrasser d'eux, n'importe comment, mais avec énergie. Il y a eu beaucoup d'expéditions de cette espèce-là; et il est lamentable de constater qu'elles ont parfois fait tort aux autres, aux vraies, — aux belles.

Le pittoresque du cas dont il s'agit, c'est qu'on avait très mal choisi l'enseigne de vaisseau Dattaque pour l'usage qu'on voulait en faire. Non qu'il ne sût se débrouiller très élégamment avec les bateaux à fond plat, les pagayeurs et les tirailleurs indigènes. Il savait même trop bien : les administrateurs coloniaux en conçurent une jalousie bien naturelle, quoique regrettable. Mais la pierre d'achoppement fut que les enseignes de vaisseau ont parfois une teinture géographique assez poussée et que Dattaque, pour comble, était un homme sceptique et méfiant, qui refusait avec ironie de confondre le Niger avec l'Oubanghi, même quand c'eût été indispensable au point de vue avancement et décorations. Comme juste, les choses commencèrent de n'aller pas très bien entre lui et ses camarades d'expédition dès le dixième kilomètre

Au centième elles allèrent très mal. Et c'est alors que le plus déluré des deux compères coloniaux eut une idée : celle de se débarrasser, comme c'était prescrit, — n'importe comment, mais avec énergie, — de l'enseigne Dattaque, empêcheur de danser en rond. Tout juste à point, on n'avait presque plus besoin de ses services : l'expédition venait d'échouer son dernier bateau à fond plat sur la berge du dernier fleuve à peu près navigable que Dattaque, marin consommé, avait réussi à remonter bien au delà de toutes limites vraisemblables. Il n'y avait plus qu'à continuer la promenade à pied, en pratiquant le *portage*, c'est-à-dire en réquisitionnant cinquante ou soixante indigènes du plus proche village, en manière de bêtes de somme. Les indigènes n'aiment pas beaucoup, beaucoup, ce procédé. Ils s'y résignent toutefois, surtout quand les requérants sont armés de fusils à tir rapide. Et ils en prennent leur parti, tant bien que mal, quand les susdits requérants renvoient à domicile les *porteurs* après les avoir un peu payés et sans les avoir trop rossés. Néanmoins il survient parfois des arias, surtout quand des gens trop malins ont intérêt à ce qu'il en arrive.

En l'occurrence, le déluré compère déjà signalé prit ses précautions pour que rien n'y manquât.

L'enseigne de vaisseau Dattaque, empêcheur de danser en rond, — de massacrer en rond, peut-être, — l'enseigne Dattaque, dont les bateaux à fond plat n'étaient d'ailleurs plus bons à grand'chose puisque le dernier fleuve n'était désormais plus du tout navigable, même par lui, fut laissé en réserve, ou en arrière-garde, comme vous préférez, dans le village qui allait fournir, bon gré, mal gré, les indispensables porteurs. Le reste de l'expédition poussa de l'avant, porteurs y compris. Et il ne fut plus question de rien.

D'autant moins que, dans l'esprit avisé du compère commandant en chef, les porteurs, au plus tôt massacrés à la suite d'une ingénieuse et providentielle révolte de leur part, — le lapin commence presque toujours, — ne risquaient vraiment guère de jamais revenir dans leur village, — et que, par conséquent, l'enseigne Dattaque, demeuré dans le même village, tel une espèce d'otage, ne risquait vraiment pas du tout d'en jamais réchapper. Par le fait, il en réchappa tout de même. Mais ce ne fut pas de sa faute.

Tout arriva, en effet, comme tout devait arriver, c'est-à-dire que les porteurs fusillés ne revinrent pas, — naturellement, — que le village, ne les voyant pas revenir, se fâcha rouge, que, dans la cervelle simpliste des notables, l'enseigne Dattaque fut rendu responsable, et que deux ou trois mille guerriers hérissés de lances et de sagaies assiégèrent la case où, naïvement confiant dans la bonne foi de ses co-expéditionnaires, cet homme sans malice attendait des ordres. Car il paraît qu'on lui en avait promis.

Il était sans malice, l'enseigne Dattaque mais non sans intelligence. Dès qu'il entendit la foule ameutée hurler à la mort autour de sa case, il comprit tout de suite les choses...

Et alors...

J'ai oublié de vous dire que l'usage n'étant pas de laisser absolument sans escorte les blancs isolés en pays nègre, les deux compères coloniaux s'étaient résignés à laisser à l'enseigne Dattaque, dans son village d'attente, — j'ai failli écrire : dans son cimetière préventif, — une escorte de six tirailleurs sénégalais. — Six. — Pas sept : six. — Six « tirraillourrs », pour dire comme ils disent eux-mêmes, — eux, les tirailleurs.

Cela dit, je continue.

... Et alors, il se passa donc une chose toute simple. L'enseigne de vaisseau Dattaque, soldat, raisonna en soldat. Il se dit :

— C'est à moi que ces braves gens en veulent. A moi et rien qu'à moi. Je vais me rendre à leur discrétion, personnellement. Je vais me rendre, moi, seul. Ils me couperont en petits morceaux; mais ils laisseront mes tirailleurs s'en aller où ils voudront, sans dommage.

Il se dit cela, l'enseigne Dattaque; et il le dit à ses tirailleurs, — à ses tirraillourrs. Mais les tirraillourrs, eux aussi, étaient des soldats, comme l'enseigne Dattaque. Quand l'enseigne Dattaque voulut sortir de la case, pour aller se rendre à l'ennemi, il se heurta à un tirraillourr, baïonnette au canon, qui l'arrêta, baïonnette croisée :

— Halte là!... Qui vive?

— Qu'est-ce qui te prend, toi?

— Qui vive?

— Je m'en vais te foutre dedans, tu sais? Je suis encore ton lieutenant, je suppose?

Mais le tirailleur fit alors cette réponse de soldat :

— Toi y a vouloir te rendre à l'ennemi?

Toi y a plus lieutenant. Passez au large!

Et, stupéfait, maté, silencieux, l'enseigne Dattaque recula.

Dehors, la foule hérissée de lances et de sagaies hurlait plus fort ; elle était deux ou trois mille. Les tirailleurs étaient six. Mais ils avaient occupé les fenêtres et la porte. Ils firent tête :

— Vous, comme ça, allez foutre le camp. Y a mauvais rester là. Nous, comme ça, allons exécuter feu répétition, si vous restez là.

Les guerriers du village eurent le tort d'insister. Les tirraillourrs n'hésitèrent pas. Les soldats n'hésitent jamais. Le plus ancien commanda :

— Feu de salve!... Quatre cents mètres!... Joue! feu!

Il y eut des morts.

Le chef improvisé continua .

— Feu à répétition! commencez le feu!

Les coups crépitèrent.

Le village se rua à l'assaut de la case.

Les tirailleurs, tirant, chargeant, retiran rechargeant, et toujours baïonnette au canon ne lâchèrent pas pied.

Il y eut bataille. Il y eut victoire.

Au soir, vainqueur sans avoir combattu, —

ça l'ennuyait de se battre pour sa propre peau, — l'enseigne Dattaque se trouvait hors d'affaire. Le village avait fui. Il put regagner sans encombre le moins échoué de ses bateaux à fond plat. Les pagayeurs pagayèrent. On redescendit le fleuve. On regagna la côte. Il y avait trois tirailleurs tués, trois tirailleurs blessés, — six tirailleurs vainqueurs.

Et le total, — l'enseigne de vaisseau Dattaque en sus, — faisait sept soldats, dont quatre purent encore se battre sur la Marne le 9 septembre 1914, pour la France cette fois, — et furent encore vainqueurs, naturellement.

CEUX QU'ON NE PEUT PAS TUER

TABOU

pour madame Japy de Beaucourt.

Dans la rue de chauffe n° 3, on chauffait « en vase clos » ; ils étaient seize chauffeurs à peu près nus, tête à tête avec les quatre Bellevilles à foyers rigoureusement fermés, à cendriers largement ouverts.

Au-dessus, l'œil-de-bœuf déclanchait son aiguille, de minute en minute, par secousses brusques. Et toutes les cent vingt secondes, le chef de chauffe lançait le commandement, bref comme un coup de trique :

— Ouvrez les foyers !

Sur quoi, séance tenante, les huit foyers s'ouvraient, pareils à huit bouches d'enfer, et

les seize chauffeurs, d'une vigoureuse détente du biceps, lançaient dans les huit foyers rougis à blanc leurs seize pelletées de charbon bien parées d'avance.

Après quoi, les huit portes retombaient sec comme huit déclics de guillotine, et les cheminées vomissaient derechef des torrents de lourde fumée.

Le *Bouvet* filait à toute petite vitesse — six nœuds. Mais, six nœuds ou dix-huit, la chauffe méthodique est obligatoire à bord d'un cuirassé de S. M. la République, parce que c'est celle qui permet le minimum de dépenses. Et il faut que les cuirassés ménagent l'argent du contribuable pour que les bureaux et les ministres puissent en gaspiller tant qu'il leur plaît, en toutes sortes d'inutilités, sans que les commissions du budget risquent de s'en apercevoir trop évidemment.

Jean Diquélou, matelot de 1re classe, chauffeur breveté, chauffait. Ce faisant il pensait à sa blonde, se souciant infiniment peu des opérations militaires auxquelles il participait. Le *Bouvet* canonnait les forts turcs du détroit des Dardanelles et se conformait aux ordres du commandant supérieur, brave homme, mais fort vieux, comme sont tous les amiraux

de France, et qui ne se rendait pas suffisamment compte de ce qu'est un retour de courant. Or, les retours de courant des Dardanelles ramènent inéluctablement les torpilles dérivantes de la côte nord vers la côte sud. Beaucoup de gens savent cela. Sans doute quelques-uns l'avaient-ils oublié.

Et il arriva ce qu'il arriva. Le *Bouvet*, manœuvrant comme il avait ordre de manœuvrer, strictement, rangea de près la côte sud, — la côte dangereuse, — puis vira de bord au point le plus périlleux. Et il heurta, par son flanc tribord, une mine dérivante, qui éclata au choc, sous la tourelle majeure de 274^{mm}, 7.

On vit une petite fumée rousse par le travers de la tourelle. Instantanément, le cuirassé donna trente degrés de bande. Il y eut un temps d'arrêt, bref. Le cuirassé donna quatre-vingt-dix degrés de bande, on vit l'eau pénétrer dans les cheminées, où la fumée refluait par grands tourbillons horribles. Il y eut un nouveau temps d'arrêt. La chose s'était passée si vite que le cuirassé allait encore de l'avant, tout couché sur le flanc. Enfin, il fit le tour, chavira. On le vit flotter un moment, la quille en l'air, l'éperon un peu enhaussé, l'arrière s'enfonçant. Alors

il acheva de stopper, prit de l'erre en arrière. Et finalement il plongea lentement, suivant son axe, la poupe précédant la proue, en route pour l'éternité. Puis on ne vit plus rien. Le *Bouvet* avait coulé bas, entraînant dans l'abîme ses sept cent vingt-cinq hommes d'équipage, y compris le commandant, un capitaine de vaisseau qui s'appelait Rageot de la Touche, lequel, très simplement, s'était assis sur son banc de quart, disant à ses officiers :

« Il y aura trop de morts. Il est meilleur que le commandant en soit, pour l'exemple. »

Il en fut, lui, le premier de tous.

Honneur à ses os.

Jean Diquélou, matelot de 1re classe, chauffeur breveté, chef de chauffe dans la troisième rue, n'avait aucune raison de tenir des propos aussi fiers. Il pensait à sa blonde, je vous l'ai dit, quand la torpille allemande éclata juste contre la muraille de sa chaufferie. Le choc fut brutal ; la tôle extérieure éclata comme écorce de châtaigne ; la tôle intérieure ne tint guère mieux ; le charbon faisant office de cofferdam était brûlé depuis belle lurette. L'eau pénétra en trombe. Le *Bouvet* n'était

pas un cuirassé dernier cri : il n'y avait aucune protection entre le double fond et la chaufferie même. L'eau se rua dans la chaufferie comme une invasion boche dans un pays neutre.

Les foyers inondés rugirent, fusèrent, s'éteignirent. L'eau tourbillonna épouvantablement de tribord à bâbord et de bâbord à tribord. Des jets de vapeur s'y mêlèrent. Quelques hommes, brûlés vifs, hurlèrent, puis, noyés, se turent. Jean Diquélou, noyé avant d'avoir été brûlé, ne hurla pas. Mais il se produisit cette chose prodigieuse : le tourbillon rua Jean Diquélou de tribord à bâbord, puis de bâbord à tribord; d'une cloison à l'autre; de la cloison éventrée à la cloison intacte, et *vice versa*. Contre celle-ci, Jean Diquélou s'assomma. Simple évanouissement. On s'évanouirait à moins.

L'eau entrée ressortit. Il y en avait trop. Jean Diquélou ressortit avec l'eau. Il franchit du coup la tôle intérieure, la soute vide, la tôle extérieure. Il jaillit hors du navire, — évanoui, mais vivant. Il y a des miracles.

Et comme le corps humain pèse spécifiquement moins que l'eau de mer, Jean Diquélou remonta jusqu'à la surface. Il flotta un instant. L'instant qu'il fallut à une vedette

anglaise, accourue sur le lieu du sinistre, pour repêcher Jean Diquélou, vivant. J'ai oublié un détail : il ne savait pas nager, Jean Diquélou.

Vous pouvez lui demander comment il s'est tiré d'affaire. Il vous répondra très sincèrement qu'il l'ignore. C'est la pure vérité.

Il était tabou, voilà la chose.

Il y a des gens tabous.

L'IDOLE

pour Max Hellé.

Les dieux sont morts...

L'Idole dont il s'agit est un ivoire hindou, qu'un Cinghalais m'a vendu jadis pour trente roupies, à Monte-Lavinia de Ceylan, sur la terrasse du fameux hôtel où se mange le meilleur curry de toute la terre. Cet ivoire-là figure une bonne femme accroupie, laquelle brandit, au bout de six bras gesticulants, six têtes coupées qu'elle serre à la gorge. Cela fait une sorte de Tanagra dans le goût asiatique, — assez épouvantable. — Mais je suppose que vous ne croyez pas du tout aux sornettes des transmigrations et des métempsycoses? Alors, laissons mon Idole tranquille : elle n'a *raisonnablement* rien à faire dans l'aventure que je veux raconter.

C'est une aventure vieille de treize ans. Je

précise : une aventure qui m'est arrivée le lundi 2 mars 1903, à Salonique, en Macédoine, dans une impasse du haut quartier juif. Pour rien au monde je ne l'aurais publiée du vivant de Churah Sungh, qui en fut, avec moi, le héros. Mais Churah Sungh est mort avant la guerre, dans sa capitale de Saharajonpur, — mort sans enfant. — Il n'importe donc plus beaucoup de garder ou de rompre le silence.

Churah Sungh, comme chacun sait, était, quand il mourut, Rao de Saharajonpur, sous la suzeraineté de l'Empereur des Indes. Mais, en 1903, il n'était encore que prince héritier et faisait, en ma compagnie, son tour d'Europe. Nous nous étions liés quelque six ans plus tôt, à Ceylan... Au fait, précisément le jour où j'avais, à Monte-Lavinia, acheté l'Idole... C'était au déjeuner. Churah Sungh, élégant dans son costume de prince voyageur et sous son turban bariolé, ne parvenait pas à se faire comprendre des maîtres d'hôtel indigènes, éperdus et consternés.

— Rao Sahib, — dis-je en urdu, — voulez-vous un interprète?

Il éclata de rire et me répondit en anglais :

— Je crois bien que je veux! Je suis un Pundjabi, moi : je ne sais pas le patois de ces

sauvages du Sud. Mais, par Jupiter! vous parlez donc toutes les langues?

Et notre connaissance fut faite. Une heure après, j'achetai l'Idole. Et ce fut à son tour de mettre ses lumières à mon service :

— Tiens! — dit-il, en jetant les yeux sur l'objet, — tiens! ma grand'mère!

— Votre...?

— Mais oui, cher monsieur. C'est Kâli, la déesse à six bras. Et nous, Raos de Saharajonpur, nous descendons de Kâli en droite ligne. Quoique, vous le voyez, nous ayons dégénéré.

Il tapait en riant sur ses épaules, d'où partaient deux bras bien musclés, mais, naturellement, rien que deux.

C'était un prince hindou, comme il n'en manque pas : élève de Sandhurt, officier anglais; verni à l'anglaise des pieds à la tête. Très Hindou quand même, très! mais en dedans

Au fait : — Le 2 mars 1903, à huit heures du soir, Churah Sungh et moi sortions de notre hôtel de la rue Parallèle, à Salonique, pour aller dîner chez le général commandant la gendarmerie internationale[1]. Nous étions

1. L'histoire avint en 1903. Salonique était encore turque. — (*Note de l'Éditeur.*)

à Salonique depuis l'avant-veille. Nous revenions d'une excursion à frais communs dans le district de Mitrovitza. La révolte des *comitadjis* battait son plein. De bien sinistres gredins, ces gens-là, sur lesquels l'Europe s'apitoyait, du temps qu'elle avait des larmes à perdre[1] ! En tout cas, mes articles déjà parus dans le *London Herald* m'avaient valu, au cours de l'excursion susdite, une douzaine de lettres de menaces et un coup de fusil, tiré à travers une haie, qui m'avait manqué de deux pouces : les *comitadjis* ne digéraient pas les vérités crues que je leur avais servies dans le *London*. Après le coup de fusil, j'avais offert à Churah Sungh de se séparer du compagnon dangereux que j'étais. Mais il m'avait rabroué de la belle manière :

— Pour qui me prenez-vous, mon vieux? Par Jupiter! je suis un gentleman, je suppose!

Il jurait toujours en anglais, bien entendu. Et c'était vrai qu'il était un gentleman irréprochable, anglais, comme je l'ai dit, jusqu'au

1. M. Claude Farrère n'a jamais eu d'illusion sur le peuple bulgare, non plus que sur le peuple grec. Ceci fut écrit vers 1906. — (*Note de l'Éditeur.*)

bout des ongles, mais hindou quant au dedans, hindou jusqu'au creux des moelles.

Donc, ce soir-là, nous marchions côte à côte, d'abord dans la rue Parallèle, pavée de larges dalles, puis dans les petites rues qui escaladent la haute ville, pavées de cailloux pointus. Il faisait plus noir qu'en enfer, car le ciel était bas et les réverbères absents. Je connaissais à peu près le chemin à suivre. Mais les gens qui ont visité Salonique et qui savent le labyrinthe que c'est, comprendront sans effort comment, au bout d'une demi-heure de piétinements et de tâtonnements à l'aveugle, je me perdis.

— Churah Sungh, — dis-je, penaud, — je ne sais plus du tout où nous sommes. Le mieux serait peut-être de grimper jusqu'aux terrasses d'en haut, d'où nous verrons la ville.

— Grimpons, par Jupiter ! L'embêtant, c'est que nous arriverons en retard pour le dîner.

Il était écrit, en effet, que nous arriverions en retard. Comme nous enfilions, au hasard, une ruelle obscure et tortueuse plus qu'un trou de taupe, je reçus par derrière un furieux coup sur la nuque et je tombai de tout mon long sans dire ouf ! Cinq minutes plus tard, je

revenais à moi et je constatais tout de suite que j'étais encore sur le pavé, à la même place, mais ficelé comme un saucisson ; et comme j'ouvrais la bouche pour crier au secours, un grand diable, à face bestiale de Bulgare, m'appuya sur la gorge la pointe d'un couteau qui piquait bien. Je me tus.

J'étais sur le flanc droit et mon bourreau assis sur ses talons, devant mon visage. Je ne voyais donc rien autre chose qu'un mufle féroce et qu'un couteau. Je n'avais, en vérité, pas besoin d'en voir davantage; je ne doutais pas une seconde d'être tombé aux mains des comitadjis et je n'avais guère d'illusions sur mon sort; les gueux m'avaient manqué sur les routes macédoniennes, mais ils me tenaient ici et ne me manqueraient pas.

Un quart d'heure passa. Des pas approchèrent et la lueur d'une lanterne se refléta sur la lame, toujours appuyée à mon cou. Des mains m'empoignèrent et m'adossèrent à un mur. La première chose qui frappa mes yeux fut alors Churah Sungh, garrotté comme moi et comme moi adossé au mur. Il était accroupi. Et, — sa nature hindoue libérée soudain de l'enveloppe anglaise, comme toujours aux heures d'émotion forte, — il était accroupi,

les genoux écartés et les jambes horizontales, comme seul un homme d'Asie peut s'accroupir, — comme est accroupie, exactement, mon Idole...

Je n'eus pas le temps d'y réfléchir à mon aise. L'homme à la lanterne m'éclairait le visage. Et un autre — ils étaient en tout huit ou dix — vint me regarder sous le nez. Celui-ci, moins sale que ses acolytes, semblait aussi plus soucieux de son incognito : un masque noir, fort bien conditionné, ne laissait à découvert que ses yeux.

Une interminable minute, il m'examina en silence. Puis, tout à coup, il tira de sa poche deux numéros du *London Herald* et, les déployant, posa le doigt sur ma signature.

— Vous, Harold Forth? — interrogea-t-il, en mauvais anglais.

Je ne répondis ni oui ni non. Il ricana ; cela lui suffisait sans doute. Un autre gredin s'approcha de lui et lui montra Churah Sungh. Il haussa les épaules et prononça quelques mots que je ne compris pas ; mais le geste qui les accompagnait était clair. D'ailleurs, pour supplément de certitude, notre condamnation nous fut signifiée en anglais. L'homme au masque ânonna, tant bien que mal :

— Le comité bulgare de Salonique vous a condamnés à mort. Vous allez être exécutés.

Le couteau continuait de me piquer la pomme d'Adam. Il était clairement superflu de crier. Du reste, les maisons qui nous entouraient, noires du haut en bas et grillées comme des forteresses, ôtaient tout espoir d'un quelconque secours. On affirme que l'imminence de la mort surexcite nos fonctions cérébrales. Possible. Je ne m'en aperçus toutefois point en ce moment. Je sentis plutôt une résignation stupide et inerte. Je me souviens d'avoir eu très froid au creux des reins, puis d'avoir songé vaguement qu'il convenait à un Anglais, assassiné comme j'allais l'être, de donner à ses assassins une leçon de courage, en mourant dédaigneux et la tête haute. Enfin, je pensai, comme par secousses, et sans nul motif d'ailleurs, à toute une succession incohérente de choses et de gens : à mon père, que j'avais vu mourir dans son lit, lui, — à la plage de Brighton, — à un coup de poker que j'avais gagné l'avant-veille, — et, je ne sais pourquoi, à l'Idole...

Une dernière idée me vint, au moment que deux mains brutales me jetaient à genoux. Et ce fut probablement une réminiscence

d'ancienne lecture, car dans les livres les choses se passent ainsi : je tournai la tête vers Churah Sung :

— Rao Sahib, — dis-je, — me pardonnerez-vous d'être la cause de votre mort?

Il ne me répondit rien. Je le regardai : il n'était pas évanoui. Je vis ses yeux, noir et blanc, ses yeux hindous, qui étincelaient étrangement dans l'ombre. Et j'entendis qu'il psalmodiait je ne sais quelle prière incompréhensible dans une de ces langues sacerdotales du nord de l'Inde que seuls les prêtres et les rois de là-bas entendent.

Soudain, les bourreaux le saisirent. On voulait le tuer le premier. Je le vis, toujours accroupi, le buste très droit, semblable, identiquement semblable à l'Idole. Deux hommes le tenaient aux épaules. Un troisième s'avança, le couteau à la main. L'homme masqué, qui regardait, fit un pas pour mieux voir...

Et alors, il se passa une chose mystérieuse et terrible.

Les deux hommes qui tenaient Churah Sungh le lâchèrent tout à coup, et leurs mains sautèrent à leurs propres gorges, comme pour en arracher une invisible griffe. En même temps ils criaient, mais d'une voix déjà

étouffée et rauque, et leur double cri s'acheva en un gargouillement atroce. L'homme au masque et l'homme au couteau, pareillement attaqués, — est-ce attaqués qu'il faut dire? — se débattaient pareillement et râlaient avec des soubresauts. C'était... oui... c'était comme si Churah Sungh eût, de ses mains, étranglé les quatre misérables. Mais je voyais, pourtant, je voyais de mes yeux ses mains, ses *deux* mains, garrottées le long de son corps!...

Les quatre faces grimaçantes se raidirent, puis devinrent noires. Les quatre corps convulsés s'écroulèrent, flasques. Je les vis tomber, — cadavres. Il y avait déjà beau temps que le reste de la bande s'était enfui, hurlant de terreur.

Et, dans le silence surnaturel qui suivit, je me souviens d'avoir entendu mes propres dents cliqueter.

Ce fut un veilleur de nuit qui nous délia, sains et saufs, une heure plus tard. Comme nous étions amis du général commandant la gendarmerie internationale, il n'y eut aucune enquête : les morts étaient quatre comitadjis connus et recherchés par la police.

Jamais Churah Sungh ne souffla mot à âme

qui vive de toute l'aventure. Et si je la raconte aujourd'hui, c'est que Churah Sungh est à présent mort, sans descendant, que la race des Raos de Saharajonpur est éteinte, et que, par conséquent, il n'existe plus un seul descendant de Kâli.

LE BAPTÊME

pour Victor et Yvonne Segalen.

Jean-Claude Pouldu, né natif de Ploudalvennec, — Finistère, — n'était pas soldat de son métier, dans l'origine. Il était tantôt une chose, tantôt une autre, en général à peu près rien : il bricolait, ce qui ne constitue pas une profession très définie. Pour tout dire, Jean-Claude Pouldu n'avait pas encore trouvé sa voie. Il attendait l'inspiration, l'heure. Ce fut la guerre de 1914 qui lui apporta l'une et l'autre.

Jean-Claude Pouldu, mobilisé dès le commencement du conflit, dans les chasseurs à cheval, et dare-dare expédié vers la frontière franco-belge se révéla tout de suite, tant aux autres qu'à soi-même, se révéla ce qu'il avait toujours été dans le fond de son être, sans avoir eu l'occasion de s'en douter encore : un

soldat. Et la suite des événements le prouva même un soldat d'une élite aussi rare que merveilleuse : celle des hommes à l'épreuve du feu comme du fer, de l'eau comme du feu, et de la baïonnette ou du shrapnell comme du bistouri ou de l'hôpital : celle des hommes qu'on ne peut pas tuer.

Rien ni personne jamais n'a pu tuer Jean-Claude Pouldu. Peut-être Jean-Claude Pouldu est-il même immortel, — éternel. Vous allez en juger vous-mêmes :

Il était parti, comme je viens de vous dire, en août 1914 pour la frontière franco-belge. Il la franchit peu après, se lança tête baissée contre les rangs prussiens retranchés alentour de Charleroi et s'y fit tout bonnement hacher, pis que chair à pâté.

J'entends que son régiment resta tout entier sur le carreau, colonel et capitaines en tête. Lui, Jean-Claude Pouldu, sortit du guêpier l'épiderme intact. La mitraille allemande n'avait même pas pu l'égratigner. Et, somme toute, ces trois jours d'une tuerie sans égale dans l'histoire de la planète ne lui auraient pas paru trop désagréables, ni trop longs, n'eût été cette chose tout de même embêtante : recevoir trop, trop et

trop de marrons, quand on n'est pas fichu d'en rendre seulement autant que ça se devrait. Parce qu'en tout la justice doit régner. Et quand vous êtes cavalier de 2e classe, et que vous avez répondu zut à votre maréchal des logis, votre maréchal des logis vous flanque deux jours pour parole déplacée envers un supérieur, — deux jours, mais pas quatre. Or Jean-Claude Pouldu trouvait qu'à Charleroi, on avait trop écopé pour pas assez de bêtises.

— Laisse faire qu'on se retrouve pour une fois, eusses et nous! — affirma-t-il à un copain déjà découragé. — Et tu verras si c'est seulement zut que je saurai leur z'y dire, à présent qu'ils nous ont appris la manière.

On se retrouva, pas plus tard que quinze jours après, du côté des marais de Saint-Gond sur la Marne. Et Jean-Claude Pouldu tint parole. Bien entendu, les contre-attaques désespérées de la garde prussienne écrasée n'eurent pas le moindre effet nocif sur cet homme qu'on ne pouvait pas tuer.

Jean-Claude Pouldu, le soir du 12 septembre 1914, se retrouva de simple chasseur à cheval, passé brigadier ; mais sain et sauf comme devant. Un peu las toutefois : la nou-

velle bataille avait duré six jours au lieu de trois.

Jean-Claude Pouldu trouvait qu'on se faisait vieux, à attendre comme ça des « décisions » qui n'en finissaient plus de se décider. Excepté ça, tout allait pour le mieux, maintenant qu'on avait repris du poil de la bête. A tel point que le brigadier Jean-Claude Pouldu, devenu soldat dans l'âme, commençait à n'avoir plus qu'un souvenir assez vague de la femme très légitime et des deux mioches très grouillants qu'il avait laissés au village, et qui se débrouillaient tous trois comme ils pouvaient, plutôt mal que bien d'ailleurs, depuis que le « pé » était comme ça parti pour la guerre. Le « pé » lui, n'en avait cure. Il était devenu soldat, tout à fait.

Sur quoi, les Allemands, ayant compris qu'une campagne de France n'est généralement pas une promenade militaire, remisèrent le pas de parade au magasin des accessoires, et firent des tranchées.

Nous aussi.

Jean-Claude Pouldu, brigadier de chasseurs à cheval, mais sans cheval, les canards de son escadron ayant été remisés, eux aussi, au même magasin que le pas de parade, fit des

tranchées pareillement. Il ne fit même pas autre chose jusqu'à la fin de la guerre ou à peu près. Car lui-même jugea superflu de jamais mentionner, parmi les corvées dont on se vante, une douzaine d'attaques nocturnes, deux batailles défensives et trois batailles offensives. Ça, c'était le plaisir, mesdames. Le déplaisir, c'est qu'en mai 1915, après le coup de boutoir d'Arras, les poilus de l'escadron, de ce qu'il en restait, veux-je dire, reçurent chacun quatre jours de permission : pour ne pas se faire mal voir des grands chefs, Jean-Claude Pouldu se résigna à faire, pour lors, le voyage de Bretagne, histoire d'aller passer en famille les quatre jours qu'on venait de lui infliger.

Il débarqua donc, un beau soir de printemps, à Ploudalvennec, — Finistère. — Il était sale comme un peigne, hirsute comme un mérinos, et gai comme une sentence de mort.

Au débarqué l'homme d'équipe faillit ne pas le reconnaître.

— C'est-y toi, des fois, Jean-Claude ?

— Probable ! — dit Jean-Claude qui toisait la patrie ancestrale avec un dédain marqué. — Et probable aussi que c'est toi, Marie-Pierre ? bougre d'âne !

Sur quoi il ajouta, ayant acquis de l'aisance et de la facétie dans le dialogue :

— Il est toujours cocu, le chef de gare ?

— Dame ! J'en sais rien, moi, ma Doué ! — répliqua l'homme d'équipe, qui n'était pas au courant des finesses de la langue militaire, mais qui sut reprendre tout de suite, avec un remarquable esprit d'à-propos :

— Et ta femme ? Tu sais-t'y qu'elle a pondu un gosse tout juste avant-hier ?

— Un gosse ?

— A preuve que c'est aujourd'hui qu'on fait le baptême.

— Aujourd'hui ?

— Oui bien.

— Bé ! — fit Jean-Claude Pouldu après réflexion, — moi je m'en fous. Seulement il n'y a point objection que le « pé » y assiste, au baptême ? Et le « pé » ça doit être moi.

— Sûr et certain ! — fit l'homme d'équipe. — Ça ne peut être que toi ou un autre.

Ils y allèrent ensemble, bras dessus, bras dessous, pas plus tard que l'heure d'après. Et ce fut un beau baptême. Jean-Claude Pouldu, brigadier de chasseurs à cheval, et décoré de la Croix de Guerre, — trois fois

imprimé tout vif à l'*Officiel*, comme cité à l'ordre du jour de la division, du corps d'armée et de l'armée : « bravoure exceptionnelle au feu », — Jean-Claude Pouldu ne pouvait pas ne pas bien faire les choses. Il les fit magnifiquement. Parti du domicile familial avant midi, parvenu sur les deux heures à l'église de Ploudalvennec, sans anicroche, le cortège, binious en tête, n'avait pas encore quitté la grand'rue, qui fait suite à la grand'-place, à la nuit tombée. Il faut dire qu'il y a onze marchands de vin autour de la grand'-place, et quatre le long de la grand'rue.

Ça ne fait rien. On arriva tout de même à sortir du village, après deux arrêts chez le charron, qui voulut offrir de son fil-en-dix, qui est fameux, et chez le père de la marraine, qui tint à régaler tout le monde d'un champagne breton « suiffé ». Le champagne breton se fait en ajoutant un doigt d'eau de seltz, — un travers de doigt, — à un doigt d'eau-de-vie blanche, — une longueur de doigt. — Quand il est « suiffé », il y faut mettre deux fois moins d'eau de seltz et deux fois plus d'eau-de-vie. Vous voyez que c'est bien simple. La marraine, après cette tournée-là, qui était la dix-septième, préféra ne pas con-

tinuer la promenade et rester chez ses parents. Le parrain, qui l'avait serrée de près, dès la sortie de l'église, trouva un prétexte pour ne pas abandonner sa commère, qui, affirma-t-il, avait besoin de ménagements, parce que la cérémonie l'avait émue. Après quoi le baptême s'égailla... et beaucoup plus tard, au seuil de leur logis, le père et la mère se retrouvèrent, l'âme sereine, mais les idées nuageuses, seuls ; — enfin seuls.

Seuls tout à fait, par exemple. Ni parrain, ni marraine, ni parents, ni amis, ni enfant non plus. Le gosse avait disparu, tout bonnement.

Jean-Claude Pouldu ne s'en aperçut pas tout de suite. Sa femme non plus. Ils étaient, comme on dit dans le pays, très mûrs. Tout de même, à la longue, ils constatèrent qu'ils auraient dû être trois, et qu'ils n'étaient que deux.

— Et le salé? quoi c'est-il que t'en as fait? — demanda tout de suite Jean-Claude Pouldu, prenant l'offensive en soldat de race.

— Moi? — fit la femme déferrée du premier coup. — Je sais-t'il? Tu ne l'as donc point, toi?

— Elle est raide! attesta Jean-Claude Pouldu. — Comment c'est-il que je saurais, si tu ne sais point? Et qui c'est-il qui saura, aussi donc? En voilà une mère dénaturée qui perd son fils unique... je veux dire son troisième fils unique... rien qu'en rentrant de chez le curé, presque tout droit, et qui va me le reprocher, pour faire le comble du superflu, à cette heure ici!... Nom de Dieu! Si c'était pas que je respecte mes galons de brigadier...

— Écoute voir! — suggéra la mère dénaturée, qui fila doux : — ça doit être la marraine qui l'a... rapport que c'est elle qui le supportait quand on l'a béni avec l'eau lustrale, cet enfant...

— Tu crois?

— Sûr et certain! où veux-tu que ça serait qu'on l'aurait laissé?

— Ça se peut. Alors, je vais y voir. Ça ne fait guère qu'une demi-lieue, aller et retour...

Il se leva, résolument.

— C'est par la porte, qu'on sort, — lui fit observer sa conjointe, inquiète de lui voir tirer un bord vers la fenêtre.

— Je sais bien, je suppose! Je ne suis pas saoul, — riposta Jean-Claude Pouldu, méprisant

Il parvint à l'huis, et, sur le seuil, tituba légèrement. La nuit était noire; sans être saoul, évidemment, puisqu'il le disait, il avait tout de même bu dix-sept tournées.

— Tu ne pourras jamais aller si loin, | dit la femme découragée.

— Si! — affirma Jean-Claude Pouldu, brigadier de chasseurs à cheval. — Les soldats, ils peuvent tout ce qu'ils veulent. Et puis, je m'en vais t'expliquer une bonne chose : nous autres, au 53e, on ne recule jamais!

Il ne recula pas. Il arriva chez la marraine, — relativement très vite. Par malheur, l'enfant n'y était pas. Les parents de la marraine non plus : le parrain les avait emmenés boire du fil-en-dix chez le charron. Et il était rentré subrepticement, lui, le parrain, seul, chez la marraine.

Jean-Claude Pouldu, qui était délicat, eut la sensation pénible qu'il tombait dans leur tête-à-tête au moment qu'il n'eût pas fallu.

— Nom de Dieu de nom de Dieu! — jura-t-il, histoire de dissiper la gêne générale. — Où c'est-il qu'il a pu se barrer, ce sale môme? Vous ne pensez pas, des fois, qu'il serait allé

chez le charron, puisqu'on boit du fil-en-dix, là-bas ?

— Sûr et certain, — dit le parrain. — Allez-y voir !

Jean-Claude Pouldu y alla. L'enfant n'y était pas plus que chez la marraine. Mais la société, qui était très gaie, affirma que ça ne faisait rien, qu'un enfant, ça se retrouve toujours, et que Jean-Claude Pouldu serait dans son tort s'il ne se remontait pas d'abord le moral avec un coup de fil-en-dix.

— Ça, — dit Jean-Claude Pouldu, — ça n'est pas de refus ; même j'offre aussi ma tournée, parce qu'une politesse en vaut une autre. Mais pour l'enfant, il faut que je le retrouve le plus tôt possible, rapport à la bourgeoise, qui se mange les sangs, à la maison...

— Ça n'est pas raisonnable ! Elle est saoule ! — protesta la société en chœur.

Jean-Claude Pouldu, homme du devoir, n'en repartit pas moins, les tournées une fois bues. On est soldat, on sait ce que c'est que la consigne. Il s'en fut de chez le charron chez le premier marchand de vin de la grand'rue, et de chez le premier marchand de vin de la grand'rue chez le second. L'enfant n'était ni chez l'un, ni chez l'autre.

En toutes autres circonstances, Jean-Claude Pouldu se fût étonné; mais les deux tournées bues chez le charron, plus quatre tournées bues chez les deux marchands de vin, — on sait vivre, n'est-ce pas? — plus les dix-sept tournées qui avaient précédé, faisaient vingt-trois tournées. Et Jean-Claude Pouldu ne s'étonnait plus de rien.

— Un môme, c'est un môme! — posa-t-il en principe, sobrement. — Et un brigadier de chasseurs, c'est un brigadier de chasseurs. Vous en faites pas! Je sais ce que je dis. Moi, le brigadier, j'aurai le môme, — ou, alors, c'est qu'il n'y aurait plus de bon Dieu!

. . . .

Il eut le môme. Seulement, il ne l'eut pas tout de suite. Il l'eut à minuit bien passé, — chez le septième marchand de vin de la grand'-place, — le septième en commençant par la fin, par la grand'rue. — Car c'était chez le cinquième marchand de vin de la grand'place, — cinquième en commençant par le commencement, par l'église, — que l'enfant avait été oublié! Dès la cinquième tournée, par conséquent. Jugez de l'état dans lequel aurait dû se trouver Jean-Claude Pouldu quand il retrouva son fils. Il avait exactement bu dix-sept, plus deux, plus

quatre, plus quatre encore, plus deux fois sept, soit en tout quarante et une tournées, la plupart bien « suiffées ». Pardon! quarante-trois; parce que, dans la joie d'avoir enfin retrouvé son rejeton chez le marchand de vin numéro cinq (cinq, en commençant par le commencement), il voulut payer deux verres à tout le monde au lieu d'un seul; et parce que le marchand de vin, qui était courtois et qui avait des manières, riposta comme il se doit en payant soi-même un dernier verre à tout le monde pareillement.

Ce qui fait qu'à son retour au bercail, son fils d'une main, une bouteille presque vide de l'autre, Jean-Claude Pouldu, brigadier de chasseurs à cheval, avait bu en moins de douze heures, quelque chose comme huit litres d'alcools variés.

Il n'en est pas mort.

Huit litres d'alcool n'ont pas pu tuer Jean-Claude Pouldu. Rien non plus d'ailleurs, ni personne. Il vit encore. Il est un soldat de la plus grande race des soldats, de la race de ceux qui tuent les autres, mais qu'on ne tue pas.

LEURS AMIES

LES MAINS FLÉTRIES

à l'Oiseau Bleu, couleur de temps...

I

Le commencement de tout, ce fut dans le parc d'Angleterre, à Thérapia, sur le Haut-Bosphore. Lady Gray, l'ambassadrice, donnait une grande fête de nuit. Tout le corps diplomatique était là, et aussi les étrangers de marque qui logent au Summer Palace, et les états-majors des neuf stationnaires européens. Sous la falaise à pic que couronnent des cyprès et des pins parasols, on avait dressé une scène fleurie, et les secrétaires, et les officiers, et leurs femmes, ravies de mon-

trer haut leurs jambes, y jouèrent le *Songe d'une nuit d'été*, — y compris le ballet, — très mal. Mais le parc lunaire était un décor si prodigieux que tout le monde trouva qu'ils jouaient très bien.

Et ç'avait été sans doute écrit, de toute éternité, que ce soir-là les chaises de madame de Romans et du lieutenant de vaisseau Pierre Villiers seraient voisines.

II

Elle était plus blonde que l'or natif, et elle avait des yeux créoles, profonds comme des puits. Au clair de lune, Pierre Villiers n'en vit pas davantage. Lui, ressemblait à n'importe quel homme de trente ans, pas infirme, et son habit était bien coupé. Quand, le *Songe d'une nuit d'été* fini, ils s'en furent tous deux faire un tour dans le parc, sous les étoiles, j'aurais bien parié cent contre un que ce tour de parc-là n'aurait pas, sur leur double destinée, la moindre influence perturbatrice. Oui, certes! cent contre un...

Et j'aurais perdu.

III

— N'est-ce pas, — dit d'abord Pierre Villiers, pour ne pas rester muet, — n'est-ce pas que cette vieille madame Caïmak était bien ridicule, tout à l'heure, dans sa mousseline rose et bleue?

— Oh! — murmura madame de Romans, — comment pouvez-vous penser même à cette pauvre femme par une nuit comme celle-ci?

Il se tut tout de suite, charmé qu'elle le dispensât de paroles banales et qu'elle sût aimer le silence. Ils montèrent, au bras l'un de l'autre, jusqu'à la plus haute terrasse. Maintenant qu'on avait éteint les lampions du ballet, le parc nocturne était beaucoup plus beau.

Elle tendit ses bras vers le Bosphore qui luisait faiblement comme un fleuve immobile.

— Tout à l'heure votre caïque traversera cette eau si calme pour vous ramener à votre bord...

Il lui montra le fanal lointain qui marquait son navire :

— C'est là-bas... Et, comme cela m'arrive souvent, j'y rentrerai, ce soir, triste.

Elle craignit une fadeur. Mais il ne songeait pas à en dire, étant par grand hasard un homme très sincère.

— ... Triste, — dit-il, — parce que je me retrouverai seul, après avoir, toute cette nuit, regardé beaucoup d'épaules où il serait doux de se blottir, et deviné beaucoup de cœurs qu'il serait doux de caresser.

Elle fut très étonnée : c'était la première fois qu'un homme lui parlait de tendresse sans la choisir pour complément direct à ses phrases tendres. Elle fut émue aussi, parce que cet homme-ci, qui ne se prétendait pas, au premier regard, amoureux d'elle, ne mentait peut-être pas en se plaignant de sa solitude.

Elle ne put pas s'empêcher de lui répondre :

— D'autres ont de quoi être plus tristes que vous : ceux ou celles qui, tout à l'heure, ne rentreront pas seuls, mais qui ne trouveront dans leur maison que l'indifférence glaciale, pire que la solitude. Au moins, vous... si vous avez envie de pleurer, personne ne vous en empêchera...

IV

Madame de Romans était la femme d'un barbon quelconque, riche. Elle avait de beaux diamants, des robes de Doucet, une auto confortable, une villa sur le Bosphore, et, à Paris, un hôtel avenue Henri-Martin. Toutes choses, d'ailleurs, qui appartenaient en propre à son mari, car il l'avait épousée toute nue ; elle était de grande famille et d'alliance flatteuse, mais pauvre comme Job. Si bien que le jour du mariage, en sortant de la sacristie, tous les amis s'étaient rencontrés pour affirmer que cette petite cruche-là venait de se caser le plus habilement du monde...

Et pourtant, l'habile homme avait été monsieur de Romans. Il se trouvait, cinquante ans passés, l'acquéreur d'une femme de dix-neuf, belle comme un lever de soleil, douce comme un écheveau de soie, pure comme un petit enfant et tendre comme du pain frais. Par surcroît, ces apports ne figurant pas sur les contrats de mariage, madame de Romans n'en tirait aucune vanité. Et la tâche

était bien facile au mari qui eût essayé de se fairer aimer d'elle.

Monsieur de Romans ne s'en soucia pas

Il traita d'abord sa femme assez brutalement pour la révolter; puis, las de sensations qui n'étaient pas au piment rouge, il s'en retourna vers d'autres sensations qui ne nous importent point.

Madame de Romans, qui certes, n'eût pas manqué de consolateurs, si son mari ne l'avait dégoûtée pour longtemps de ce que les hommes appellent l'amour, demeura, dans son hôtel de l'avenue Henri-Martin ou dans sa villa du Bosphore, réellement plus solitaire que le lieutenant de vaisseau Pierre Villiers sur son bâtiment.

V

Naturellement, Pierre Villiers et madame de Romans furent d'abord deux amis tout ce que vous pouvez imaginer de plus purs.

Et, en vérité, je vous le dis, leur amitié fut une exquise chose. Par une exception bien romanesque, le hasard avait assemblé deux êtres faits à la mesure l'un de l'autre. Ils

étaient, elle et lui, infiniment plus nobles, plus fiers, et de cœur plus chaud, que l'immense majorité des dames qui habitent les hôtels de l'avenue Henri-Martin et des messieurs que l'on rencontre à bord des cuirassés de la République.

VI

Mais naturellement aussi, Pierre Villiers et madame de Romans cessèrent un beau soir d'être des amis tout ce que vous pouvez imaginer de plus purs, pour devenir un peu davantage.

Cette transformation se produisit sur le Bosphore, et, pour mieux préciser, dans un caïque. — Les caïques sont ces barques turques infiniment longues, que deux — ou trois — rameurs font glisser sur l'eau plusvite que les martins-pêcheurs ne volent. Deux personnes tiennent là-dedans, en se serrant. La chambre d'arrière est une façon de lit, où l'on se couche côte à côte sur des tapis de Perse et sur des coussins ; et c'est bien le plus chaste de tous les lits, car on n'y peut remuer, si peu que ce soit, sans risquer un

naufrage : les caïques chavirent à la plus faible secousse.

Une compagnie nombreuse avait dîné dans une villa de Buyukdéré. Buyukdéré n'est pas bien loin de Thérapia. Mais, par la route, il faut contourner une baie très creuse, et cela n'en finit plus. Au lieu que par mer, les caïques traversent tout droit en moins d'une demi-heure.

A minuit, monsieur de Romans avait fait avancer sa voiture. Poliment, il y offrit une place à Pierre Villiers :

— Nous vous ramènerons jusqu'en face de votre vaisseau, et vous n'aurez plus qu'à traverser.

— Merci, — dit Villiers, — j'ai mon caïque.

Il montra, le long du quai, l'étrave mince qui s'avançait dans l'ombre.

— Vous irez bien plus vite que nous, — murmura madame de Romans, — et la nuit doit être si bonne à respirer sur le Bosphore...

— Madame, — offrit Pierre en hésitant un peu, — mon caïque est à deux places : si la traversée ne vous effrayait pas?...

Monsieur de Romans songea que, seul dans le coupé, il pourrait fumer un cigare :

— Mais oui, — appuya-t-il aimablement, — puisque cela vous fera plaisir, ma chère...

Il aida sa femme à descendre les marches de l'embarcadère. Pierre Villiers, déjà embarqué, la reçut presque dans ses bras, et l'étendit avec précaution sur les chiraz bariolés... avec précaution, — car on a vu des caïques chavirer au quai, sous le pied d'une passagère trop brusque...

Les rameurs vêtus de blanc, sous leur petite cape cramoisie, tirèrent tout doucement sur les longs avirons à manche renflé, et le caïque s'envola sur l'eau noire toute pointillée d'étoiles.

Pierre Villiers ni madame de Romans n'échangèrent une seule parole.

Mais à mi-chemin, la tête de madame de Romans, inclinée tout à coup par une impulsion mystérieuse, rencontra l'épaule de Pierre Villiers et s'y appuya. Le caïque eut un roulis imperceptible.

— *Aman!... dikat ediniz!... effendim!...* prononça un des caïkdjis, avertissant de prendre garde.

Pour rétablir l'équilibre, Pierre Villiers pencha lui aussi sa tête vers sa compagne.

Et comme il était plus grand qu'elle, ses lèvres touchèrent les cheveux d'or pur.

Ils allèrent ainsi deux longues minutes. La nuit ouatée était plus intime qu'une alcôve. Enfin, vaincue, la tête de madame de Romans se renversa tout à fait, ses yeux pleins de fièvre appelant les yeux de son ami. Et, vaincue, la tête de Pierre Villiers se souleva éperdument, vint au-devant de la caresse.

Le caïque, de nouveau, tressaillit comme d'un frisson.

— *Aman !... effendim !...* dit encore le caïkdji.

Mais cette fois, elle ni lui n'entendirent, parce que leurs bouches s'étaient mêlées.

VII

Au quai de Thérapia, en prenant terre, elle tremblait si fort qu'elle buta contre les marches, et que ses genoux trop faibles ployèrent.

— Ne me revoyez jamais, — dit-elle en le quittant : — je meurs de honte...

Naturellement, il vint frapper à sa porte le lendemain, et elle le reçut.

VIII

Ils furent amants quinze jours plus tard. Comment cela arriva-t-il? Eux-mêmes ne l'ont jamais bien su.

IX

Et ils vécurent, un mois durant, tout à fait comme vivaient les amants du temps des légendes. Dans une forêt qui fut le domaine seigneurial d'un grand vizir de Suleïman, ils eurent des rendez-vous de contes de fées.

Je ne sais pas combien d'heures ils passèrent dans une petite île au milieu d'un étang, à regarder dans le miroir de l'eau leurs deux visages appuyés l'un contre l'autre et leurs deux sourires enivrés d'être si proches.

Ils s'interrompaient seulement quand le désir se levait en eux. Et alors, un peu plus tard, ils se réveillaient sur l'herbe turque, qui sent la rose, et sous les térébinthes d'Orient qui sentent la cire parfumée.

X

Un soir qu'ils étaient assis dans leur île et qu'elle lui avait donné les paumes de ses mains à baiser, il se souvint des litanies de Chrysis :

— *Tes mains*, — dit-il, — *sont deux fleurs de lis, d'où se penchent tes doigts comme cinq pétales...*

Elle avait en vérité des mains tendres et transparentes, des mains soyeuses auxquelles la vie avait épargné le travail grossier qui endurcit, qui use, qui déforme, qui flétrit...

— *Tes mains*, — dit-il encore, — *sont le reflet pur et brûlant de ton âme pure et brûlante...*

XI

En ce temps vivait à Constantinople une petite jeune fille médiocre en tout, sauf en méchanceté. Elle s'appelait mademoiselle Hutin; elle avait vingt-neuf ans; elle ne se mariait pas; et, enragée de voir approcher la

trentaine, et les maris s'éloigner, elle passait sa vie à épier toutes les autres femmes, triomphante de découvrir parfois leurs faiblesses.

La fenêtre de sa maison donnait sur le Bosphore. Elle s'accoudait à son balcon d'interminables heures, attentive comme une araignée au centre de sa toile; et ces factions féroces lui semblaient courtes, pourvu qu'une fois en une journée, elle eût saisi, dans le champ de ses jumelles toujours prêtes, un caïque furtif où deux amants se croyaient à l'abri de tout envieux regard.

Mademoiselle Hutin constata promptement que madame de Romans, fréquentes fois, quittait sa villa très tôt dans l'après-midi, partait seule en caïque, et revenait très tard.

— Tiens, tiens ! — pensa mademoiselle Hutin.

Les jumelles ne suffisant pas pour bien espionner ces promenades suspectes, mademoiselle Hutin leur substitua une voilette épaisse, une ombrelle bouclier et un caïque à deux paires de rameurs, qui reçut l'ordre de suivre à distance le caïque de madame de Romans.

Chemin faisant, mademoiselle Hutin aperçut de très loin le caïque de Pierre Villiers qui semblait faire une route parallèle.

— Tiens, tiens, tiens! — pensa mademoiselle Hutin.

XII

Sitôt rentrée chez elle, mademoiselle Hutin s'occupa d'organiser un pique-nique.

Un tout petit pique-nique : elle n'invita que quatre amies et leurs quatre flirts.

Pour elle, maîtresse de maison en la circonstance, elle se choisit un cavalier sérieux, digne de chaperonner toute la bande : un quinquagénaire, monsieur de Romans.

— Et, surtout, n'en parlez à âme qui vive! — recommandait-elle : — vous comprenez, tout le monde voudrait en être : nous allons nous amuser comme de petites folles.

— Où ira-t-on? — demanda quelqu'un.

— Chez le prince Percinet et chez la princesse Gracieuse.

XIII

Dans l'île, au milieu de l'étang, Pierre Villiers était assis sur un banc de mousse. Et sa

maîtresse étendue à ses pieds lui abandonnait mollement sa tête d'or, dont les cheveux dénoués coulaient en grandes ondes jusque sur l'herbe.

De la rive en face, tout à coup, une voix railleuse vint les cingler en plein visage :

— Patatras ! voilà que nous dérangeons des gens bien tranquilles !

Mademoiselle Hutin et son pique-nique débouchaient du plus proche fourré.

Les jeunes filles, insolentes, ricanèrent. Monsieur de Romans, très rouge, crut de bon goût de ricaner aussi.

Eux, les amants, pris dans ce guet-apens comme des soldats dans une embuscade, n'eurent au moins pas un geste qui ne fût digne d'eux.

Dressés ensemble, et debout, ils firent tête. Elle, hautaine et farouche, le prit aux épaules et s'appuya à lui. Lui, presque souriant, tira son carnet et inscrivit les noms qu'il nommait à voix haute :

— Monsieur de Romans, un. Monsieur d'Épernon, deux. Le prince Cernuwicz, trois. Le commandant Forestier… ah ! voilà qui est bien regrettable : je vois qu'il me faudra donner ma démission… Et monsieur Jacques Bryan, cinq.

C'est tout? Allez-vous-en maintenant, messieurs, s'il vous plaît. A bientôt.

Et, demeurés seuls, liés désormais pour la vie et pour la mort, ils s'étreignirent bouche à bouche, jusqu'à faire saigner leurs dents heurtées.

XIV

Ce soir-là, madame de Romans ne rentr pas dans sa villa de Thérapia.

Et, le surlendemain, il y eut à Constantinople cinq duels dont pas un ne fut au premier sang.

Dans sa chambre d'hôtel, celle pour qui l'on se battait attendit jusqu'au soir, debout, le front aux vitres, raide et pâle effroyablement, mais sans une larme et sans une lâcheté... Quoique, soixante fois par minute, ses yeux hallucinés vissent dans la cour entrer une civière...

A la nuit, il revint sauf, un bras en écharpe. Il avait reçu trois égratignures et rendu quatre coups d'épée si profonds que deux hommes étaient morts.

Seul intact, et médiocrement fier de l'être, monsieur de Romans se consola peu après,

en obtenant un divorce aux torts et griefs de sa femme, qui, dédaigneuse, fit défaut.

Et, le scandale ayant été intolérable, Pierre Villiers, qui n'était plus lieutenant de vaisseau, — il avait démissionné par télégramme pour se battre plus vite — et madame de Romans, qui ne s'appelait plus madame de Romans, quittèrent Constantinople sans dessein de retour.

XV

Serrés l'un contre l'autre dans la petite cabine du train conventionnel qui les emportait vers leur nouvelle vie, ils firent beaucoup de projets d'avenir.

— N'oubliez pas, ma chérie, — dit-il tout d'abord, — que je suis très pauvre, et que c'est une très petite médiocrité que nous allons partager.

Elle sourit, courageuse et radieuse. Depuis l'ivresse triomphale qui l'avait transportée, le soir des cinq duels, quand elle l'avait revu vivant et vainqueur, nulle médiocrité au monde ne pouvait, certes, mordre l'acier étincelant de son bonheur.

Pourtant, elle s'étonna :

— Mon chéri, je vous croyais, sinon riche, du moins très indépendant. Là-bas, vous meniez une vie chère.

Il sourit :

— Une vie qui avait l'air d'être chère ! Pour un marin, le luxe est une denrée qui s'achète à bon marché. Songez que je vivais sur mon navire, que je n'avais pas de villa, point de logis d'aucune sorte, et que mon caïque me tenait lieu de voiture et de chevaux. Quelques notes de tailleur et de chemisier, quelques additions de souper, je n'avais pas à m'inquiéter d'autre chose. Tout le nécessaire de la vie, je l'avais, sans bourse délier ; médiocre assurément : ma chambre d'officier ne mesurait pas sept pieds de long, et ma table de bord était pis que frugale. Mais un soldat en campagne a le droit d'être sobre élégamment, et j'étais justement, à tous les yeux, un soldat en campagne.

Elle secoua la tête, ayant compris.

— C'est comme moi : j'avais l'air d'être riche, et j'étais pauvre. Quand on me voyait la gorge cuirassée de perles, on ne savait pas que je portais là mon collier d'esclave, et que ce collier, plus encore que moi-même, appar-

tenait à mon maître. Si bien qu'aujourd'hui, me voilà dans vos bras, mon ami, nue comme une pauvresse. Vous m'aimez tout de même, sans perles?

Ils ne calculèrent pas plus avant ce soir-là.

XVI

Pour compter exactement, Pierre Villiers possédait en tout et pour tout quinze cents francs de rente. Sa solde d'officier lui avait autrefois quadruplé son revenu, mais maintenant il n'avait plus de solde.

Il exposa sa situation à sa compagne. Il ne doutait pas de trouver promptement une situation qui leur permît de vivre. Mais ce serait une vie très, très modeste.

— Être riche, — dit-elle en haussant ses épaules rondes, — qu'est-ce que cela veut dire? Des domestiques, des toilettes, une belle maison? Mon aimé, je n'ai connu de joie, de toute ma vie, que celle de nos rendez-vous dans notre forêt. Et j'y venais toute seule, en robe de toile bise!

Elle avait un si joyeux courage qu'il cessa

de voir les obstacles accumulés devant leurs pas.

XVII

D'ailleurs, elle avait raison. Tout s'aplanit, tant bien que mal, en moins de temps qu'il n'eût osé l'espérer. La situation désirée vint à lui, sous la forme d'une place d'ingénieur électricien dans je ne sais quelle exploitation industrielle de province. Ils s'installèrent à Villefranche-sur-Saône. Ils eurent, au quatrième étage d'une maison couleur de fer, un appartement de quatre très petites pièces : un salon, une salle à manger, une cuisine et une chambre. Deux de leurs fenêtres donnaient sur une rue à boutiques, et les deux autres sur une cour étouffée entre quatre murs hauts comme des murs d'église.

Lui travailla onze heures par jour, dans une usine où de grandes dynamos ronflaient. C'était trop loin de Villefranche pour qu'il eût le temps, entre la besogne du matin et la besogne du soir, de revenir déjeuner avec elle. Ils ne pouvaient que dîner ensemble, et puis dormir.

Dormir : la nuit venue, ils étaient las. Leur budget était trop modique pour qu'une domestique les servît à demeure. Ils n'avaient qu'une femme de ménage qui venait le matin pour les plus gros ouvrages. Et celle qui avait été madame de Romans balayait son petit salon et faisait la cuisine.

Leur amour était un arbre robuste : il ne s'étiola pas dans ce préau étroit.

XVIII

Un an passa.

Ils ne ressemblaient plus du tout aux amants romanesques qui s'étaient si fougueusement liés l'un à l'autre là-bas, dans le décor de rêve du Bosphore, parmi tant d'orgueilleux scandales et tant de sang répandu.

Bourgeois d'une petite ville, ils avaient la mine de bourgeois pareils à tous les autres; peu à peu, ils avaient dû renoncer à la solitude jalouse de leur vie amoureuse. Monsieur Villiers, chef électricien chez Charruyer et Cie, ne pouvait pas dédaigner la poignée de main de monsieur Durand, premier comptable chez

Dax frères, ni le coup de chapeau de monsieur Martin, percepteur ou surveillant général au collège.

— Et votre femme se porte bien, monsieur Villiers?

Tout le monde, bien entendu, les croyait mariés.

Deux jours plus tard, c'était madame Durand qui frappait à la porte :

— Entre voisines!... Vous devez être tellement seule, ma pauvre dame, tout ce temps que votre mari est à l'usine!

Aux premières visiteuses, madame de Romans — c'est madame Pierre Villiers que je veux dire — répondait d'instinct :

— C'est trop aimable à vous, madame...

Mais la saison d'après, la contagion du milieu avait agi, madame Pierre Villiers répondait d'instinct :

— Ah! chère bonne madame, que vous êtes donc obligeante!

Pour le réveillon de Noël, madame Martin, qui, décidément, jugeait madame Villiers une personne tout à fait bien et distinguée, et son mari un homme au-dessus de sa position, les invita à souper en famille.

Le ménage Villiers ne put moins faire que

de répondre à ce souper par un déjeuner sans façon, pour le jour des Rois.

Et, tout doucement, la vie qu'ils vivaient les entraîna dans son ornière.

XIX

Leurs journées se ressemblaient toutes.

Ils se levaient ensemble de bon matin. Il la baisait gentiment au front : « Bonjour, ma petite femme! » Il avait dit cela d'abord par plaisanterie, par joyeuse parodie des phrases pareilles qu'ils entendaient parfois à travers les cloisons minces. A la longue, il se prit à le dire sans y songer.

Ils déjeunaient en tête à tête, à la hâte : le tramway de l'usine passait à 6 h. 20, très juste. La femme de ménage ne venait pas si tôt. Le lait chauffait sur une lampe à essence.

— Prends bien garde de jamais souffler sur la flamme; c'est comme cela qu'on se brûle les yeux.

Au loin, la corne du tramway meuglait dans le brouillard matinal. Vite, ils échangeaient le baiser d'au revoir. Et lui dégringolait l'escalier anguleux.

Elle, restée seule, commençait vaillamment sa tâche de ménagère. La servante, bientôt, lui apportait l'aide de ses gros bras campagnards. En travaillant côte à côte, elles causaient toutes deux comme des égales.

Elles allaient ensemble au marché. Elles se récriaient sur le beurre trop cher. Elles portaient chacune un panier d'osier à couvercle rond.

L'après-midi se passait en travaux d'aiguille. Mme Villiers, bien entendu, faisait toutes ses robes, aidée seulement d'une petite ouvrière qui piquait à la machine.

Le soir, lui rentrait, fatigué et poudreux. La soupe attendait dans les assiettes à fleurs

Ils bavardaient alors un peu. Pas longtemps, car leurs paupières devenaient vite lourdes. Parfois il s'interrompait tout à coup dans une phrase pour la regarder très attentivement.

— A quoi penses-tu? — disait-elle.

— Je pense que si tu ne m'avais jamais rencontré, tu dînerais ce soir en robe décolletée, entre deux habits noirs...

Elle riait :

— Grand toqué, va!

Jamais elle ne lui fit un reproche, jamais elle n'exprima un regret.

D'ailleurs, leur vie était petite, mais point misérable. Aux fins de mois, quand il lui apportait ses trois cents francs d'appointements, elle avait toujours des réserves intactes Et chaque trimestre, les coupons échus de leurs maigres rentes mettaient du superflu dans la maison.

— Quand tu gagneras trois cent cinquante francs, — dit-elle un jour, — nous prendrons une vraie bonne; et alors je crois qu'il ne nous manquera plus rien pour être tout à fait à notre aise.

XX

Or, une après-midi de juillet, il y eut un chômage à l'usine, parce que les eaux de la Saône avaient baissé au-dessous de l'étiage; la dérivation des dynamos ne coulait plus et le réservoir régulateur était à sec.

— Nous n'y pouvons rien, — dit Villiers au patron, — il n'y a qu'à attendre. Demain matin, nous aurons tant bien que mal soixante centimètres au réservoir, et nous pourrons remettre en marche une dynamo sur deux

— Tant pis! — fit le patron. — Enfin, puis-

que c'est comme ça, donnez congé à vos hommes et allez vous promener jusqu'à demain.

Ce qui fit que Pierre Villiers, par exception, revint au logis ce jour-là dès trois heures.

Il avait sa clef. Il entra sans sonner à la porte. Il n'y avait personne dans le petit salon, personne dans la salle à manger. Il vint au seuil de la cuisine :

— Chérie !...

Elle était là, à quatre pattes sur les dalles grises, qu'elle lavait de toutes ses forces, à grands coups de brosse en chiendent frottée de savon vert.

Il saisit la taille ployée, releva vers lui le visage en sueur et baisa tendrement les petites mains mouillées :

— Chérie !...

Tout à coup le sourire s'effaça de sa bouche.

Oubliées depuis tant de jours, mais gravées cependant au fond de sa mémoire, les litanies de Chrysis chantaient brusquement en lui :

« *Tes mains sont comme deux fleurs de lis, d'où se penchent tes doigts, comme cinq pétales...* »

Pauvres, pauvres, pauvres mains, — usées, rongées, mordues par la tâche grossière de

chaque jour, par le chiendent et le savon, par la vaisselle grasse et l'eau bouillante, par la potasse qui corrode et par le fourneau qui brûle et noircit...

Pauvres doigts, déformés, épaissis, engourdis... Paumes calleuses, qui avaient été comme des corolles; chairs rudes et opaques, qui avaient été d'albâtre !...

Mains flétries...

Il répéta, tandis qu'une anxiété froide se levait comme un coup de vent sur sa quiétude :

« *Tes mains sont le reflet pur et brûlant de on âme pure et brûlante...* »

L'âme... l'âme?... elle était restée telle, n'est-ce pas? Il n'y avait eu pour elle ni potasse, ni fourneau, ni usure? Les mains seules s'étaient ridées et durcies, l'âme était intacte?

Il regarda plus profond, avec des yeux impitoyables quoique terrifiés.

Une à une, les phrases qu'elle avait dites montaient à la surface de ses souvenirs : de petites phrases brèves, sans importance, enregistrées seulement par sa mémoire d'amant; des mots rapides, échappés au cours de la

pensée familière, et qui sont des fragments de pensée; — phrases d'autrefois, phrases d'aujourd'hui...

Autrefois :

« Je voudrais être la petite mendiante que nous avons rencontrée dans la campagne; elle est presque nue, et elle a faim tout le jour; mais elle est libre dans les bois et dans les champs, et quand elle a envie de pleurer, personne ne l'oblige à rire... »

« Être riche? Qu'est-ce que cela veut dire? Des domestiques, de belles robes, une grande maison? Je n'ai jamais été heureuse qu'en robe de toile grise, sur un banc de mousse, seule avec toi... »

« C'est meilleur d'unir nos lèvres au-dessus de l'étang, parce que notre baiser se reflète dans l'eau et cela nous fait deux baisers au lieu d'un... »

Et le soir des cinq duels, héroïque et souriante :

« Bonsoir! c'est gentil à vous de ne pas me laisser dîner toute seule!... »

Rien que ces mots-là, tandis que sa petite main crispée serrait encore le flacon de laudanum, prêt...

Aujourd'hui :

« Quand tu gagneras trois cent cinquante francs, nous serons tout à fait heureux. »

« Crois-tu que la viande a encore augmenté de trois sous ? »

« J'ai passé l'après-midi chez madame Durand. C'est une bien bonne dame. Elle a des histoires de famille très intéressantes. »

« La maison, le raccommodage, les voisins à regarder un peu par la fenêtre, comment veux-tu que j'aie le temps d'ouvrir un livre ? »

Pourtant, au fond, c'est la même âme. Oui, certes ! Jadis, pour le suivre, elle eût bu le laudanum; aujourd'hui, pour le sauver, elle se jetterait à la Saône. De cela, il est sûr, bien sûr. Et alors, qu'importe la transformation superficielle ? Qu'importe le nouveau vêtement, de bure au lieu de soie ? Qu'importe le flacon, de grès au lieu de cristal, — puisque la liqueur est toujours précieuse ?

Hélas ! sous la peau hâlée, sous la chair alourdie, les mains ont toujours leur mince squelette d'ivoire clair. Et pourtant leur beauté s'est évanouie...

Il songe, avec un grand frisson le long de son dos :

« Nous nous sommes unis par-dessus tous les préjugés et toutes les morales; nous avons scandalisé toute une ville et creusé deux tombes d'hommes pour la cause de notre amour. Cet amour, pareil d'abord aux épousailles sanglantes de Roméo et de Juliette, avons-nous le droit de le changer en la tendresse conjugale et routinière de monsieur et madame Denis? Cette femme que j'ai prise, et qui était une héroïne de poème, ai-je le droit d'en faire une ménagère? Et moi-même? Et nous deux, qui, enlacés dans l'île de l'étang turc, en face des cinq épées qui allaient sortir de leurs fourreaux, étions assez surhumains pour justifier notre rébellion sociale, avons-nous le droit de devenir un ménage bourgeois, petit en tout sens?

« ... Il me semble que nous n'avons pas le droit!... »

XXI

Debout, face à face, et graves, ils discutèrent. L'eau savonneuse s'évaporait sur les dalles grises, laissant de longues traces circulaires, pareilles à des moisissures.

Elle protesta d'abord :

— Mais... puisque nous sommes heureux ?

Il répliqua avec force :

— Nous avons tué, nous nous sommes révoltés ! Si ce n'était que pour être heureux, heureux d'un bonheur vulgaire et médiocre, heureux comme sont heureux les Martin et les Durand qui n'ont jamais manqué leur messe du dimanche, alors nous sommes des monstres d'égoïsme et de férocité.

Il dit encore, un peu plus tard :

— Quand on se met hors la loi, il faut être plus grand que la loi. Pour peindre son Prométhée, Parrhasios supplicia un homme libre ; mais le Prométhée fut un chef-d'œuvre, et la postérité n'en a pas demandé plus. Si le tableau de Parrhasios n'avait pas soulevé d'admiration toute la Grèce, Parrhasios eût été un assassin.

Elle se taisait, les yeux vers le sol.

— Vois-tu, — conclut-il, — nous avions le droit de faire ce que nous avons fait, mais à condition d'élever sur les ruines du passé un bonheur magnifique et rare, tellement lumineux qu'il eût effacé tout le reste et changé nos crimes en vertus. Il fallait que nous demeurions des êtres d'élite, des héros. Et voilà

que petit à petit, notre vie de tous les jours nous fait redescendre au niveau de l'humanité quelconque, au niveau de l'humanité pour qui est faite la loi.

Elle releva son regard vers lui.

— Alors? — dit-elle.

— Alors, — dit-il, — je crois qu'il n'y a pas de remède. Lentement, cette vie que nous menons achèvera de nous enlizer. Nous n'étions pas faits, toi et moi, pour gagner notre pain quotidien. Nous avions franchi l'étape qui sépare les deux classes de l'humanité : l'inférieure, qui s'occupe de vivre, et la supérieure qui s'occupe de philosopher. Reculer de celle-ci à celle-là, reculer volontairement, comme nous l'avons fait, est coupable. Et il n'y a pas de remède; il faudrait changer de classe, changer de vie, et nous ne pouvons pas. Il faut vivre d'abord !

Elle réfléchissait, les sourcils froncés. Elle répéta :

— Il faut vivre...

Puis elle se tut une longue minute. Elle semblait rassembler ses pensées éparses, et peut-être aussi son courage. Lui regardait les dalles où le savon achevait de sécher.

— Écoute... — dit-elle soudain.

Elle commença de parler d'une voix basse et nette. Aux premiers mots qu'elle dit, il tressaillit et s'effara. Mais elle le contint d'un geste très doux, et maîtrisé, il écouta jusqu'au bout en silence.

Quand elle eut fini, il murmura :

— *Fiat voluntas tua !*

Puis s'agenouillant devant elle, il baisa le bas de sa robe.

XXII

Pierre Villiers, le lendemain, ne retourna pas à l'usine. Par lettre, il informa MM. Charruyer et Cie qu'à l'avenir il leur faudrait se passer de ses services.

Puis il se rendit à Lyon. Là, il vendit en Bourse tous ses titres de rente. Il revint le soir même, rapportant dans son portefeuille trente-huit billets de mille francs, toute leur fortune. Il trouva la maison sans meubles et les malles faites. A la porte, l'écriteau : « A louer, quatre pièces au quatrième », était accroché déjà.

Un commissionnaire emporta le bagage. Eux partirent à pied : la gare n'était pas loin. Ils

n'avaient dit adieu à personne. Au bout de la rue, elle se retourna pour voir une dernière fois les deux petites fenêtres au haut de la façade grise. Et peut-être qu'elle eut envie de pleurer, mais elle ne pleura pas.

A la gare, ils prirent l'express de 9 h. 14 : deux billets de première classe pour Paris.

XXIII

Ils restèrent quinze jours à Paris. Elle passa tous ses après-midi chez les couturiers, choisissant et essayant des robes très belles. Insouciants, ils jetaient l'argent à pleines mains.

Et chaque jour elle employait de longues heures à des soins de toilette minutieux, luxueux. Ses mains, baignées, poncées, massées, redevinrent très vite des mains fines et pures, des mains de statue.

Le cinquième soir, ils repartirent. Cette fois, ils allèrent à la gare de l'Est, reprendre le train conventionnel qui, deux ans plus tôt, les avait amenés de Constantinople en France, — du Rêve dans la Réalité.

Ils s'en retournaient vers le Rêve.

XXIV

Ils arrivèrent, par une matinée d'août, radieuse. Une écharpe de brume blonde embuait le Bosphore, et le soleil sur le miroir ridé de la mer, allongeait un flamboyant cyprès de reflets d'or.

Les mosquées rondes, les minarets pareils à des cierges ciselés et les palais de marbre parmi les chaumières de bois les reconnurent et les saluèrent. Leur ancien amour, intact, éternel, les guettait à chaque tournant du chemin.

XXV

Ils logèrent au Summer Palace, dans le plus somptueux appartement. Ils eurent leur victoria et leurs chevaux, les plus beaux qu'on put trouver; leur caïque aussi, à trois paires de rameurs.

C'était le plein milieu de la saison. Sur l'eau, passaient et repassaient les bateaux de plaisance, ensoleillés d'ombrelles claires et de

chapeaux couleur de printemps. Sur les quais, c'étaient les voitures à grande livrée, et les cavalcades d'amazones piaffant et caracolant. Dans la prairie de Buyukdéré, les joueurs de polo galopaient sans trêve.

Eux, les amants, prirent place avec éclat au milieu de cette vie mondaine bouleversée par leur venue. Sur le livre du Summer, ils signèrent sur la même ligne, fièrement, leurs deux noms où sonnait encore l'écho d'anciens scandales : « *Pierre Villiers, madame de Romans* ». Et dès le premier soir, on les vit, dans la grande salle à manger blanche, dîner à une table, jonchée de roses, assis à côté l'un de l'autre, et si près que leurs épaules s'effleuraient...

On les vit le lendemain, on les vit tous les jours, à toutes les heures, aux repas, à la promenade, à pied, en voiture, en caïque, toujours seuls, demi-enlacés, les mains unies, éclaboussant toute la terre de leur bonheur triomphant, radieux, surhumain.

— Le bonheur dans le crime ! — avait murmuré quelqu'un d'abord.

Mais bientôt les gens sincères avaient protesté :

— Allons donc ! Nous ferions tous ce qu'ils ont fait, si nous en avions le courage. Et

d'ailleurs, regardez-les : il n'y a pas une once de remords dans leur joie.

XXVI

Ils allèrent deux fois, comme en pèlerinage, au cimetière de Fery-Keuy, et sur les deux tombes de monsieur d'Epernon et du prince Cernuwicz, ils répandirent assez de violettes pour que la terre en fût entièrement revêtue. Et tout le monde comprit bien qu'ils rendaient ainsi grâce aux mânes de ceux qui avaient contribué, par leur sang, à les unir...

XXVII

Ils firent d'autres pèlerinages. Ils retournèrent dans le parc d'Angleterre et s'assirent au pied de la falaise à pic que couronnent les cyprès et les pins parasols. C'était le soir. Le crépuscule brun montait des collines d'Asie, et trois étoiles scintillaient faiblement au-dessus du Bosphore. Au bras l'un de l'autre, ils

marchèrent par les allées déjà nocturnes, et, de la plus haute terrasse, contemplèrent le fleuve immobile : c'était en ce lieu même que leur amour était né...

Ils allèrent encore dans la forêt du grand vizir. Je ne sais pas combien d'heures ils passèrent dans la petite île au milieu de l'étang. Comme autrefois, il s'asseyait sur le banc de mousse. Elle, étendue à ses pieds, lui abandonnait mollement sa tête d'or, dont les cheveux dénoués coulaient en grandes ondes jusque sur l'herbe...

Peut-être que des importuns les surprirent ainsi. Mais cette fois, personne n'osa même sourire.

XXVIII

Le mois d'août coulait comme du miel. L'automne sur le Bosphore vient tôt, précédé de fraîches nuits ruisselantes de rosée. Pressés de jouir des dernières heures tièdes, les gens se ruaient au plaisir. C'étaient des fêtes sur l'eau et sur terre, des régates et des gymkhanàs, des chasses, des bals champêtres, des villas illuminées...

Eux aussi, les révoltés, ils eurent leurs fêtes. Toujours seuls, et dédaignant le reste du monde jusqu'à l'ignorer, ils s'enivrèrent davantage l'un de l'autre, dans une sorte d'apothéose de leur amour. Pour dîner avec lui, à leur petite table parée comme un autel, elle mit des robes d'impératrice. Pour leurs promenades sur l'eau, ils eurent une barque pleine de violons qui suivait leur caïque, et, la nuit, des torches sur tout le Bosphore. Devant la porte de leur chambre nuptiale, chaque soir ils renouvelaient un tapis de roses fraîches.

XXIX

Septembre vint. D'abord, ce fut l'anniversaire du Padischah. Le Bosphore, et Stamboul, et Péra, et l'Europe, et l'Asie s'embrasèrent de cent mille artifices bariolés. Jusqu'à la sixième heure turque, le ciel flamboya de fusées et de soleils. Mais, quand la dernière gerbe fut retombée, la lune se leva couleur de sang, présage d'hiver.

Le lendemain matin, madame de Romans, penchée à sa fenêtre, eut un petit frisson : le vent soufflait de la mer Noire, froid.

Elle rentra. Dans le petit salon, Pierre Villiers debout et immobile, l'attendait. Il l'appela tout près de lui, d'un geste très tendre. Et quand il l'eut serrée dans ses bras, il ouvrit sous ses yeux le portefeuille aux billets de banque...

Le portefeuille était vide.

Les trente-huit papiers bleus, un à un, s'étaient envolés...

L'amant et la maîtresse, bouche à bouche, se regardèrent. Lui se taisait. Elle sut sourire.

XXX

Le soir, comme tous les soirs, ils firent avancer leur caïque. Le vent s'était apaisé; la nuit s'annonçait tiède encore.

Par un caprice soudain. Pierre Villiers ordonna aux caïkdjis de mettre pied à terre. Et lui-même prit une paire d'avirons, tandis que sa maîtresse s'étendait seule dans la chambre d'arrière.

Sur le quai, deux valets de pied les éclairaient avec des flambeaux. Les musiciens ordinaires attendaient, leurs violons accordés madame de Romans les renvoya tous :

— Ce soir, silence !

Raidissant ses bras, Pierre Villiers tira sur les poignées de frêne. Le caïque, lentement, prit sa course dans la nuit.

Ils ne parlèrent pas, pas plus qu'ils n'avaient parlé sept cents nuits plus tôt, le soir où, pour la première fois, dans un caïque pareil, leurs deux bouches s'étaient connues.

Il faisait profondément noir. Le Bosphore était comme un drap de catafalque, piqueté de beaucoup de petites larmes d'argent, — les étoiles reflétées.

Au milieu du détroit, Pierre Villiers cessa de ramer. Le caïque flotta inerte, et le courant du nord l'emporta mollement entre les rives lointaines. Les villages d'Europe et d'Asie, Buyukdéré, Thérapia, Yéni-Keuy, Canlidja, Béicos, scintillaient à peine à l'horizon circulaire. Et sur l'eau déserte, on était comme dans un autre monde, séparé du monde lumineux des hommes par d'infranchissables espaces.

Alors Pierre se leva sans secousse, et glissant à petits pas, avança vers l'arrière du caïque. Avec des précautions extrêmes, il parvint à la chambre aux tapis, et s'y coucha lentement, près de sa maîtresse.

Silencieux, ils s'enlacèrent. Le caïque un peu tremblant, vacillait...

XXXI

Une étreinte d'amants, cela ne dure pas bien longtemps.

Il y eut un faible cri qui courut sur l'eau, — un cri de joie, le dernier cri de joie d'une femme.

Violemment, leurs mains unies appuyèrent ensemble sur le bord du caïque. Le caïque céda, chavira...

Et tout fut fini.

LA PLUS GRANDE

pour ma mère.

Quand elle eut sept ans, elle révéla sa vocation, qui était de n'avoir peur exactement de rien. Il était une fois un petit chien qui mangeait sa pâtée sur le bord du trottoir. Survint un gros chien qui bouscula le petit chien pour voler sa pâtée. Or, ce gros chien avait compté sans son hôte ; je veux dire sans son hôtesse. Elle, qui était là, vint, prit le gros chien par l'oreille, le tira en arrière, très fort, empoigna la pâtée, la rendit au petit chien, puis se planta, toute droite et hardie, entre le petit chien et le gros chien. Le gros chien fut si étonné qu'il ne protesta pas, pas tout de suite. Ainsi la bataille fut gagnée.

Oh ! la suite fut moins reluisante. Furieux, le gros chien, sitôt revenu de son ahurissement, se jeta en avant, saisit entre ses crocs la

menotte toute tendre et potelée, et la mordit si rudement que le sang jaillit comme l'eau d'une éponge. Et il y eut par terre, tout de suite, une grande flaque rouge. Et l'enfant de sept ans cria, — mais elle ne recula pas, pas d'une semelle ! Elle s'entêta, plantée comme terme, entre la petite bête terrifiée et la grosse bête furieuse, elle s'enracina, invincible, jusqu'à ce qu'on fût accouru, avec des bâtons et des fouets...

C'était un joli début. Et personne ne s'étonna quand, douze ou quinze ans plus tard, suivant sa vocation, toujours, elle épousa un soldat. Un vrai.

C'était un capitaine d'infanterie coloniale. Je vous ai déjà parlé de lui. Je l'ai connu assez particulièrement. Il n'était pas plutôt marié qu'il emmena sa femme le plus loin qu'il put, dans des Gabon, dans des Sénégal. Ce n'était rien encore. Le pis fut qu'il attrapa une balle dans l'aine au combat de la Casamène, et que son ordonnance le ramassa sur le champ de bataille, grièvement blessé ; autant dire mourant.

L'ordonnance le rapporta. On vint avertir chez lui, avec tous les ménagements d'usage.

— Vous savez... Il est touché... mais légèrement... très légèrement...

Elle coupa net les donneurs d'eau bénite :

— Mort ?

On protesta :

— Mais pas du tout ! Tenez, le voilà, voyez plutôt !

Elle vit. Il était couleur de cierge, les yeux clos, les joues creuses.

Un chirurgien intelligent crut devoir expliquer :

— Madame, la blessure est placée un peu haut... l'amputation est vraiment impossible...

Elle le toisa :

— Impossible ? — mais j'espère bien ! je préfère de beaucoup que vous me le sauviez avec ses deux jambes.

Ce qui fut fait.

Seulement, quelque six ans plus tard, ils eurent un beau garçon robuste et fier ; et, naturellement, elle comme lui, mari et femme, maman et papa, ils l'adoraient. La fièvre typhoïde passa par là, et le gosse fut pris.

Pas pour rire. Très. — Ils appelèrent le médecin de l'endroit, le meilleur.

— Heu !... — dit-il, — c'est grave.

— Docteur, — dit-elle, — faites pour le mieux.

Il fit pour le mieux. C'est-à-dire de son mieux. Ce ne fut pas suffisant. Le gosse déclina, remonta, rebaissa, mourut.

— Docteur, — dit-elle, — merci tout de même. Vous avez fait tout ce qu'on pouvait faire.

Or, ils avaient un autre fils, plus jeune de six ans. Qui sait? celui qui écrit cette histoire, peut-être...

Et, six ans plus tard, il tomba malade à son tour. Une fièvre typhoïde, pareille.

Elle, la mère, rappela le médecin. Le même.

On lui dit :

— Mais il a tué votre fils aîné !

Elle répondit :

— Dieu me l'avait donné. Dieu me l'a repris. Dieu m'a donné celui-là. Peut-être ne me le reprendra-t-il pas. Sa miséricorde est infinie.

Et le médecin revint. Le même.

Il dit encore, comme il avait déjà dit :

— Heu!... c'est grave.

Le gosse déclina, remonta, rebaissa. Le médecin fit de son mieux, toujours. Pour le mieux. Le gosse ne mourut pas.

Et la mère qui l'avait veillé trente nuits,

sans dormir une heure, soupira d'ivresse quand elle le vit hors de péril.

— Dieu me l'a donné, Dieu me l'a laissé. Peut-être un autre médecin l'aurait-il moins bien soigné...

Et puis, les années passèrent. Le mari mourut à son tour. Les autres fils aussi. Il ne resta plus qu'elle et son enfant, celui qui écrit cette histoire. Elle avait toujours été pieuse. Elle le resta. Son dernier fils devint soldat, bon sang ne peut mentir. Elle, femme de soldat, se fit mère de soldat. C'est à peu près la même chose. Il suffit de n'avoir peur de rien, exactement.

Un jour, — elle avait soixante-dix ans ; elle était toujours droite et robuste, — son fils, le soldat, tint garnison à Brest. Brest est une ville où les escaliers de maison ne prennent jour ni par fenêtres ni par toits vitrés. Il y fait donc noir comme dans l'enfer des nègres.

Une après-midi, son fils le soldat était de service. Elle, comme juste, s'en fut à l'église, histoire de prier pour lui. — Elle ne priait jamais que pour les autres. — Pour elle, n'est-ce pas, à quoi bon? C'eût été des prières bien superflues.

Il était peut-être trois heures après-midi. Il eût été trois heures après minuit que, la porte cochère franchie, l'obscurité n'eût pas été plus opaque. Elle ouvrit cette porte, sortit, referma, et fit deux pas, cherchant la rampe à tâtons.

Alors elle heurta quelque chose d'insolite. Elle tâta, et des deux mains reconnut l'objet. C'était un pendu. Un pauvre bougre d'ouvrier sans travail qui n'avait rien trouvé de mieux que de venir se pendre, dans la cage de l'escalier, devant la porte. Au hasard de la fourchette, c'est le cas de le dire.

Elle tâta et reconnut. Je ne sais pas au juste ce que vous auriez fait à sa place. Je ne sais pas ce que j'aurais fait non plus. Mais elle, elle n'hésita pas. Elle se baissa un peu, prit le pendu à bras le corps, le souleva, pour relâcher la corde, le soutint, et puis, alors, alors seulement, elle cria :

— Au secours ! À moi !

On vint. On décrocha le pendu. Il respirait encore. On le repêcha du tréfonds de la mort, où il barbotait déjà. On le sauva. Elle le sauva, c'est-à-dire. J'ai oublié de vous dire qu'elle était très pauvre : pas le sou. Elle trouva de l'argent pour en donner au pendu afin qu'il

ne se rependît pas, et reprit goût à vivre.

Et elle-même continua de vivre aussi. Je vous ai dit qu'elle n'avait peur de rien.

C'était une femme de soldat. Une mère de soldat, aussi. La plus grande.

Ma mère...

Atlantique, 1916, en mer.

FIN

TABLE DES MATIÈRES




UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 15 19 08 13 005 3